

# SENTINELLES DE PAPIER



123 VIES DE  
PHILOSOPHES

Par Jean-Marie PARENT

Du même auteur

*Passions à l'œuvre*, Editions Praelego, 2010

*Une Kumpania*, Editions Photos en Touraine, 2011

*Esprits voyageurs*, Editions L'Harmattan, 2012

*Philojazz*, Editions L'Harmattan, 2013

*Emouvances*, Editions L'Harmattan, 2014

*Le Carnaval des Mimes*, Editions L'Harmattan, 2015

*L'ego chatouilleux du Bouddha*, Auto-édition en ligne, 2016

*Sentinelles de papier*, Auto-édition en ligne, 2017

*La Part maudite*, nouvelles (en préparation)

BLOG de l'auteur : « LegoBaladin »

*Que pense une idée arrêtée  
quand elle voit passer une idée furtive ?*

Pierre DAC

Être ou savoir ? Vivre ou réfléchir ? Agir ou penser ? L'alternative se pose là. Comment vivre sans se regarder faire ? Comment trouver en soi la force de poser des actes sans se préoccuper de ce qu'ils rapportent ?

Les philosophes ont tenté de répondre à ces questions. De Socrate à Bergson en passant par Rousseau et Nietzsche, leur tout premier acte fut sans doute de se mettre en marche. Comme il parle et comme il pense, « l'homme est un temps à deux pattes », selon le mot de Jankélévitch.

Outrepassant fièrement les silences percutants de la pensée en cours, l'homme du commun osera un « penser c'est bien beau mais... » : la vanité du concept ne guette-t-elle pas son auteur lorsque l'idée ne débouche pas sur du concret, du palpable ? A bien considérer l'histoire de la philosophie, combien de gestes furent joints à la parole chez nos nobles penseurs ? Interrogation d'autant plus pertinente que l'activité philosophique ne débouche pas nécessairement sur une réponse obligée. Elle appelle question. Et c'est là pourtant que peut naître et s'épanouir la « beauté du geste » vantée par Jankélévitch.

De même que la pensée fait parfois rengaine, il arrive que le geste trahisse le souci de trop qui échappe, l'acte manqué qui dévoile, le symbole s'érigeant au fil d'une attitude qui fuit. Où finit la pensée et où commence le geste ? Quelle secrète frontière sépare nos intérieurs invisibles de l'extérieur en mouvement ?

Tapi derrière sa fenêtre, le philosophe se glisse dans la peau de l'observateur aux aguets. A quel moment se projette-t-il physiquement dans chacun des passants qui s'agitent en contrebas, le long de la rue ?

A l'image de la fenêtre nous séparant du monde, la limite qui borde nos paupières alourdies est la membrane infiniment élastique de nos imaginaires en attente. Elle frange nos rêves d'un surplus de précaution où dominent la pensée et la parole. La raison et la prudence.

Mais l'appel de l'aventure exige plus : il nous désire au risque d'un corps qui parle, d'un mouvement qui s'ébauche, au gré d'une émotion qui nous soulève, nous

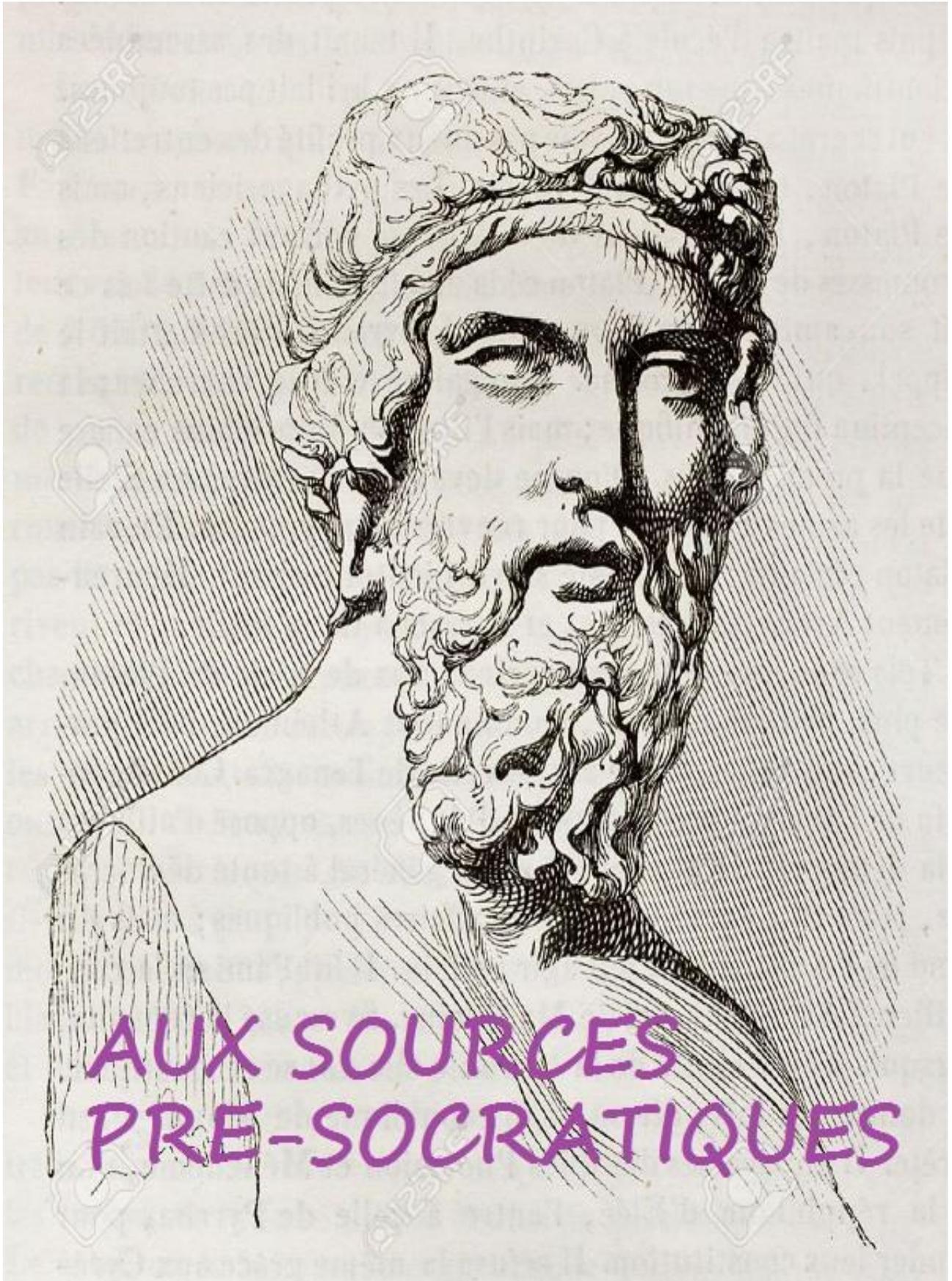
dépasse. Malgré nous. De la tête au corps, il y a parfois divorce. Et continuité pourtant. Sans crier gare, l'idée se laisse aller à s'incarner, à fuiter par la fissure qui s'offre, la lézarde qui court, l'aubaine qui réjouit.

Voyez le philosophe jubiler, blotti à l'affût de la toile de Marc Chagall *Paris par la fenêtre* : il est cette double tête qui jouxte une ouverture au bord du monde, entre intimité et air du large. Oui c'est bien lui, là au premier plan, en bas à droite. En attente, comme son double, le chat fétiche à visage humain siégeant tranquillement sur le rebord de cette fenêtre grande ouverte sur la cité et ses intrigues. L'animal circonspect s'adosse au pan boisé, multicolore, de l'encadrement. Et au-delà ? Toute une imagerie nous assaille, nous émoustille : des corps qui flottent au loin parmi les maisons, une silhouette suspendue en l'air comme à un parachute invisible : ça glisse et ça flotte, la vie s'éclaire d'un grand rais de lumière comme un spot illumine la scène d'un théâtre d'acteurs.

Au philosophe de s'emparer de la scène pour nous souffler ses questions. Et oser ses gestes. On sent sa vie prête à jaillir par toutes les failles disponibles. Abandonnant pour un temps sa neutralité naturelle, l'observateur ne va pas tarder à s'impliquer : action !...

Que nous vaut le plaisir de penser ? « En ce point est quelque chose de simple, d'infiniment simple, de si simple que le philosophe n'a jamais réussi à le dire. Et c'est pourquoi il a parlé toute sa vie » nous souffle Bergson dans son *Intuition philosophique*.

Bienvenue chez les Philosophes !



Les premières traces historiques de ce qu'on appelle la philosophie apparaissent, en Occident, vers le VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, dans le monde de l'Antiquité grecque, avec les penseurs présocratiques. Avant même que le mot *philosophie* soit en usage et qu'il désigne une discipline à part entière, la démarche intellectuelle des générations de penseurs dits « présocratiques », étudiant principalement la physique, marque une rupture avec les discours mythologiques, religieux et poétiques qui existaient jusqu'alors : c'est l'acte de naissance de la philosophie occidentale.

Assurant le passage du mythe à la raison (*logos*), une spéculation installe arguments et preuves présentés avec une cohérence logique. Des questions surgissent sur la *Cosmogonie* (genèse du monde), la *Cosmologie* (marche du monde) et l'*Epistémologie* (possibilités et limites de la pensée humaine).

Exigence de rationalité et formation de concepts tranchent avec les fables et légendes mythologiques antérieures (Homère, Hésiode). Réflexions d'ordre moral, politique ou métaphysique prennent forme. Non sans quelque ironie déjà.

Les vies et les doctrines de ces premiers philosophes ne sont que partiellement connues. Il ne nous reste souvent d'eux que des fragments et citations transmises par des auteurs ultérieurs. Leur pensée peut donc faire parfois l'objet d'une présentation tendancieuse. Mais la pertinence des racines est toujours présente.

Originaires pour la plupart des colonies grecques de l'époque situées dans l'actuelle Turquie (Ionie) et l'actuelle Italie (*Grande Grèce*), ces auteurs présocratiques ont pour nom Thalès, Pythagore, Héraclite, Parménide, Anaxagore, Empédocle, Zénon, Démocrite...

Leur influence sera reconnue et durable bien au-delà de leur temps. Jusqu'à inspirer le prologue de *l'Insoutenable légèreté de l'Être* de Milan Kundera (1982)...

## **EMPEDOCLE**

Cinq siècles avant Jésus-Christ, un homme se précipite dans le cratère brûlant du volcan Etna. Image terrible si elle n'était aussitôt atténuée par celle qui suit : sa sandale en ressort illico sous la forme d'une savate en plomb. Le drame vire à l'anecdote de bande dessinée.

« Basta ! » semble vouloir dire le personnage en guise d'adieu à un monde qui n'a rien compris. Qui ne l'a pas compris lui, en tout cas. Et pourtant, peu de temps avant encore, c'était bien le même qui allait guérissant les malades en clamant des vers. Quelle mouche a donc piqué l'heureux homme ?

On ne comprend rien sans faire retour aux origines. Empédocle est bien ce héros antique qui aurait fini sa course dans le cratère d'un volcan en éruption, dicit la légende. Gaston Bachelard, philosophe contemporain, amateur lui aussi des quatre éléments originels, confirme notre fascination exercée par le cosmos : « Le feu est une figure du destin, un drame qui appelle le vertige ». La disparition au creux des forces cosmiques comme image de l'anéantissement : se vouer au feu, n'est-ce pas réussir à devenir... rien ? Le feu comme garantie de purification, de renaissance. L'espoir fou du Phénix.

Empédocle est à part. Il n'a fondé aucune école. Mais il fut honoré de son vivant, tant il était censé faire des miracles. Constatant la parenté indéniable de tous les êtres vivants sur terre, il se vante de s'être fait tour à tour jeune fille, oiseau, poisson, avant de redevenir... plante ! Plusieurs vies pour un retour aux sources. Rien ne naît, rien ne meurt. Tout agrégat de matières n'est que composé momentanément.

Idée inédite ? Son collègue Anaxagore, autre pré-socratique, l'affirme lui aussi : tout est mélange et séparation. Oui, mais Empédocle a des principes : ses quatre éléments à lui sont de vrais divinités chez lesquelles s'agitent deux forces

antagonistes : attraction/répulsion, amour/haine. Qui niera une telle évidence ? Y a-t-il vraiment là de quoi se livrer aux flammes de la damnation ?

Ainsi notre sphère s'agite en permanence au gré des rythmes sidéraux qui voient les éléments fusionner, s'accoler, se séparer... à l'infini. En lutte constante, le monde se disloque, se reforme dans un magma mouvant. Avouons qu'une telle cuisine nous échappe souvent. Les combinaisons aléatoires qui résultent de cette lutte sourde tendent vers un resurgissement des quatre éléments dont Empédocle assure qu'ils *pensent*. Merveille des merveilles que cette matière créant l'esprit !

Une multiplicité de mondes possibles fait jaillir nos vies antérieures, anticipant une interrogation, brûlante entre toutes : il n'est pas dit qu'il y ait des hommes dans un monde prochain. Mais Empédocle le bienheureux veut y croire. Il décrit l'âge d'or de l'amour-roi, pour nous, êtres errants soumis au purgatoire dans une caverne infâme. Platon – pas encore là ! - n'est pourtant jamais loin.

En attendant, le pré-socratique nous dispense sans rire ses derniers conseils diététiques. Au programme, pas d'ingestion carnée et une bonne harmonie sanguine. A nous d'accroître notre pouvoir pratique sur les choses de ce monde. Car chaque être, mélange proportionné et singulier, est en soi un phénix. Le philosophe nous pense sur le modèle du végétal : germer, croître et féconder... en maîtrisant notre respiration. L'approche bouddhiste, comme notre moderne méditation de pleine conscience, ne dit pas autre chose. La bonne conduite physiologique appelle celle de la pensée.

Mais que diable un pareil sage allait-il faire dans un volcan en feu ? Un suicide par amour du monde ? On pense aux moines tibétains s'immolant par le feu. Pourtant, à la fin des fins, sans vouloir jouer les Jeanne d'Arc ou les Giordano Bruno, la pratique crématoire contemporaine n'est-elle pas devenue notre lot commun ?

## **THALES**

Il serait mort en observant le ciel, à la suite d'une chute dans un puits... sous le regard narquois d'une servante. Les grands esprits, parfois distraits, ne sont pas à l'abri de mésaventures physiques !

La pensée de Thalès peut se targuer d'avoir influencé Aristote et Platon, autant que d'avoir colonisé les esprits de cohortes de collégiens avec son fameux théorème. Comme souvent dans l'Antiquité, le philosophe se double d'un mathématicien et d'un savant. L'homme écrit, trace, déduit, calcule, croise les données, soignant perception visuelle à distance et représentation mentale.

Réalisant des expériences physiques, Thalès observe une curieuse propriété de l'ambre : attirer les matériaux légers comme le tissu. L'*elektron* grec, en référence à l'ambre jaune, vient déjà couronner la découverte majeure du principe électrique.

Maître astronome, notre penseur se met en tête de mesurer la hauteur de la Grande Pyramide de Kéops en s'appuyant sur le rapport de l'objet réel avec son ombre. Tout cela au moyen d'un simple bâton fiché en terre. Et voici le théorème !

Dans une démarche parallèle à celle d'Empédocle, le philosophe conclut à l'unité de la matière, l'âme y participant parmi une infinité de dieux. Dans la lune, Thalès ? L'homme est pragmatique aussi. N'oubliant pas ses origines commerçantes, il sait tirer profit de ses observations astronomiques. Aristote raconte qu'ayant repéré une miraculeuse récolte d'olives, il aurait acheté tous les moulins à huile de la région avant de les louer à prix d'or aux producteurs, voulant montrer que le sage est capable de faire fortune... sans en avoir l'air. Un délit d'initié avant l'heure ?

Un tel personnage aurait pu disparaître de bien des façons sans doute ! Ainsi, passionné de gymnastique, Thalès passe pour avoir été retrouvé dans les gradins, lors d'une compétition à laquelle il assistait, mort par... déshydratation. Selon

Diogène Laërce, il succomba de faim, de soif et de la faiblesse de l'âge. Et en supporteur fidèle et passionné, bien sûr.

Cela suffit-il ? Pas vraiment. Pour être complet, l'homme fut aussi conseiller militaire, ingénieur et politique. Selon Hérodote, il aurait détourné le cours du fleuve Halys pour faire passer l'armée de Crésus, légende qui semble très vraisemblable. Il fit pour cela creuser un canal profond en forme de croissant le long du lit du fleuve, mettant l'ancien canal à sec. Stratégie d'ingénieur.

Conseiller de l'union entre Lydiens et Ioniens, il parvient à convaincre les cités-Etats de se fédérer pour assurer leur avenir, les incitant à créer un conseil général pour toute la nation. Est-ce tout ? Non. Thalès est même supposé avoir prédit une éclipse solaire !

L'ensemble en fait l'un des Sept Sages de la Grèce Antique. Philosophe de la nature et fondateur de l'école milésienne, il est ce personnage de légende qui pourtant semble... n'avoir rien écrit !

S'écartant – déjà – du discours délivré par les mythologies, il privilégie une approche naturaliste fondée sur l'observation et la démonstration. Sa façon de réfléchir, d'analyser les situations, d'en rechercher les causes, font de Thalès un vrai précurseur de la démarche scientifique moderne, six siècles avant notre ère.

Seule la pluie résista à son cogito : elle resta une de ses grandes interrogations. Quant à l'annonce de la fameuse éclipse, elle permit d'interrompre une bataille entre Lydiens et Mèdes, impatients de se partager l'Anatolie. La paix signée le fut dans la terreur du phénomène naturel.

« Crains, si tu fais le mal, ton propre témoignage » estime finement l'auteur dans ses *Sentences et maximes*.

## **PYTHAGORE**

Peut-on avoir une vie énigmatique, n'avoir jamais rien écrit... et pourtant être mentionné comme l'un des plus grands esprits de la Grèce antique ? Pythagore relève ce défi, qualifié par Hegel de « premier maître universel ».

Le nom de Pythagore (étymologiquement « celui qui est annoncé par la Pythie ») découle de l'annonce de sa naissance faite à son père lors d'un voyage à Delphes. Une immense légende s'est formée autour de ce réformateur religieux, mathématicien, philosophe et thaumaturge (réalisateur d'un miracle de guérison).

Né en – 585 sur l'île de Samos, près d'Athènes, il serait le premier penseur grec à s'être qualifié lui-même de philosophe. Fils d'un ciseleur de bagues, Pythagore est un athlète, et participe aux Jeux Olympiques à l'âge de dix sept ans, remportant toutes les épreuves de pugilat (la boxe de l'époque). A 18 ans, il part s'instruire à Lesbos, puis en Syrie et en Egypte pour s'initier auprès des sages de l'époque. Il apprend l'astronomie et la géométrie auprès des maîtres égyptiens, ainsi que la doctrine de la résurrection d'Osiris. Il se rend en Thrace pour rencontrer les Orphiques (initiateurs aux rites de purification par la musique et la poésie), avant de consulter la prêtresse de Delphes.

De retour à Samos, il commence à enseigner dans un amphithéâtre à ciel ouvert – l'*hémicycle* – mais sans grand succès. Fuyant alors Polycrate, tyran de Samos, il part en *Grande Grèce* (l'Italie de l'époque) pour s'installer à Crotona en Calabre, car la ville rend un culte à Apollon et possède une école de médecine célèbre. Le célèbre Milon de Crotona, athlète souvent primé aux jeux olympiques, épouse sa fille. L'influence de l'orateur s'étend sur la ville : des enfants aux adolescents et aux femmes, tous viennent l'écouter, séduits par son magnétisme.

Il fonde son école à Crotona en – 532. C'est une communauté, quasiment une secte, à la fois philosophique, scientifique, politique, initiatique. Puis il crée d'autres communautés dans les villes d'Italie et de Grèce. Malheureusement, des émeutes et une guerre éclatent entre disciples – partisans d'un régime aristocratique et conservateur – et adversaires de Pythagore. Ce dernier meurt en – 497. Les membres de son école commencent à se disperser.

« Tout est nombre ». Pythagore œuvre toute sa vie pour les mathématiques et la science des nombres, la géométrie et la musique, tentant d'établir des liens entre ces disciplines. Ainsi, les Pythagoriciens théorisent l'origine de la gamme musicale et les lois de l'*harmonique* (étude des composantes des sons musicaux). La musique, selon le penseur, a une dimension cosmique comme l'astronomie a une dimension musicale : Pythagore tend son ouïe et fixe son esprit sur les accords célestes de l'univers : voici la musique des sphères.

Influencé par l'orphisme et la pensée égyptienne, Pythagore inspire nombre de courants de pensée : l'architecte romain Vitruve au Ier siècle, les théoriciens du *nombre d'or* (la « divine » proportion esthétique dans la nature et les œuvres d'art), ainsi que les écoliers qui étudient son fameux théorème ou ses tables de multiplication. Certaines Loges franc-maçonniques se réclament de sa pensée.

Pythagore dispense aussi des enseignements ésotériques, réservés aux initiés, et d'expression symbolique : ils portent sur les secrets de la nature et des dieux, appelés *Mémoires*, car il faut s'en souvenir, sans les écrire. « Tout ne peut pas être dit à tout le monde » : d'où la règle du silence chez les Pythagoriciens.

Fondateur de la science politique, Pythagore défend le régime aristocratique et donne un modèle en réduction de l'Etat dans le fonctionnement de sa communauté. Plutôt militariste, il prône la loi du Talion, ce qui scandalise Aristote.

« Chaque homme a le pouvoir de rendre une femme heureuse, en restant célibataire » ose le géomètre, non sans quelque ironie.

## **XENOPHANE**

Le polythéisme est-il absurde ? Ni plus ni moins que la croyance en un Dieu unique. Il représente une tendance spontanée de l'imagination primitive et pré-rationnelle. Le monothéisme a pu paraître comme un progrès sur le polythéisme parce qu'il est concomitant à la découverte de la raison, du *logos*, c'est à dire d'un principe unique qui gouverne l'univers et permet de l'unifier par la connaissance.

De nos jours toutefois, le positivisme scientifique a tendance à rejeter la religion, qu'elle soit polythéiste ou monothéiste, comme étant irrationnelle. Ce « désenchantement du monde » explique peut-être pourquoi certains penseurs et artistes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles ont exprimé une nostalgie des dieux antiques. Comme si les esprits imaginatifs ne pouvaient se contenter d'un monde sans dieu et éprouvaient le besoin de le peupler en revenant à un nouveau paganisme. Pensée de l'Eternel Retour à la Nietzsche ?

Esprit sceptique et ironique, Xénophane se moque des anciennes superstitions et des croyances de ceux qui, tel Pythagore, mêlent la magie à leur vision du monde. « Si les bœufs et les chevaux pouvaient peindre et produire des œuvres comme les hommes, les chevaux peindraient des figures de dieux pareilles à des chevaux, et les bœufs pareilles à des bœufs », résume Xénophane. Rejetant le polythéisme comme absurde, il affirme que si dieu existe, il doit être unique et éternel. Car il ne peut y avoir qu'une puissance éternelle qui gouverne les choses.

Né à Colophon vers -570, Xénophane est un philosophe présocratique, poète et scientifique grec. Exilé de Colophon tombé sous la domination perse, il semble avoir émigré en Sicile, fondant probablement une école à Elée. S'opposant fortement à l'anthropomorphisme – attribution de la morphologie humaine à d'autres entités comme les animaux, les dieux... - il s'applique à démontrer l'unicité divine. Ses concepts se retrouvent chez Parménide dont il fut le disciple. Tout en vagabondant

à travers la Grèce, il récitait ses poèmes que le public admirait et on écoutait ses enseignements avec un intérêt passionné. Employant la langue d'Homère, panhellénique à cette époque, Xénophane réalisait ainsi son vœu que ses poèmes fussent compris de l'ensemble des Cités grecques. Il apparaît comme un pionnier par le fait d'avoir présenté ses raisonnements philosophiques sous la forme poétique.

Attaquant les idéaux culturels à la mode à travers l'enseignement des œuvres d'Homère et d'Hésiode, il s'efforce de créer une culture nouvelle. Xénophane prône l'abandon du polythéisme et de la conception anthropomorphique des dieux. Il se livre à une critique fine des croyances de ses contemporains. Ces attaques contre les récits traditionnels sur les dieux étaient destinées à être récitées dans les banquets : le *symposium* grec primitif avait des vertus éducatives. Platon, profondément influencé par Xénophane, reprendra cette critique de la théologie homérique.

A l'image des autres penseurs grecs, Xénophane propose une conception du monde, une cosmologie, des explications sur les phénomènes de la nature. « Tous nous provenons de la terre et de l'eau », une opinion déjà ancienne. Selon le penseur, la vérité philosophique pourrait être, elle aussi, le moyen de développer une véritable *arété* – signe d'excellence et de force dans l'adversité.

Pour Xénophane, ce sont la sagesse et la connaissance philosophique proposées comme « vertus intellectuelles », à la place de l'idéal traditionnel de virilité vanté naguère, qui fondent le nouvel idéal suprême pour le bénéfice de toute la cité : Platon, à son tour, retiendra cette vertu de sagesse comme l'essence même de la plus haute *arété* civique. Tout comme Xénophane, Socrate rejettera les mythes qui faisaient de Zeus et des autres dieux des personnages immoraux et dévergondés.

« Il n'y a qu'un seul Dieu, souverain des dieux et des hommes... » affirme Xénophane.

## **PARMENIDE**

Être ou ne pas être ? « Être et penser sont une seule et même chose », écrit Parménide. Ce philosophe grec présocratique est célèbre pour un poème en vers, *De la nature*, qui eut une influence notable sur la pensée de son époque. Il ne nous en est resté que... 160 vers. Il y traite de la vérité et de l'opinion. Platon y consacre un dialogue qui porte son nom, le *Parménide*, pour traiter la question de l'être dont Parménide a inlassablement répété qu'il est tandis que le non-être... n'est pas. L'auteur introduit la logique dans la pensée hellénique et il est le premier penseur à nommer significativement *l'Être* dans un discours philosophique.

Ses dates de vie ne sont pas connues avec précision. Né au mitan du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, il aurait eu soixante cinq ans lorsqu'il est venu à Athènes, rencontrant le jeune Socrate alors âgé de vingt ans. Selon Platon, Parménide est « un vieillard honorable ». Issu d'une famille riche et puissante, il se lie d'abord avec les pythagoriciens, comme Empédocle, et fonde une école de pensée. Il donna, dit-on, des lois aux citoyens d'Elée, en Grande Grèce (Italie du sud).

Parménide évoque « la force de la certitude » et qualifie le cœur de la vérité d'« inébranlable » alors que selon lui l'opinion est dépourvue de pouvoir de conviction. Il oppose ainsi la logique à l'expérience : la raison est selon lui le critère de la vérité. Il identifie l'âme et l'intellect. La pensée établit que l'être est : intelligible, non créé, intemporel, il ne contient aucune altérité, il est parfaitement continu. Parménide le représente aussi comme une réalité physique, finie et sphérique. Sa doctrine fait de lui le penseur de l'être par excellence ; il tranche par sa froideur rationnelle avec les autres philosophes grecs.

Le penseur expose dans son *Poème* les règles épistémiques – relatives à la connaissance – auxquelles tout savoir sur le réel doit se soumettre pour prétendre à quelque vérité. Ce qui fait de lui le fondateur de l'épistémologie. Puis, présentant sa

propre conception du monde, il instaure la reproduction sexuée comme sa métaphore clé. Ce qui fait également de lui le fondateur de la science au sens moderne du mot.

Xénophane avait déjà affirmé l'unité et l'immobilité de l'être. Parménide établit d'une façon plus logique et plus explicite les mêmes principes et en déduit plus rigoureusement les conséquences. Il n'y a pas autre chose que l'être : c'est pour ne pas assez reconnaître cette vérité que les humains, aveugles et stupides, sont plongés dans l'erreur et dans l'incertitude. Autrement dit, « il n'y a que ce qui est qui puisse être pensé. » Aristote semble avoir raison lorsqu'il dit que Parménide ne s'est pas élevé au-dessus du niveau de la matière.

L'être est selon lui corporel et étendu, c'est le plein, contrairement au vide du non-être. Quelque chose comme l'atome de Démocrite se prolongeant uniformément dans tous les sens, sans lacunes ni diversité d'aucune sorte. La divinité qui gouverne le monde correspond au feu central des pythagoriciens. Comme eux, Parménide conçoit un univers sphérique et composé de zones concentriques où tout résulte du mélange de deux éléments contraires. Pour autant, il ne distingue pas encore la sensation de la raison. La distinction du spirituel et du corporel lui est aussi étrangère.

L'opinion voit à tort dans les choses une diversité qu'elle explique par la réunion de deux éléments contraires : d'un côté le feu, clair et ténu, homogène ; de l'autre la nuit obscure, corps dense et épais. Le feu comme principe actif et la terre comme principe passif et matériel. L'auteur est le premier à affirmer que la terre est sphérique et située au centre de l'univers.

Les alchimistes gréco-égyptiens prétendaient se rattacher à la tradition des philosophes ioniens, et notamment à celle de Parménide, admettant la permanence d'un principe unique primordial. « Le cœur fidèle de la vérité qui s'impose », résumerait Parménide, penseur à la parole rare.

## **HERACLITE**

Les contraires ont-ils vocation à se réunir dans l'unité ? L'harmonie du monde naît-elle de toutes les oppositions qui le traversent, comme l'arc et la lyre ? Cet être unique qui prend successivement tant de formes diverses, Héraclite l'appelle le feu.

Héraclite, philosophe grec, naît à Ephèse à la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Issu d'une famille illustre et sacerdotale, Il lutte contre les démocrates de sa ville et n'est guère apprécié de ses contemporains. D'humeur mélancolique, on le décrit comme irritable et méprisant. Selon certains, il pleurait de tout quand Démocrite, lui, riait de tout. Misanthrope, il part vivre à la campagne, se nourrissant de plantes, et meurt d'hydropisie vers l'âge de soixante ans.

Mais si l'on prend la peine de décrypter son discours, le philosophe décrit la dérive de l'humanité à travers sa violence aveugle, qu'elle soit militaire, politique ou financière. Il dénonce la confusion où se mêlent en permanence le pire et le meilleur. On suppose qu'Héraclite écrivit un seul et unique livre – *De la Nature* – réputé obscur, au style difficile, dont il ne nous reste que des fragments. Son auteur pourtant se déclare inspiré des oracles de Delphes.

Le penseur y décrit un être en perpétuel devenir : toute chose se meut sans cesse et tout passe en son contraire. C'est le fameux « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». Les forces s'écoulent dans les phénomènes. Le *Logos* – qui est en même temps le feu – est l'instrument censé servir à notre prise de conscience. Ce thème du réveil, de la ressouvenance de notre appartenance à un ordre cosmique est présent chez Pythagore et sera repris par Platon.

Le feu est le principe de toutes choses selon Héraclite. Il est un dieu en soi, la réalité du mouvement, et l'état premier et dernier du cosmos à travers ses cycles. Il est la loi à laquelle on ne peut échapper. Ce feu se transforme en se raréfiant ou en devenant plus dense, selon des fluctuations périodiques qui suivent chaque destin.

Ainsi le monde est-il créé selon un retour éternel – anticipation de l'*éternel retour* de Nietzsche ? Cette partie de la cosmogonie d'Héraclite se retrouvera chez les stoïciens. Ce feu est aussi le logos universel, la raison commune à tous, dont l'harmonie est le résultat des tensions qui forment la réalité. La connaissance de ce logos est pour lui toute la sagesse. Ces thèses seront combattues par presque tous les philosophes dogmatiques, car elles nient le principe d'identité et abolissent le raisonnement purement logique. Platon reprendra par exemple la thèse héraclitienne d'un flux perpétuel, mais y ajoutera sa théorie des Idées.

Héraclite considère les sens comme trompeurs et met la raison au-dessus d'eux. On trouve encore dans ses fragments nombre de vues morales, politiques ou religieuses. Il dépend de l'humain raisonnable d'être heureux en se conformant à l'ordre du monde. Rien n'est plus nécessaire au salut de l'Etat que la suprématie de la loi qui ne doit être sacrifiée ni à la domination d'un seul ni à celle de la multitude.

Le penseur traite les questions religieuses avec un grand respect pour les croyances populaires : il croit aux révélations de la Sibylle et parle de Zeus et d'Apollon sur le ton d'un théologien ou d'un croyant. Son feu est « artiste et raisonnable », amenant méthodiquement toute chose à l'être, selon les stoïciens qui s'approprièrent cette conception panthéiste. Une conception qui diffère de celles d'autres présocratiques (Anaxagore, Démocrite) par son apport dynamiste.

Commentés par Simone Weil et cités par Nietzsche, les fragments d'Héraclite sont ainsi commentés par un penseur moderne : « Philosophie du combat et de l'harmonie, du Devenir et de l'Eternel Retour, de la vie et de la catastrophe, du Logos qui parle et du chiffre scellé, la pensée d'Héraclite, à la fois très ancienne et actuelle, contient davantage que ce qu'elle circonscrit. C'est qu'elle est, à sa manière, une philosophie de la limite et du seuil qui nous fait accéder à ce devant quoi elle s'arrête. »

## **SOPHOCLE**

Peut-on s'opposer aux lois au nom de la conscience ? Les lois de la cité ne sont pas toujours justes. Pourquoi ne pas les remettre en cause lorsque notre conscience nous le dicte ? Il est plus important d'obéir à nos convictions morales, à notre sentiment de la justice, qu'aux lois. Dans la tragédie de Sophocle, Créon se comporte comme un roi autoritaire qui gouverne au nom de sa propre idée du pouvoir. La révolte d'Antigone n'en paraît que plus justifiée. D'abord parce que, à l'époque, il est naturel de tenir les lois religieuses et divines pour supérieures aux lois civiles et politiques et que la privation de sépulture apparaît comme un châtement monstrueux, impie. Ensuite parce que, même de nos jours, il semble normal que l'on obéisse aux liens du sang, à l'affection fraternelle, au devoir familial plutôt qu'aux édits arbitraires d'un tyran.

Pour autant, le cas d'Antigone est un cas particulier : si les lois sont admises par tous les autres citoyens, elles sont probablement justes, et il est difficile de les rejeter au nom d'un sentiment privé de la justice. Le problème de conscience n'en demeure pas moins aigu dans le cas de situations personnelles ou extrêmes : c'est la question que soulève Sophocle dans son théâtre.

Né au V<sup>e</sup> siècle av JC, Sophocle est l'un des trois grands dramaturges grecs dont l'œuvre nous est partiellement parvenue, avec Eschyle et Euripide qui seront ses rivaux. Il est l'auteur d'une centaine de tragédies dont sept seulement sont arrivées jusqu'à nous. Cité par Aristote comme paradigme de la tragédie, notamment pour l'usage qu'il fait du chœur et pour *Œdipe-roi*, son théâtre approfondit les caractères psychologiques des personnages. Ses pièces mettent en scène des figures solitaires et même rejetées (Ajax, Antigone, *Œdipe*, Electre), confrontées à des problèmes moraux d'où naît la situation tragique.

Né près d'Athènes en -495, Sophocle reçoit une éducation soignée, en particulier en musique et en gymnastique. Exact contemporain de Périclès, il connaît l'apogée athénienne et participe à la vie politique. L'auteur brille souvent aux grandes *Dionysies*, festivités religieuses annuelles dédiées au dieu Dionysos – dieu de la démesure et du théâtre – dans la Grèce antique. Les thèmes mythiques animent les pièces de Sophocle.

« Avec Sophocle il y eut trois acteurs et des décors peints sur la scène », note Aristote pour souligner sa nouveauté. Celle-ci a pour effet d'enrichir les oppositions et interactions entre les personnages, et de réduire la part du chœur dans la tragédie. La pièce prend alors souvent le nom du héros ou de l'héroïne. Autre point commun : la place accordée aux enjeux moraux sous forme de choix. Ainsi, Antigone est-elle tiraillée entre plusieurs couples de choix : famille/Etat, humanité/autorité, religion/respect des lois. Dans ces dilemmes, l'honnêteté éclairée par la conscience l'emporte souvent.

Plaçant les dieux plus à distance, Sophocle qualifie l'homme d'*éphémère* et souligne son sort dérisoire au cœur du temps qui passe, comme le chantent les marins du chœur d'*Ajax*. Les oracles restent les seuls indices dont les hommes disposent sur la décision divine. Souvent imprécis, obscurs, ils laissent place à l'espérance et à l'erreur. L'homme devient le jouet d'une ironie du sort, une ironie tragique qui s'inscrit en clair sous nos yeux de spectateurs. La tragédie demeure le fait de l'erreur des hommes.

C'est bien de la solitude que naît le statut héroïque : ainsi, Œdipe affirme à plusieurs reprises avoir *subi* bien plus que *commis* ses actes. Mais cette solitude devient un signe de supériorité, de privilège divin. « Faut-il se tourmenter sans trêve ? L'homme est l'esclave du hasard ; il ne peut rien prévoir à coup sûr. Le mieux est de s'en remettre à la fortune le plus qu'on peut », note gravement l'auteur d'Antigone. Une leçon de sagesse valable en tout temps et en tout lieu.

## **ZENON D'EELE**

Contradictions et paradoxes aident-ils à penser ? Issue de ces modes de pensée, la dialectique de Zénon s'est montrée particulièrement fructueuse dans l'histoire de la philosophie. Aristote lui attribue d'être l'inventeur de cette méthode de raisonnement qui cherche à établir la vérité en présentant successivement des thèses opposées.

La vie de Zénon est très mal connue. Il serait né vers – 490 à Elée, dans le sud de l'Italie, comme Parménide, alors que Socrate était jeune homme. Il est le représentant de l'Ecole d'Elée. Platon le décrit comme « grand et joli à regarder », et aimé par Parménide. Tout comme celui-ci, il eut probablement une activité politique. A l'âge de quarante ans, Zénon accompagne son maître Parménide à Athènes où il enseignera quelques années. Périclès aurait été de ses élèves. D'après Diogène Laërce, il aurait cherché à renverser un tyran d'Elée au péril de sa vie. C'est alors qu'il aurait été torturé à mort avant d'être exécuté.

Les œuvres de Zénon ont été perdues, et il n'en reste que les citations qu'en ont faites les auteurs anciens, en particulier Aristote. Pour lui, le monde est un et continu, sa pluralité (ou sa divisibilité) ne sont que des apparences auxquelles on doit opposer les rigueurs de l'intelligence. Quant à ses paradoxes, on croit souvent qu'ils visent à prouver que le mouvement n'existe pas. Mais il faut les replacer dans une perspective plus large, celle de la pensée éléate de l'infini ou de l'illimité.

Ainsi du paradoxe de la course de la flèche, tendant à prouver que celle-ci demeure en fait immobile : en effet, elle est à chaque instant dans un espace égal à elle-même, donc au repos. Si on décompose le mouvement en une suite d'instant, elle ne peut donc pas se mouvoir, puisqu'elle est constamment au repos.

Ainsi du paradoxe d'Achille et de la tortue : si Achille situé en O poursuit une tortue qui se trouve en A, le temps qu'il arrive en A, la tortue sera en B. Achille devra

donc aller en B, mais alors la tortue sera en C, et ainsi de suite. Achille pourra se rapprocher sans cesse de la tortue, mais jamais la rattraper.

Interprétations : Zénon sait évidemment qu'Achille atteindra la tortue et que la flèche vole vraiment. Selon Platon, il n'a proposé ces paradoxes que pour défendre les thèses de son maître Parménide sur l'Un et critiquer ceux qui croient à l'être multiple. Mais les interprétations demeurent ouvertes et la dialectique de Zénon s'est montrée particulièrement féconde dans l'histoire de la pensée, poussant les philosophes à rendre compte rationnellement de ces paradoxes.

On peut également voir sa dialectique comme une propédeutique – une étude préparatoire – pour aborder la transcendance. Parménide soutenant la thèse de l'unicité de l'être, Zénon aurait tenté d'en rendre compte rationnellement, en allant jusqu'à ses conclusions extrêmes, soit l'impossibilité du mouvement.

Les paradoxes de Zénon posent des problèmes de mathématique et de logique incompréhensibles pour les Grecs et qui le resteront pendant 2500 ans. Pourtant, ils seront étudiés au XX<sup>e</sup> siècle par les mathématiciens Bertrand Russell et Lewis Carroll. Aujourd'hui, grâce à des outils telles les suites convergentes et les théories de Cantor sur les séries infinies, ces paradoxes peuvent être expliqués. Mais le débat sur leur validité et leur rationalisation se poursuit encore de nos jours.

Ainsi, on peut dire que Zénon d'Elée fut le premier mathématicien sceptique. Il nous a permis de constater nos limites rationnelles en nous délivrant des endoctrinements de la raison. Face à certaines visions, il peut nous arriver de nous réfugier dans le déni pur, sorte de bouclier mental qui évite de se plonger dans les abîmes du vertige philosophique.

Que dire du paradoxe suivant : « La nature nous a donné une langue et deux oreilles afin que nous écoutions le double de ce que nous disons » ? Sinon qu'il peut déboucher sur cet autre, contemporain : « Pour être libres, nous devons observer les règles et obéir aux lois. » (Sartre)

## **DEMOCRITE**

Beaucoup le considèrent comme le père de la science moderne. « *Dêmokritos* », philosophe présocratique, est « *l'homme choisi par le peuple* ». Longtemps ignoré dans la Grèce antique, Démocrite est bien connu de son compatriote Aristote.

Né vers – 460, l'homme est un grand voyageur. Il apprend la géométrie auprès des prêtres d'Égypte, l'astrologie en Perse, parcourt l'Inde, l'Éthiopie, la Babylonie. De retour en Grèce, une disgrâce imprévue le frappe : il paraît devant le sénat sous l'accusation d'avoir... dilapidé sa fortune. Pour toute défense, le philosophe proclame quelques pages de son traité du *Grand ordre du monde...* et repart sous les ovations. Ce qui ne l'empêche pas de vivre ensuite dans la pauvreté, entretenu par son frère.

Passionné de connaissances, Démocrite s'enferme dans une cabane au fond de son jardin pour étudier. Il acquiert une vaste culture générale : éthique, mathématique, physique, cosmologie, astrologie, médecine, zoologie, botanique... Il est l'auteur de traité sur des sujets techniques : agriculture, peinture, techniques militaires... Autant de textes hélas aujourd'hui perdus, dont il ne reste que les titres et de rares fragments. Mais aussi un renom qui le fait apprécier comme l'un des premiers encyclopédistes.

Pour autant, sa popularité ne rend pas Démocrite plus sociable, et c'est parmi les tombeaux qu'il recherche la solitude et les ténèbres, s'y livrant à de profondes méditations. Mais, qui le croirait ?... le penseur était un homme rieur ! On l'oppose au caractère irritable d'Héraclite. Sa propension à l'hilarité le fait considérer comme fou par ses compatriotes. Un rire qui sera cité à plusieurs reprises par Erasme dans son *Eloge de la folie*.

Pourtant, appelé à son chevet, Hippocrate trouve un penseur appliqué, tranquillement assis à l'ombre sur un vert gazon, décrivant la vie comme une

illusion perpétuelle et séductrice. Une manière de duperie pour les fous ou les enfants. Après examen, l'illustre médecin le déclare « sage entre les sages ».

Le rire de Démocrite est un rire triste, satirique, presque politique. Une forme de résistance à la folie des hommes, justement. Il se moque du ridicule et plus généralement de la bêtise. Le philosophe se contente du monde tel qu'il est, et préfère rire des défauts de la société plutôt que d'en pleurer. Le monde ? Un spectacle immuable. La seule alternative à la mélancolie qui s'en suit ? L'hédonisme.

Sur la fin, le philosophe perd la vue. Volontairement, pour affûter encore mieux ses réflexions, selon les uns. Pour échapper aux simulacres des séductions féminines, selon les autres. Vers l'âge de 103 ans, il semble s'être laissé mourir en mangeant de moins en moins, se contentant d'humer du miel.

La philosophie hédoniste de Démocrite réside dans la joie comme finalité de la morale, à quoi s'ajoute l'utilité comme critère du bien. Le penseur développe une théorie matérialiste, l'atomisme, qui voit la matière comme constituée d'atomes invisibles, éternels, se mouvant au milieu du vide. L'âme est, quant à elle, composée d'atomes particuliers, subtils, légers et chauds. Causalité et déterminisme permettent ainsi de penser un monde sans création ni référence divine.

Cette première vision cohérente du monde a inspiré Epicure et Lucrèce. Un idéalisme moral vient compléter cette vision, en recherchant le calme de l'âme, vidée de toute crainte et de toute superstition.

Le philosophe était réputé pour sa bonne humeur, considéré comme sage et actif dans la cité. Peu de fragments nous sont parvenus de la cinquantaine d'ouvrages écrits par celui qui affirmait : « La conscience a été donnée à l'homme pour transformer la tragédie de la vie en une comédie. »

Démocrite ou l'atomisme joyeux.

## **DIOGENE**

Le dénuement peut-il être la voie la plus courte vers la vertu ? Par quel chemin l'ironie et la transgression nous conduiraient-ils à devenir des citoyens universels ? Le cynisme, école philosophique de la Grèce antique, est connu pour les propos et actions spectaculaires de son disciple Diogène de Sinope, dit *le cynique*.

Cette école a tenté un renversement des valeurs dominantes du moment, enseignant la désinvolture et l'humilité aux grands et puissants de la Grèce antique. Radicalement matérialistes et anticonformistes, les cyniques – et à leur tête Diogène – proposent une autre pratique de la philosophie et de la vie en général, subversive et jubilatoire. L'école cynique prône la vertu et la sagesse, qualités que l'on ne peut atteindre que par la liberté. Cette liberté, étape nécessaire à un état vertueux et non finalité en soi, se veut radicale face aux conventions communément admises, dans un souci constant de se rapprocher de la nature.

Né vers 413 av JC, Diogène est contemporain de Philippe II de Macédoine, qui le fit prisonnier lors d'une bataille, et de son fils Alexandre. Les portraits qui nous ont été transmis divergent parfois, le présentant tantôt comme un philosophe, débauché, hédoniste et irréligieux, tantôt comme un ascète sévère, volontaire, voire héroïque. Le personnage semble avoir profondément marqué les Athéniens.

Il vivait dehors, dans le dénuement, vêtu d'un simple manteau, muni d'un bâton, d'une besace et d'une écuelle. Il préconisait une vie simple et se contentait d'une jarre pour dormir, mendiant auprès des statues... « pour s'habituer au refus ». Il avait l'art de l'invective, de la parole mordante et ne se privait pas de critiquer ouvertement les grands hommes et les autres philosophes de son temps (parmi lesquels Platon). Les apostrophes les plus connues qui lui sont attribuées : « Je cherche un homme », phrase qu'il répétait en parcourant la ville nocturne avec sa

lanterne ; « Ôte-toi de mon soleil », réplique-t-il sèchement au roi de Macédoine Alexandre venu s'enquérir auprès de lui.

Fils d'un banquier de Sinope jeté en prison sous l'accusation de fausse monnaie, il aurait été contraint à la fuite vers Athènes, s'attachant alors à Antisthène, fondateur de l'école cynique. Mis en vente comme esclave à Corinthe, il déclare au marchand qu'il sait « gouverner les hommes » et qu'il faut donc le vendre à quelqu'un qui cherche un maître. Il est acheté par un riche Corinthien qui admire son indépendance d'esprit et lui rend sa liberté. Il avait demandé qu'à sa mort son corps fût jeté à la voierie, mais ses amis lui firent des funérailles magnifiques.

C'est en partie à cause de leurs traits scandaleux que les écrits de Diogène tombèrent dans un oubli quasi total. En effet, sa *Politeia (République)*, reprise et appuyée plus tard par celle de Zénon, s'attaquait à de nombreuses valeurs du monde grec, en admettant, entre autres, la liberté sexuelle totale, l'indifférence à la sépulture, l'égalité entre hommes et femmes, la négation du sacré, la remise en cause de la cité et de ses lois, la suppression des armes et de la monnaie, l'autosuffisance. Par ailleurs, Diogène considérait l'amour comme absurde : selon lui, on ne devait s'attacher à personne. On lui prête également le raisonnement suivant : « Tout appartient aux dieux ; or les sages sont les amis des dieux et entre amis tout est commun ; donc tout appartient aux sages. » Certains stoïciens, pourtant proches du courant cynique de Diogène, semblent avoir préféré dissimuler et oublier cet héritage jugé embarrassant. Epictète voit en lui le modèle du sage qui cherche à s'affranchir des conventions humaines pour revenir à la nature.

Une autre anecdote rapporte que, Platon ayant défini l'homme comme « un bipède sans cornes ni plumes », on put voir le lendemain Diogène se promener dans la ville, tenant en main un coq déplumé aux ergots coupés, et déclarant : « Voici l'homme de Platon ! »

## **LUCRECE**

L'ordre des choses dépend-il d'une volonté divine ou ne dépend-il que de lui-même ? Le *De Natura Rerum* de Lucrèce, publié après sa mort par Cicéron, est un vibrant appel à notre liberté. Le philosophe se double d'un poète chez ce Romain qui précède notre ère. En disciple enthousiaste d'Epicure, il s'efforce de faire connaître ce dernier dans la période troublée de la fin de la République (Ier siècle avant JC).

Lucrèce voit la connaissance matérialiste de l'univers comme un moyen d'atteindre cette ataraxie – absence de trouble de l'âme – chère aux Anciens et finalité de l'épicurisme. La théorie du *clinamen* (cette déviation spontanée du mouvement des atomes dans leur trajectoire) est reprise par Lucrèce comme signe d'une forme de liberté mécanique conduisant à notre liberté humaine.

Pour le philosophe, les dieux existent bien, mais ils sont étrangers à la formation de notre monde et n'y interviennent pas. Il est donc inutile de les prier et absurde de les craindre. Quant à la Providence et aux superstitions, elles ne sont que des inventions de l'ignorance et de la peur. De l'ouvrage majeur de Lucrèce, il ne serait resté qu'un exemplaire au VIII<sup>e</sup> siècle, avant sa plongée dans l'oubli et... sa réapparition à la Renaissance avec Montaigne. Les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle le remettent aussi à l'honneur.

Etonnant : la physique atomiste grecque contient en germe les idées que la science ne validera que vingt siècles plus tard ! Mais bien des questions demeurent irrésolues qui ne permettent pas d'évacuer totalement, comme le fait Lucrèce, le problème d'une intervention divine.

Pourquoi y a-t-il des atomes plutôt que rien ? Pourquoi leur mouvement est-il éternel ? Comment leurs multiples combinaisons ont-elles fini par créer un ordre d'où découle le monde présent ? Pour autant, il reste que l'atomisme de Lucrèce

conduit à repenser le divin en termes plus objectifs. La poésie scientifique du *De Natura* demeure grandiose, épique, et donne à la traduction d'une œuvre vieille de deux siècles, celle du Grec Epicure, le sens d'une transmission dans le temps et dans l'espace. *Traduire*, au sens latin, n'est-ce pas *transmettre* ?

L'originalité subversive d'Epicure à son époque est de glorifier l'individualisme au moment où les autres doctrines – et singulièrement le stoïcisme – exaltent la vertu en qualité morale indispensable. Le critère premier de la doctrine épicurienne est la sensation qui est à l'origine de toute connaissance : Epicure, via Lucrece, annonce ainsi l'empirisme à venir.

Le poète-philosophe révèle par la forme de son texte une visée pédagogique. Il imprègne le sujet obscur de la nature des choses du *doux miel de la poésie*, comme le ferait un médecin avec un médicament. Il se situe dans la lignée des grands philosophes épiques, tel Empédocle, créateurs de cosmogonies puissantes à l'image de la Nature.

A l'homme de braver *la religion traditionnelle et son regard hideux* afin de se consacrer à l'étude des phénomènes naturels. Lucrece explore une nouvelle dimension du pacte entre l'homme et la nature : la responsabilité morale de celui-ci y prend une nouvelle force. Le *clinamen* y devient la source d'un libre-arbitre qui nous engage.

En toile de fond, c'est toute l'évolution du vivant qui apparaît. Pour Lucrece déjà, l'organe a précédé la fonction, et chaque espèce a dû lutter pour sa survie. La ruse, la force et la vitesse ont présidé à une évolution naturelle soumise aux lois des phénomènes naturels, à une matière affranchie de toute neutralité.

Du hasard à la nécessité, l'ordre des choses ne dépend donc finalement que de lui-même.

Au vivant d'y insérer sa liberté s'il le peut.

## **EPICTETE**

Comment faut-il vivre pratiquement sa vie ? Existe-t-il une *nature des choses*, valable pour tous et de tout temps ? Epictète s'inscrit dans la tradition stoïcienne et ses développements les plus récents à l'époque impériale. Son enseignement repose sur l'éthique, en trois temps : apprentissage des règles de vie, théorie, logique.

Epictète – en grec ancien « homme acheté, serviteur » - est un philosophe du Ier siècle de notre ère. Sa vie est peu connue, il ne laisse aucune œuvre écrite de sa main. C'est un disciple qui assure la transmission de son enseignement en publiant les notes prises lors des leçons de son maître, ainsi qu'un condensé de doctrines morales, *Le Manuel*, qui aura une influence certaine sur Marc-Aurèle.

Epictète met fortement en avant la partie éthique de la philosophie. IL insiste sur la prépondérance de l'action : sa philosophie est avant tout pratique. Fidèle à la tradition de l'Ecole du Portique – lieu de fondation du stoïcisme –, il présente l'homme comme soumis au destin ordonné par les dieux. Il prône une méthode pour atteindre le bonheur par l'*ataraxie* – absence de trouble et tranquillité de l'âme – en acceptant tout décret du destin inexorable, en accomplissant loyalement son devoir et en agissant avec bienveillance avec les autres hommes.

Né en 50 après JC en Phrygie, il est vendu comme esclave à Rome à un affranchi de Néron nommé Epaphrodite. Une anecdote significative : son maître ayant enfermé sa jambe dans un brodequin d'acier, Epictète observe paisiblement : « Tu vas me casser la jambe », ce qui finit par arriver. Réaction sobre d'Epictète : « Je te l'avais bien dit : la voilà cassée. » Il en resta boiteux toute sa vie.

Finalement affranchi, Epictète se consacre à la philosophie, et au stoïcisme en particulier. A Rome, il habite une mesure toujours ouverte, meublée d'une table et

d'une paillasse. En 89, il doit quitter Rome à la suite d'un édit d'expulsion des philosophes hors de la cité, d'après la volonté de l'empereur Domitien qui s'accommode mal de leur influence générant des opposants à son régime tyrannique. Epictète se retire à Nicopolis, ville de passage des nobles grecs et romains vers l'Italie ou la Grèce. Il y vit dans la pauvreté en compagnie d'une femme et d'un enfant qu'il a adopté.

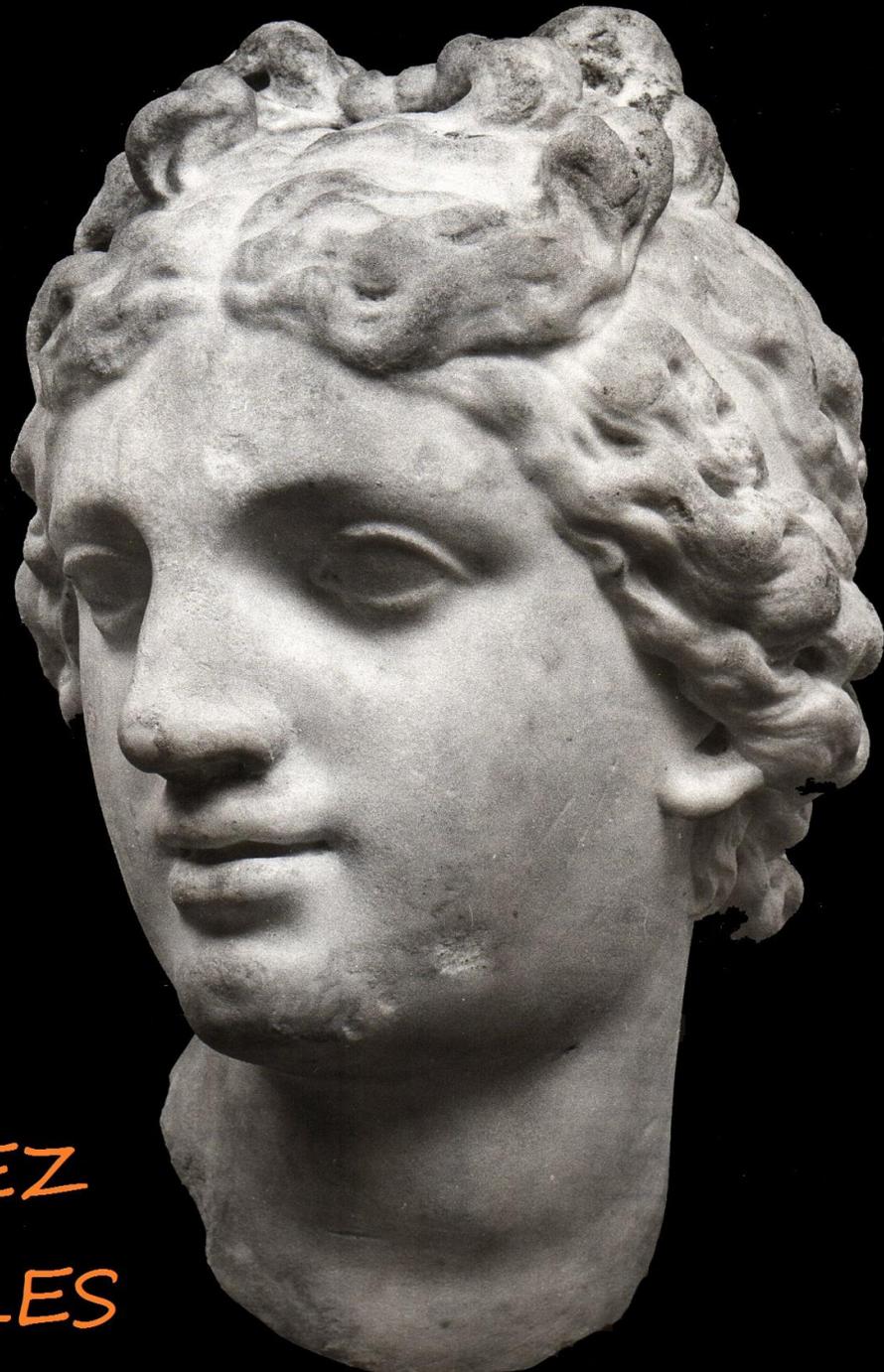
A Nicopolis, il ouvre une école stoïcienne qui connaît un grand succès. Pendant plusieurs années, il enseigne sous forme de discussions et de remises en question ; Ses contemporains – ainsi que l'empereur Hadrien – semblent avoir la plus grande estime pour la qualité de ses interventions. Il meurt vers l'an 130 de notre ère.

Le cours de philosophie d'Epictète peut être reconstitué : commentaire de texte ou exercice de logique suivis d'une improvisation sur une question d'un auditeur, dans un style imagé, plein d'anecdotes, ponctué de traits d'indignation ou d'ironie. Citant Socrate ou Diogène, il établit entre eux un lien par leur commun mépris de la mort, leur exigence de liberté et leur indifférence aux biens extérieurs.

« Dis-toi d'abord qui tu veux être, puis fais en conséquence ce que tu dois faire », tel est le précepte donné par le philosophe. Il y ajoute l'attitude du bon joueur d'échecs : le courage de jouer et de vaincre... quitte à perdre la partie en remerciant pour l'occasion qui a été donnée de jouer.

On trouve au cœur de la psychologie d'Epictète les notions de représentation et de jugement : « Ce qui nous trouble, ce ne sont pas les choses mais les opinions que nous en avons. » D'où sa première discipline : celle du désir qui doit nous purifier de nos passions ; avant, à la suite, le devoir d'action et le lien avec soi-même.

Marc Aurèle, Blaise Pascal et, plus près de nous, Alain feront partie de la postérité d'Epictète qui assurait : « Notre salut et notre perte sont en nous-mêmes. »



CHEZ  
LES  
HELLENES

Dans la démocratie athénienne du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Socrate va révolutionner l'approche des présocratiques et introduire les méthodes qui resteront celles de la philosophie, en centrant ses réflexions sur les questions humaines, et non plus sur la seule physique, et en répandant l'usage de la *dialectique* – pratique du dialogue ordinaire sur un sujet – et l'étude des définitions.

C'est à Platon, dans ses célèbres *Dialogues*, que l'on doit d'avoir transmis l'héritage de Socrate et popularisé le mot « philosophie », conçue comme une recherche de la vérité. Socrate est présenté comme opposé aux discours trompeurs des prestigieux sophistes, habiles orateurs et maîtres dans l'art de persuader les foules. Il leur préfère la *maïeutique*, l'« accouchement » des savoirs.

La philosophie se développe alors selon plusieurs domaines d'étude : méditation sur la nature, l'âme humaine, l'éthique, la politique, la connaissance. Aristote, élève de Platon, poursuivra et contredira parfois ces recherches et jettera les bases de plusieurs sciences, comme la logique (science du raisonnement) et la zoologie (étude des espèces animales). Dès son origine grecque, la philosophie a donc partie liée avec différentes sciences qui deviendront ensuite autonomes au fil de l'histoire, ce qui lui a valu le surnom de *mère des sciences*.

Elle propose aussi une réflexion sur la nature de la réalité ou encore de l'être lui-même (ontologie), qui deviendra une branche importante de la philosophie : la métaphysique. Les réflexions éthiques des Anciens, poursuivies à l'époque hellénistiques par les écoles épicurienne et stoïcienne, qui se prolongeront dans l'Antiquité romaine, mettent majoritairement l'accent sur la maîtrise des désirs et des passions, proposant un idéal de sagesse en vue de mener une vie heureuse, « la vie bonne ».

A l'issue de l'Antiquité, les thèses de Platon et d'Aristote domineront la pensée philosophique.

## **SOCRATE**

Ayant dépassé la pensée des sophistes, il est considéré comme l'un des pères de la philosophie occidentale et de la philosophie morale. La philosophie de Socrate est fondée sur la discussion, l'art d'accoucher les esprits (la maïeutique) qui conduit l'interlocuteur à découvrir la connaissance vraie qu'il porte en lui. En jouant d'ironie (de fausse naïveté) et en posant d'habiles questions, Socrate laisse son interlocuteur s'enfermer dans ses contradictions. Faisant semblant de les ignorer, il amène ainsi cet interlocuteur à prendre conscience de ses erreurs de jugement, d'où sa devise : *Connais-toi toi-même !* (qui sera reprise par Montaigne). Socrate cherche à éveiller chez ses concitoyens le sens de l'autocritique, qui est le fondement de l'indépendance de l'esprit. Bien que confiant dans la nature humaine, il se montre très sévère envers les opinions publiques et toute forme de tyrannie.

Socrate est le fils d'un tailleur de pierre et d'une sage-femme, né à Athènes au siècle de Périclès (V<sup>e</sup> siècle avant JC). On sait peu de choses de sa jeunesse. Il a un enfant de sa femme Xanthippe et peut-être deux autres d'un second mariage. En bon citoyen, Socrate participe aux combats de la guerre du Péloponnèse contre Sparte et sauve la vie de Xénophon. Sa physionomie est présentée comme celle d'un satyre. Sa laideur, perçue comme un signe d'intempérance et de vice, scandalise les Athéniens pour qui la beauté physique est aussi le signe de la beauté morale.

Socrate acquiert l'art de la *dialectique* – art de la discussion et de l'argumentation – auprès des sophistes. Par choix, il vit modestement, pieds nus, vêtu d'un manteau grossier, et consacre son énergie à enseigner gratuitement sa philosophie dans les lieux publics et les gymnases. Il prétend avoir reçu comme mission d'éduquer les hommes et pense que l'ignorance est la source de l'injustice.

Il a de nombreux disciples comme Xénophon, Platon, Alcibiade, mais il n'a laissé aucun ouvrage car son enseignement est entièrement oral. Ses dialogues, sa pensée et sa méthode de réflexion nous sont parvenus par l'intermédiaire de Xénophon (*Les Mémorables*), d'Aristophane (*Les Nuées*), et surtout de Platon (*Le Phédon*, *Apologie de Socrate*, *Le Banquet*).

L'insoumission, le refus de tout dogmatisme et le non-conformisme de Socrate suscitent beaucoup d'inimitiés chez les Athéniens. Accusé d'impiété et de corruption de la jeunesse, il est condamné à mort par le tribunal populaire d'Athènes. Respectueux des lois, il refuse l'évasion préparée par ses disciples et boit avec sérénité une décoction de ciguë, en devisant sur l'immortalité de l'âme, ainsi que l'a rapporté Platon. Dans l'histoire de la philosophie, la figure de Socrate demeure celle du Sage empreint d'une ironie feinte utilisée comme méthode dialectique. Cicéron raconte que Socrate montrait une douce gaieté, une conversation piquante et tenait un discours semé d'ingénieux artifices de langage. Cette ironie particulière implique un aveu de l'ignorance qui travestit une attitude sceptique et désengagée vis-à-vis de certains dogmes ou opinions communes. La suite de questions naïves de Socrate révèle point par point la vanité ou l'illogisme de la proposition, en ébranlant les postulats de son interlocuteur et en remettant en cause ses hypothèses initiales.

Pour Socrate, questionner c'est enseigner. On attribue à la *maïeutique* un lien avec l'art d'enfanter, faisant de *Maïa* – l'une des *Pléiades*, mère d'Hermès – la déesse des sage-femmes. Le philosophe applique la maïeutique aux personnes qui ignorent qu'elles savent. Ainsi l'âme de Ménon, le petit esclave, a bien dû autrefois contempler les idées du juste ou de l'injuste... Socrate se fonde sur la *réminiscence* – re-connaissance de savoirs perdus lors du passage d'un corps à un autre – et la *catharsis* – remémoration affective et libération de la parole (ressort du théâtre).

« La vraie sagesse est de savoir que vous ne savez rien... »

## **PLATON**

Athénien du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le fondateur de l'Académie est l'initiateur de la philosophie occidentale. A travers ses *Dialogues*, ce contemporain de la cité grecque interroge les grandes notions éthiques et politiques de son temps et du ... nôtre ! Sa Cité juste se veut construite sur le modèle du Bien.

Né dans une famille aristocratique, Platon est, selon Epictète, un bel homme aux larges épaules. De constitution robuste, l'homme fut lutteur, participant même à des Jeux Olympiques. Mais c'est la politique qu'il considère d'abord comme un honneur, le plus grand devoir d'un bon citoyen et le couronnement de la vie philosophique. Pour autant, mêlé à un gouvernement tyrannique et sanguinaire, il aurait renoncé à la vie publique, dégoûté par les excès et fureurs des partis.

Il vit dans une extrême pauvreté et envisage de rejoindre l'armée, mais y renonce finalement. Rencontrant Socrate, il abandonne l'idée de concourir pour la tragédie grecque, brûle toutes ses œuvres et... commence ses *Dialogues*. Il devient le disciple de Socrate jusqu'à la mort de celui-ci. Au cours de plusieurs voyages de formation, le penseur travaille l'opposition âme-corps, sa connaissance des nombres, et s'initie à l'idéal du philosophe-roi.

Il fonde l'Académie où il enseignera durant quarante ans. Plusieurs philosophes illustres seront formés dans cette célèbre institution du temps qui durera... neuf siècles !

Platon traversera une longue crise intellectuelle, s'interrogeant sur sa théorie des idées, leur rapport avec le sensible et le Bien. Il décède à Athènes au cours d'un repas de noces. Il rédigeait alors son livre *Les Lois*. La tradition symbolique veut qu'il soit mort à 81 ans (le carré de 9).

L'environnement culturel de l'œuvre de Platon est particulièrement riche : les Présocratiques, Socrate et les Sophistes, les historiens grecs et des Aèdes comme

Homère. Pythagore est une grande source pour lui : à travers la République et son projet d'une communauté organisée de penseurs ; dans les mathématiques et l'abstraction comme bases pour la philosophie, la science et la morale ; sur l'approche mystique de l'âme et sa place dans le monde matériel.

La pensée platonicienne se nourrit de mythes fondateurs éloquents qui nous mettent en prise directe avec la pensée philosophique. Le mythe et le conte sont la parole dans sa première gestation. Si la parole est malade, c'est la violence qui gagne. Il devient alors urgent de revenir à ses fondements. C'est de la naissance de l'homme lui-même dont il s'agit : il faut le remettre dans la logique de la vie par le biais du symbolique.

Le mythe de la Caverne, universel dans sa portée, nous montre des hommes livrés aux forces obscurantistes, n'ayant accès qu'à l'apparence des choses, non à leur vérité. Un théâtre d'ombres dont seul le savoir peut nous extraire par l'intermédiaire éclairé du philosophe.

Le mythe de l'attelage ailé nous explique la nature de l'âme, la chute de l'incarnation et la théorie de la réminiscence. Pour Platon, connaître c'est retrouver les idées que l'âme contemplait lorsqu'elle se mouvait immortelle dans le monde intelligible. Le mythe d'Er nous transmet une vision de l'après-vie où les âmes connaîtraient souffrances ou récompenses. Suivant vice ou vertu, chaque âme choisit librement quelle vie elle veut suivre : Platon en appelle à notre responsabilité personnelle, puisque nul, selon lui, « ne peut être méchant volontairement ».

Voyage dans l'au-delà, sanction et réincarnation, le philosophe grec s'avance en digne précurseur de la religion chrétienne.

Et s'incarne en penseur de la perfection.

## **ARISTOTE**

L'auteur de l'*Ethique à Nicomaque* est l'un des penseurs les plus influents que le monde antique ait connus. Disciple de Platon à l'Académie, il est l'un des rares à avoir abordé presque tous les domaines de connaissance de son temps. La philosophie demeure pour lui la science des sciences.

On le dit physiquement petit, trapu, avec des jambes grêles et de petits yeux enfoncés ; l'homme est doué d'un certain humour, d'après ses biographes. Sa tenue vestimentaire est voyante et il n'hésite pas à porter des bijoux. Son père Nicomaque est médecin et ami du roi de Macédoine, sa mère sage-femme. Admis à l'âge de dix-sept ans à l'Académie de Platon, il y restera vingt ans. Ayant remarqué sa vive intelligence, Platon lui donne le droit d'enseigner la rhétorique en tant que répétiteur. Cela n'empêche pas Aristote de se déclarer *ami de Platon mais encore plus de la vérité*. Pour autant, son statut de métèque l'empêche de participer à la vie politique locale.

Poursuivant des recherches biologiques, Aristote commence à observer la faune marine. Le penseur ouvre une école de philosophie inspirée de l'Académie. A la demande du roi de Macédoine, il devient précepteur de son fils, le futur Alexandre le Grand alors âgé de seize ans, auquel il enseigne les Lettres et la politique. Il fonde ensuite sa troisième école, le *Lycée*, situé sur un lieu de promenade (*peripatos*), où le maître et les disciples philosophent en marchant. Les aristotéliens sont donc *ceux qui se promènent près du Lycée*, d'où le nom d'école *péripatéticienne* donné parfois pour désigner l'aristotélisme.

Aristote estime prudent de s'éloigner de son ancien élève Alexandre jusqu'à la mort de celui-ci. Accusé d'impiété, le penseur fuit Athènes, bien décidé à ne pas laisser les Athéniens commettre un nouveau crime contre la philosophie après la condamnation à mort de Socrate. Son lycée subira un lent déclin jusqu'à la chute

d'Athènes en – 86, avant de connaître une refondation et un fort rayonnement au deuxième siècle après JC.

Aristote fonde la logique, la science du discours bien fait. La théorie du syllogisme en est l'un des apports les plus célèbres. Il consiste en une suite de trois propositions : deux prémisses déjà connues aboutissant à une conclusion nécessaire : *tous les hommes sont mortels, Socrate est un homme, Socrate est mortel*. Il élabore aussi la théorie des quatre causes. Comment un bloc de marbre se transforme-t-il en statue sous les mains du sculpteur ? Il y faut le support du marbre, le travail de l'artiste, son intuition, et le modèle – Aphrodite, par exemple.

Selon Aristote, l'homme est un animal politique qui ne peut se comprendre en dehors des relations avec ses semblables. Ethique et politique sont étroitement liées : le but de la cité est d'assurer le bonheur et la vertu des citoyens par la domination des lois. L'éthique s'atteint dans l'exercice de la pensée et de l'être social, c'est-à-dire dans la pratique habituelle de la recherche intellectuelle et de l'amitié.

Elève de Platon, Aristote élabore une philosophie qui récuse la théorie des Idées : pour lui, l'intelligible n'est rien en dehors des choses matérielles. Penseur encyclopédique, Aristote pose la question centrale de l'utilité pratique de l'activité philosophique : c'est bien du côté de sa fonction morale qu'il faut se situer. En tant que plus haute activité de l'esprit humain, elle permet aux hommes de gouverner et d'être heureux. Plus conformiste que Platon, Aristote tente de fonder sa morale sur l'observation de la nature humaine et d'arriver à la définition de « règles droites » pour nos comportements. Sa finalité est d'intégrer harmonieusement les citoyens dans la cité.

La vertu est avant tout une question de pratique : l'art de vivre selon sa nature, pour celui qui affirme : « Il n'y a qu'un seul principe moteur : la faculté désirante. »

## **EPIPURE**

Lorsqu'Epicure s'installe à Athènes vers 300 ans avant JC, il a 35 ans. Il y achète un jardin où il passera le reste de sa vie à enseigner parmi ses disciples. La vie qu'il mène en ce lieu est simple et frugale : végétalien, il boit de préférence de l'eau. Soucieux de comprendre le chaos primordial, il décide de philosopher seul, sans guide. En autodidacte.

L'homme est décrit comme un ami fidèle, bienveillant, d'un naturel sympathique. A l'héritage de Démocrite, fondateur de l'atomisme, il ajoute le *clinamen*, cette déviation spontanée de la chute des atomes qui leur permet de s'entrechoquer de façon aléatoire en créant une pluie fertile de hasards et de nécessités. Une théorie de l'existence des corps et de la liberté que reprendra le poète philosophe Lucrèce dans son *De Natura rerum*. De nos jours, les bricoleurs de l'OuLiPo – littérature ludique – feront du *clinamen* une liberté entre contraintes et variations.

Epicure est l'un des penseurs les plus prolifiques de l'Antiquité : près de 300 livres à son actif, pense-t-on. Mais très peu de ses ouvrages nous sont parvenus. Il se montre reconnaissant envers ses parents, doux avec ses esclaves. Sénèque décrit la morale d'Epicure comme saine, droite et même austère. Sa doctrine gagna Rome et toute l'Italie. Les consolations apportées par le penseur sont chantées par Lucrèce comme autant de dons divins propres à régénérer l'homme tourmenté par les passions, les superstitions ou la peur des dieux.

Nietzsche verra dans sa pensée une sorte de christianisme païen : la rédemption sans la notion de péché propre à cette religion. La doctrine du maître du Jardin peut, selon ses disciples, se résumer par le *tétrapharmacôn* (quadruple remède ou quadruple... poison, suivant la posologie suivie) : ni les dieux ni la mort ne sont à craindre, on peut supprimer la douleur et atteindre le bonheur. Double interprétation possible : une saine doctrine qui combat les superstitions ou une

ascèse hostile à la vie qui préfigure la récupération chrétienne de la souffrance. Question de curseur et d'interprétation.

A l'image de presque tous les philosophes de l'Antiquité, Epicure était aussi astronome et physicien. Pour lui, pas de nature « malveillante » ni « bienveillante » à notre égard. Quant à l'idée (commune) d'une philosophie de bon vivant cherchant le plaisir avec excès, il faut la relativiser. Il s'agit plutôt de tendre à un équilibre entre des effets plaisants (positifs) et d'autres souffrants (négatifs) entraînés par toute action. A l'épicurien d'agir sobrement pour parvenir à l'ataraxie, cet état de repos dont la pleine conscience procure le plaisir suprême.

La clé du bonheur est de connaître ses propres limites. Epicure défend un mélange de joie tempérée, de tranquillité et d'autosuffisance pour une vie de prudence, de vertu et de justice. Pas de vision effrénée de la recherche du plaisir, donc.

Le philosophe ouvre son Jardin aux hommes, aux femmes et même aux esclaves. Il centre d'abord sa politique sur le bien privé, s'intéressant peu au bien public. Son héritage sera pourtant revendiqué par le matérialisme moderne avec Marx. La doctrine d'Epicure s'engage, par convention, à ne pas nuire à autrui. On retrouvera plus tard ces principes dans l'idée de contrat social chez Locke, Hobbes et Rousseau.

Le Jardin aura de belles descendances : université populaire, café philo, lieux d'échanges amicaux et pourquoi pas d'entraide matérielle. Il donne des règles de vie simples, à portée de tous et pas seulement d'une élite. Ce courant de pensée durera huit siècles. « La bienveillance est le commencement de l'amitié » selon le mot d'Aristote qui peut résumer le climat d'échanges intellectuels intenses qui règne alors parmi les Grecs de l'Antiquité.

A nous autres, Modernes, de laisser ouverte la porte du Jardin !

## CICERON

Faut-il remplacer les dieux antiques ? Cicéron critique les doctrines religieuses épicurienne et stoïcienne et rejette les divinités antiques. Pour lui, Dieu est un être unique et inaccessible. Il ne ressemble pas aux hommes. Il est esprit.

Cicéron a dédié *La Nature des dieux* à Brutus, l'assassin de César. Il témoigne d'une tendance vers le monothéisme qui caractérise la philosophie de l'époque (du I<sup>er</sup> siècle av JC au II<sup>e</sup> siècle après JC) et qui annonce le christianisme. Orateur et homme politique, Cicéron (-106/-43) ne fait pas preuve d'une grande originalité dans ses idées.

Le pouvoir politique peut-il reposer sur la vertu ? Cicéron pense en philosophe. Sa *République*, qui prend pour modèle l'ouvrage éponyme de Platon, est un dialogue. La scène, fictive, se déroule en 129 av JC dans les jardins de Scipion. Neuf personnages historiques y parlent d'art militaire, de politique, de culture gréco-latine. Le succès du livre est immense dès sa parution. Il dessine un tableau idéal de ce que devrait être une cité soumise au pouvoir de la vertu. Le citoyen, en cultivant son âme qui est de nature divine, contribue à sauver la patrie et à assurer l'unité du pouvoir politique. Quant aux gouvernants, ils doivent être des esprits éclairés. Cicéron prend date pour demain : « Une loi unique, éternelle et immuable, contraindra tous les peuples en tout temps. »

Citoyen romain issu de la bourgeoisie, Cicéron n'appartient pas à la noblesse, ce qui en principe ne le destine pas à un rôle politique majeur. Contrairement à ses contemporains Pompée et César, la carrière militaire ne l'intéresse pas. Après une solide formation à la rhétorique et au droit, il réussit grâce à ses talents d'avocat à se constituer suffisamment d'appuis pour parvenir à la magistrature suprême, le consulat. Dans une République en crise menacée par les ambitieux, il déjoue la conjuration de Catilina par la seule énergie de ses discours, les *Catilinaires*.

Ce succès qui fait d'abord sa fierté cause ensuite son exil, les conjurés ayant été exécutés sans procès. Revenu à Rome, il ne joue plus de rôle important sur la scène politique dominée par Pompée et César. Durant la guerre civile qui débute en 49 av JC, il rejoint Pompée, puis s'accommode du pouvoir de César, avant de s'allier à Octave contre Antoine. Sa franche opposition à Antoine lui coûtera la vie.

Orateur remarquable, il publie une abondante production considérée comme un modèle de l'expression latine classique. Il adapte en latin les théories philosophiques grecques. En partie perdus pendant le Moyen Age, ses ouvrages connaissent un regain d'intérêt durant la renaissance carolingienne puis la renaissance italienne et l'époque classique. En revanche, au XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XX<sup>e</sup>, il n'est considéré que comme un simple compilateur des textes philosophiques grecs. Dans le domaine politique, les jugements ont souvent été sévères : intellectuel égaré au milieu d'une foire d'empoigne, parvenu italien monté à Rome, opportuniste versatile, « instrument passif de la monarchie larvée de Pompée puis de César » selon certains...

Cicéron jouit d'une réputation d'excellent orateur, de son vivant et plus encore par la suite. Dans la Rome de l'époque, la maîtrise du discours devient une nécessité pour les hommes politiques qui se font concurrence, lors des procès qui se multiplient, dans les débats au Sénat, et les prises de parole pour séduire une opinion publique de plus en plus présente. Les Romains se mettent à l'école des rhéteurs grecs, véritables professionnels de la parole.

L'expression de Cicéron est souvent redondante, multiplie les redoublements. Son style convient à la *gravitas*, le sérieux et la mesure du caractère romain. Sonorité des phrases ordonnées en mesures, élocution lente et réfléchie... Sénèque parle d'« une eau qui se répand en nappe tranquille ».

## **SENEQUE**

Mourir en stoïcien après avoir vécu selon l'éthique et la vertu : c'est bien le fait de l'homme qui affirme que le sage révèle sa force d'âme dans l'adversité. Compromis malgré lui dans une conjuration contre l'empereur Néron, condamné à mourir, Sénèque se donne lui-même la mort en s'ouvrant les veines. Et passe ses derniers moments à... dicter un discours à ses secrétaires, en attendant que la mort vienne.

Proche du pouvoir romain, Sénèque est tout à tour conseiller à la cour impériale sous Caligula, précepteur puis mentor du jeune Néron, parvenant même à rompre le lien quasi-incestueux de celui-ci avec sa mère.

Le philosophe a des aspirations très hautes et comme le sentiment du divin en lui. Qui est son dieu ? C'est l'homme lui-même, sous les traits du sage. C'est de l'homme qu'il faut s'occuper, c'est lui qu'il faut affermir, consoler, encourager. Voilà le stoïcisme romain : sous les empereurs, les cieux sont vides, les dieux sont partis, ou ils sont favorables aux scélérats. Alors, l'homme de cœur se fera Dieu, il tendra vers une vertu parfaite, âme inaccessible à toute passion. Sévère, grave, inébranlable.

Chacun est un sage en marche vers la doctrine du bon savoir-vivre selon Sénèque. Rappelons-nous le temps où vit le penseur : nul n'est sûr du lendemain. Un caprice de l'empereur, la haine d'un affranchi, la rancune d'une femme, à chaque jour autant d'arrêts d'exil, de confiscation, de mort. Un danger incessant menace l'homme influent : il faut donc s'attendre à tout. Le penseur en sait quelque chose, lui qui demande à être relevé de sa charge d'*ami du prince*, après sa mise en cause par celui-ci. Le vrai stoïcien est celui qui sait se montrer indifférent aux revers de fortune.

Sénèque pose ici le problème classique de la *théodycée* : comment concilier la croyance en une justice divine avec l'existence du mal ? Les stoïciens, comme les chrétiens, croient en effet en l'existence d'un ordre providentiel. Pour autant, l'homme juste ne bénéficie pas d'une protection spéciale de la providence contre la méchanceté, la bêtise, la jalousie des autres. Et l'ironie du sort veut que Sénèque lui-même soit victime d'un tyran cruel.

Le stoïcien se révèle être un moraliste pratique qui enseigne plutôt l'indifférence que l'usage de la vie. Dans ses *Lettres à Lucilius*, il presse celui-ci de renoncer aux dignités, aux emplois, à toutes les préoccupations étrangères à la sagesse. Ou tout simplement de renoncer à la vie même. En osant : « Ce n'est pas parce que les choses nous paraissent difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles nous paraissent difficiles. » Il demeure très romain dans son approche de la mort : « Perdre la vie est perdre le seul bien que l'on ne pourra regretter d'avoir perdu puisque l'on ne sera plus là pour s'en rendre compte. » Logique et pragmatisme.

L'éthique de l'école stoïcienne se veut volontariste. Pour Sénèque, la philosophie n'est pas une acquisition de savoir, mais un art de vivre et une sagesse visant à conduire au bonheur par l'exercice de la vertu. D'où l'importance des bienfaits qui représentent la vertu mise en pratique dans la vie quotidienne.

Faire le bien pour le bien, sans attendre rien en retour ni se décourager, parce que l'on se sent meilleur ainsi : une telle morale se réfère à l'éthique chrétienne qui se développe à la même époque. Même si la morale stoïcienne n'attend nulle récompense après la mort. Don, réception du bienfait, preuve de gratitude et gratuité du geste bienveillant... c'est la pure bonté qui est ici mise en avant. Sans ostentation, avec modestie et goût pour le spontané.

Avec cet ultime appel à notre liberté individuelle : « Ce que la vie a de meilleur, c'est qu'elle ne force personne à la subir. »

## **MARC AURELE**

Empereur philosophe inspiré par l'école stoïcienne, Marc Aurèle compte parmi ses influences majeures les enseignements d'Épicure, d'Épictète et de Sénèque. Pragmatique dans la vie comme dans l'exercice du pouvoir, ce penseur frappe par la modernité de son analyse : l'homme ne doit pas résister à l'ordre des choses, l'éthique est au cœur de son existence. Ses *Pensées* ont traversé les siècles, inspirant entre autres Descartes et Ernest Renan.

« Dès l'aurore, dis-toi d'avance : je vais rencontrer un indiscret, un ingrat, un insolent, un fourbe, un envieux, un égoïste », énonce celui qui ajoute : « Rejette l'opinion et tu seras sauvé. » Marc Aurèle recherche un mode de vie vertueux plutôt que l'idée de celui-ci. Selon lui, l'homme est triple : un corps, une âme et une raison qui commande à tout son être. Notre enveloppe charnelle n'est donc rien, et sa disparition au moment de la mort ne doit pas nous chagriner. Le corps est aussi le siège des passions animales qui nous troublent et nous détournent de notre but : l'intelligence et la méditation.

De la famille des empereurs Trajan et Hadrien, ce dernier le remarque pour ses qualités morales et l'excellence de son éducation. Septième empereur de la troisième dynastie romaine – la dynastie des Antonins – Marc Aurèle monte sur le trône en 161 de notre ère. Très fragile, l'homme a de nombreux ennuis de santé.

Ses rapports avec le Sénat romain sont excellents : il se montre simple, modeste, respectueux de la liberté de parole des uns et des autres, les consultant fréquemment. Il augmente les pouvoirs judiciaires de l'Assemblée, et y introduit de nombreux Orientaux et Africains cultivés. Veillant à l'ordre, il favorise la réforme du droit civil en y insérant davantage d'équité et d'humanité (protection des orphelins et des mineurs, respect du droit des esclaves et des affranchis).

L'empereur essaime plusieurs écoles de philosophie du temps : l'Académie platonicienne, le Lycée aristotélien, le Jardin épicurien et le Portique stoïcien. Soucieux des questions de santé publique, il fait tout pour empêcher la terrible progression de la peste. Concerné par les problèmes que pose l'exclusion, il fonde plusieurs établissements éducatifs pour cinq mille jeunes filles pauvres. Toutes les religions reçoivent à un moment ou à un autre ses faveurs, hormis le christianisme.

Pour autant, Marc Aurèle ne connaît que quatre ans de paix sur les vingt cinq ans de règne. Il doit partir aux frontières orientales de l'empire combattre l'invasion des Parthes. Les Romains gagnent après cinq ans de lutte, mais rapportent la peste antonine qui leur cause de très lourdes pertes. S'ensuivent aussi des catastrophes naturelles qui, selon certains historiens, seront le début du déclin de l'empire romain. D'autant que d'autres barbares, installés dans les régions danubiennes, menacent à nouveau le nord de l'Italie.

L'empereur paie de sa personne sur le front, et la nouvelle de sa mort est même annoncée : une fausse rumeur propagée par un rebelle que l'intéressé se charge de démentir en faisant tuer le séditieux. Lors d'une dernière campagne, Marc Aurèle meurt, frappé par la peste à l'âge de cinquante-neuf ans.

Divinisé par le Sénat, il laisse le trône à son fils Commode âgé d'à peine seize ans, qui restaure une dynastie héréditaire. Chantre du stoïcisme impérial, Marc Aurèle s'exprime sous forme de maximes notées au fil de sa vie politique et personnelle : une vision panthéiste et cosmique du monde où l'homme doit trouver sa place par l'affirmation de son être. Nombre de ses apophtegmes – maximes mémorables – sont devenus des expressions courantes.

« Fais chacun de tes actes comme si c'était le dernier de ta vie. »

## **PLUTARQUE**

Pour vivre heureux, faut-il vivre caché ? L'épicurisme défend un style de vie frugal, autonome, éloigné des vaines agitations et tentations de la vie publique. Les hommes, selon Epicure, ne sont pas destinés naturellement à vivre en société. Le sage doit pouvoir vivre en autarcie, sans dépendre de rien ni de personne. Ce qu'il demande à la philosophie, c'est de « le préserver des hommes ».

Disciple de Platon, Plutarque critique la sagesse individualiste des épicuriens. Selon lui, le philosophe ne doit pas seulement rechercher son profit personnel, mais s'intéresser avant tout au bien de l'humanité. Le souverain bien ne réside pas dans la recherche égoïste des plaisirs individuels, mais dans la participation juste et vertueuse à la vie de la Cité. « Il faut mettre en œuvre ses jugements, ne pas laisser les raisonnements à l'état de raisonnements, mais les transformer en actes » dit Plutarque.

Moraliste et penseur de la Rome antique, Grec d'origine, Plutarque naît en 46 de notre ère. Précurseur du néoplatonisme, il s'oppose aux courants stoïcien et épicurien. Envoyé à l'école platonicienne d'Athènes, il y apprend les sciences et la philosophie. Il obtient la citoyenneté athénienne et voyage à Delphes, puis à Alexandrie pour y parfaire sa formation en médecine. Il se rend à Rome où il enseigne le grec et la philosophie morale, sous les règnes de Vespasien et de Titus. Il acquiert la citoyenneté romaine et commence l'écriture de son immense cycle des *Vies parallèles* vers l'année 100. Procurateur au service de l'empereur Hadrien, il se partage ensuite, et jusqu'à sa mort, entre l'écriture de son œuvre et la vie publique. Ce savant aux multiples compétences, à la fois professeur et conférencier, fondera également une famille nombreuse.

Auteur très fécond de plusieurs traités de morale, de théologie, de politique, Plutarque étudie la vertu, dans ses biographies, à travers des personnages de héros,

tout en adoptant une position qui n'est pas celle de l'historien. Il imprègne son récit d'un traitement détaillé de ses personnages, ne montrant aucun parti pris dans son traitement des Grecs ou des Romains, mais illustrant les exemplarités positives ou négatives. Aucune flatterie pour le pouvoir de Rome, alors dominant, ni de vanité pour la gloire passée de sa propre nation. Il a confiance dans la coexistence du gouvernant romain et de l'éducateur grec.

Les *Vies parallèles des hommes illustres* présentent cinquante biographies comparant des Grecs et des Romains célèbres. L'œuvre sera admirée de Montaigne et de Rousseau, comme du Grand Condé. Beethoven s'en inspire pour sa Symphonie Héroïque, Corneille et Shakespeare pour leurs tragédies. Les écrits de Plutarque auront une forte influence sur la littérature européenne, notamment française et anglaise. Disparu au Moyen Age, il réapparaît en Occident à la Renaissance. Visant l'analyse des vertus, le penseur s'inscrit à la rencontre de deux mondes, dans la conscience que l'héritage hellène est lié à l'action de Rome.

La large diffusion de l'œuvre de Plutarque a fait de lui un passeur de l'Antiquité à l'époque moderne. « Une tête bien faite vaut mieux qu'une tête bien pleine » : la citation de Montaigne est une reformulation de Plutarque. Son influence connaît un regain au XX<sup>e</sup> siècle, avec la reprise à contre-pied des *Vies* par Michel Foucault dans sa *Vie des hommes infâmes*. Ou celle de Pierre Michon, en 1984, dans ses *Vies minuscules*.

La morale exposée par Plutarque n'a rien de transcendant : c'est la morale du bon sens et de l'honnêteté pratique. Celle du civisme, de la sociabilité et de la mesure. Par son style sincère et qui ne sent pas la rhétorique, il traduit l'esprit de l'antique tradition.

« Je fais plus de cas de l'abeille qui tire du miel des fleurs, que de la femme qui en fait des bouquets », évoque poétiquement l'auteur.

## **PLOTIN**

Comment connaître quoi que ce soit si l'on ne se connaît pas soi-même ? Comment retourner là-bas et comment revenir ici ? Ruptures, doubles flux, immanence et transcendance sont au cœur de la pensée de Plotin, philosophe gréco-romain de l'Antiquité tardive (205-270 après JC) et représentant principal du néoplatonisme.

Sa relecture des *Dialogues* de Platon sera une source d'inspiration importante pour la pensée chrétienne en pleine formation à l'époque. L'originalité de sa pensée tient dans sa réflexion, à partir de Platon et d'Aristote, sur la nature de l'intelligence et son au-delà, à savoir l'*Un*, principe premier de toute chose. L'univers de Plotin est composé de trois réalités fondamentales : l'Un, l'intelligence et l'Âme. L'homme, partie du monde sensible, doit par l'introspection remonter de l'Âme à l'intelligence, puis de l'intelligence à l'Un, accomplissant ainsi une union mystique avec Dieu.

Plotin naît vraisemblablement en Egypte au sein d'une famille de hauts fonctionnaires romains. Il part à 28 ans étudier la philosophie à Alexandrie. A 39 ans, son intérêt pour les philosophies orientales et indiennes le pousse à rejoindre l'armée qui marche contre la Perse. Il gagne ensuite Rome où il rassemble quelques disciples dans une école philosophique, l'Ecole néoplatonicienne de Rome. Il s'attire la protection de l'empereur Gallien. Puis il commence à rédiger les *Ennéades*, son œuvre principale. Il doit quitter Rome à la suite de l'assassinat de Gallien, avant de confier à Porphyre la publication de ses traités.

Plotin connaît bien ses prédécesseurs philosophes. Il se présente comme un exégète de l'enseignement de Platon qu'il adapte à sa propre pensée. On a pu aussi détecter des résonances entre sa pensée et les *upanishads* de la pensée indienne dans une volonté d'abolir les relations de l'*ego* avec le cosmos : il convient d'écarter tout ce qui nous masque la présence centrale de l'absolu. Contrairement à

la philosophie grecque traditionnelle qui voit dans l'infini l'absence négative de limite, les *upanishads* et Plotin vont conceptualiser positivement l'absolu. Echanges et communication sont avérés entre les mondes gréco-latin et indien dans l'Antiquité tardive.

Plotin est un défenseur radical de l'éternité du monde : celui-ci n'a jamais eu de commencement. L'*Un* est immuable, immobile ; il n'a pas d'esprit, pas de volonté. Il est absolument transcendant, mais aussi immanent en tout. Il n'est nulle part et il est partout. Il est la mesure de toute chose, tout est issu de lui ; et il est donc possible de retrouver en chaque être la trace de ses principes supérieurs. Ce mouvement de retour est nommé *conversion* et joue un rôle essentiel dans la mystique de Plotin.

La matière, le monde sensible en général, est le dernier degré de développement de l'Un. Elle est associée au mal et à la nécessité. Le mal est donc pour lui ce qui est le plus privé de perfection ; c'est un défaut de bien. Le corps humain n'est pas le mal en soi, il ne le devient que si l'être humain s'attache à son corps et l'idolâtre. Pour atteindre la sagesse, l'homme doit accorder à son âme toute l'attention et se tourner vers la raison. Le bonheur selon Plotin se trouve dans la vie conforme à l'intelligence. Pour l'atteindre, l'homme doit poursuivre ce mouvement introspectif – la *conversion* – jusqu'à retrouver en lui l'intelligence et au-delà. Aux dires de son dernier disciple, Plotin lui-même semble avoir atteint quatre fois, dans sa fin de vie, un tel état proche de l'extase.

Plotin aura une influence majeure sur toute la philosophie antique après lui, parvenant à une synthèse de toute la pensée grecque, puis sur toute la philosophie médiévale. Elle a marqué les écrits d'Erasme, de Thomas More, et influencé Leibniz. On pense que Plotin serait le précurseur de la méthode psychologique en philosophie. « Ne cesse pas de sculpter ta propre statue jusqu'à ce que l'éclat divin de la divinité se manifeste » proclame l'auteur des *Ennéades*.



Dans l'Antiquité tardive, l'essor du christianisme donne naissance à une philosophie chrétienne qui influencera tout le Moyen Âge, notamment avec les Pères de l'Eglise dont le plus célèbre représentant est Saint Augustin, qui reçoit encore l'influence de Platon. Par ailleurs, le néoplatonisme (Plotin, Porphyre), apparu au III<sup>e</sup> siècle avant J-C, est un mouvement qui tente de concilier la philosophie de Platon avec certains courants de la philosophie orientale.

Souvent caricaturée et décriée, la philosophie médiévale s'étend sur la vaste période qui sépare la philosophie antique tardive de la pensée moderne. La *scolastique – loisir consacré à l'étude* – aura longtemps une image négative avant d'être l'objet d'une large réévaluation de nos jours. Les penseurs médiévaux avaient tous reçu une formation théologique et tentaient souvent de concilier les textes bibliques avec les écrits des philosophes antiques.

Impossible, en ce temps, de faire profession de débattre des idées sans être clerc, chanoine ou évêque. Pour autant, la recherche logique se développe intensément. En témoigne la célèbre *Querelle des universaux* – quel rapport instituer entre le réel et les idées qui nomment celui-ci ? – animée par Abélard, Guillaume d'Ockham... avant que la traduction en latin puis en arabe (Avicenne, Averroès) du corpus aristotélicien ne modifie grandement la donne.

Finalement, c'est Thomas d'Aquin, au XIII<sup>e</sup> siècle, qui opérera la réconciliation de la philosophie d'Aristote avec le christianisme. Ainsi c'est la scolastique, comme application de la pensée d'Aristote au christianisme, qui constitue l'approche dominante dans l'Europe médiévale. Un enseignement qui perdurera en France aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, jusqu'à la suppression des universités sous la Révolution.

Jean-François Revel suggère qu'elle aurait créé la spécificité de la pensée occidentale.

## **SAINT AUGUSTIN**

Elève doué mais indocile, le jeune Augustin déteste l'école. Il se livre à de menus larcins par plaisir de la transgression, dont un célèbre vol de fruits dans un verger, qui le poursuivra toute sa vie. L'étudiant décrit le climat d'extrême sensualité du Carthage de son enfance (IV<sup>e</sup> siècle de notre ère). Il y découvre les plaisirs de l'amour et du théâtre. Mais aussi la vie de débauche.

Renonçant au manichéisme, il se convertit au christianisme et se fait baptiser 14 ans plus tard à Milan. De retour en Afrique, le rhéteur est nommé prêtre puis évêque. Il y écrit les grandes œuvres de sa maturité. Augustin impose à son clergé un mode de vie très modeste dont il donne l'exemple. Canonisé par acclamation populaire, il meurt en 430 ap JC, lors du siège d'Hippone par les Vandales.

L'éducation d'Augustin est tout entière tournée vers la maîtrise de la parole. Le rhéteur apprend quasiment par cœur Virgile et Cicéron. Mais il abandonne bientôt cette « foire aux bavardages » pour la lecture de la Bible. Il sera finalement l'artisan principal de la synthèse réalisée par les Pères de l'Eglise entre la culture classique latine, le néo-platonisme, les Ecritures et le judéo-christianisme.

C'est à la lecture de Cicéron qu'Augustin se convertit à la philosophie et à la quête de la sagesse. Il est un des architectes de la pensée occidentale du moi. Pour lui, l'exercice spirituel, c'est le *soliloque*, le dialogue avec soi-même. Pour Augustin, notre nature est profondément pervertie par la faute : il est à l'origine de la doctrine du péché originel. Selon lui, il y a là une *discordia* entre la chair et l'esprit.

Pour lui, le temps du penseur est également différent : entre la mémoire (notre présent du passé), l'intuition (propre au présent du présent), et l'attente (le présent de l'avenir), nous ne devons pas nous arrêter de poursuivre notre marche, comme en pèlerinage dans ce monde. Augustin voit la mémoire, l'intelligence et la volonté former notre trinité intérieure.

S'il annonce le *Je pense donc je suis* de Descartes, le penseur admet que Dieu dépasse nos capacités de compréhension. Quant à la philosophie, elle ne peut mener à la vérité qu'éclairée par les textes sacrés. La création humaine demeure toujours incluse et dominée par la création divine. Et notre persévérance est nécessaire à l'obtention de la grâce.

Quant à notre amour du monde, il est fuyant, entraîne convoitise et sortie de nous-mêmes : il faut lui opposer transcendance, intériorité et *amor caritas*. C'est de l'amour ordonné et de l'amour du prochain que naît la Cité de Dieu, seule vraie communauté des humains.

Augustin a vécu comme un homme entre deux mondes : l'Antiquité tardive, prête à disparaître et le monde naissant du Moyen Age occidental. Entre l'Afrique et l'Europe également. Ses *Confessions* nous entraînent dans les profondeurs de l'âme : louanges à Dieu sur fond d'un récit de fautes et d'errances propres à l'humain. Entre chrétien et païen. Spirituel et charnel. Déterminisme et liberté. Une dualité propre à la vie d'Augustin.

Augustin ? Un homme comme nous, avec ses forces et ses faiblesses. Mais surtout un philosophe qui revient aux Ecritures, influençant le futur éveil de la Réforme avec Luther et Calvin.

« Crois pour connaître, connais pour croire » écrit l'auteur de *La Vraie Religion*. Selon lui, il n'y a pas d'opposition entre foi et raison, mais convergence : elles se complètent. Croire illumine la raison qui peut comprendre Dieu.

Pourtant, élevée à une prétention plus mystique, notre raison n'en perdrait-elle pas sa priorité... logique ? Débat ouvert entre le Dieu des religions et celui des philosophes.

Et quoi qu'il en soit, « il vaut mieux suivre le bon chemin en boitant que le mauvais d'un pas ferme. »

## **AVERROES**

Il façonne la représentation de l'Artisan divin. Selon lui, nous pouvons connaître Dieu et son acte de création par analogie avec le processus de fabrication artisanale. Cet Artisan s'inspire du *fabricant de l'univers* de Platon.

De Marrakech à Séville et Cordoue, Averroès étudie et commente Aristote. Il est le prince le plus lettré de son temps. Mais dans une période de conflits aigus entre Islam et Chrétienté, se livrer à la philosophie reste suspect. Philosophe et médecin, il fait le pari d'une intelligence universelle : ça pense en chacun de nous.

Pour autant, la philosophie islamique du Moyen Age reste prophétique. Ainsi les philosophes se doivent-ils de recevoir une illumination dont la source est la lumière divine. Mais contre ceux qui pensaient la limiter à l'obéissance à la loi religieuse, Averroès affirme l'indépendance de la réflexion philosophique : un réel acte de courage dans le contexte du lieu et de l'époque. Il sera accusé de prôner la philosophie et les sciences de l'Antiquité au détriment de la religion musulmane. Diffamé, exposé et humilié dans la mosquée de Cordoue, le voilà exilé. Et avec lui les études philosophiques, déjà mal vues de son vivant, tomberont dans un complet discrédit.

La religion musulmane est-elle incompatible avec la philosophie ? C'est la question de fond posée par Averroès, à laquelle il répond indirectement : « On peut se proposer légitimement d'unir le rationnel et le traditionnel » Selon lui, la vérité est double : la philosophie est une forme rationnelle de la vérité qui s'adresse à des personnes cultivées ; le Coran en représente une forme imagée à la portée de tous. A chacun son domaine et sa légitimité.

Averroès trace un trait d'union courageux entre la philosophie, parole argumentée, et la foi liée à la révélation coranique. Intellectuel exceptionnel et acteur de la vie quotidienne de son temps, il est issu d'une famille d'hommes de

religion et de juristes. Les sciences et la philosophie ne sont étudiées qu'après une solide formation religieuse : étude par cœur du Coran, des actes, paroles et attitudes du Prophète. Il élargit ce champ aux sciences profanes : physique, astronomie, médecine.

Le penseur mène à Cordoue une carrière de juriste et de médecin. Il parvient à concilier la médecine héritée des Grecs avec celle du prophète. Son destin de philosophe semble paradoxal. Un émir lui demandant de présenter l'oeuvre d'Aristote, Averroès s'efforce de retrouver l'oeuvre authentique. Une démarche où il découvre et met en valeur la critique interne inévitable à tout écrit de pensée.

Tenant de concilier religieux et philosophes, il invite ces derniers à la modestie, en leur rappelant que leur intelligence est aussi incapable de saisir Dieu que... les yeux de la chauve-souris de voir le soleil. En cette fin de 12<sup>e</sup> siècle marquée par des séditions dans le Maghreb et la guerre sainte contre les Chrétiens, un sultan fait interdire la philosophie, les études et les livres, ainsi que la vente du vin et le métier de chanteur et de musicien. Anticipation d'un certain islamisme d'aujourd'hui ?

Déjà suspect comme philosophe, Averroès est victime d'une campagne d'opinion qui vise à saper son prestige de *cadî* (juge). D'abord exilé, il est rappelé puis pardonné par le sultan, sans pour autant être rétabli dans ses fonctions. Suspecté d'hérésie, il n'aura pas de postérité en terre d'Islam.

Son oeuvre sera sauvée par des traducteurs juifs. Elle passera, via les Juifs de Catalogne et d'Occitanie, dans la scolastique latine. Il restera le seul auteur arabe à avoir donné son nom à un courant de la philosophie européenne : l'*averroïsme*.

Averroès, homme relais entre les cultures, qui annonce la Renaissance et le multiculturalisme. Au défi de tous les extrémismes vécus ou à venir...

Car « L'ignorance mène à la peur, la peur mène à la haine et la haine conduit à la violence. Voilà l'équation. »

## MAÏMONIDE

Une synthèse acceptable est-elle possible entre révélation religieuse et vérité scientifique ? La philosophie eut ses « passeurs » courageux d'un monde à un autre, parfois dans des contextes troublés. Moïse Maïmonide, rabbin séfaraïte du XII<sup>e</sup> siècle, est de ceux-là. Il est considéré comme l'une des plus hautes autorités rabbiniques du Moyen Âge.

Moshe ben Maïmon naît en 1138 à Cordoue alors sous domination almoravide – dynastie berbère – sa famille siégeant au tribunal rabbinique de la ville depuis sept générations. Le jeune Moïse manifeste un intérêt précoce pour les sciences et la philosophie grecque, qu'il lit dans ses traductions arabes. Alors qu'il a treize ans, Cordoue est conquise par la dynastie berbère des Almohades qui installe un islam sans compromis : c'est le choix entre la conversion, la mort et l'exil.

Fuyant l'intolérance religieuse pendant dix ans, Moshe et sa famille s'installent à Fès où Moshe fréquente l'université, avant de gagner Israël puis l'Égypte où il s'installe, dirige la communauté et consacre ses journées à l'étude. Mais son jeune frère se noie en voulant gagner les Indes. Après une longue période de deuil, Maïmonide choisit d'exercer la médecine. Il devient médecin attitré du vizir secrétaire de Saladin, puis du fils du sultan et du reste de sa famille. Il sera enterré à Tibériade aux côtés de son père. Son fils Avraham deviendra également médecin et philosophe.

Comme philosophe, Maïmonide introduit la logique aristotélicienne dans la pensée juive et ouvre des pistes dans les domaines de la psychologie et de l'éthique. Mais son apport essentiel consiste en une conciliation de la science et de la religion qu'il expose dans son *Guide des égarés*, écrit cette fois en arabe. Le penseur estime que la recherche sans préjugés de la vérité scientifique, loin

d'exclure Dieu, amène à mieux connaître sa perfection – opinion que l'on retrouve chez un autre Cordouan musulman, Averroès.

L'ambition du penseur est de permettre à tout Juif de connaître la conduite à tenir, quand bien même il ignorerait tout de la Tora ou du Talmud. Il rencontre en son temps un succès magistral mais aussi une résistance farouche : ces controverses se poursuivront durant des siècles. L'attitude maïmonidienne de critique rationaliste de l'exégèse traditionnelle est à l'origine de ces controverses.

Davantage éduqué dans la lecture des travaux des grands penseurs musulmans que dans le contact avec les auteurs, il développe, outre une connaissance intime de la philosophie arabe, une maîtrise des doctrines d'Aristote. Toute son œuvre vise à réconcilier la philosophie aristotélicienne et la science, avec les enseignements de la tradition juive.

L'ésotérisme de Maïmonide fonde une maïeutique, un questionnement appuyé non sur la nécessité de la foi, mais sur celle de la loi et de sa rationalité, un questionnement destiné à se mettre en quête de la connaissance comme « premier des commandements ». En vrai passeur et pédagogue, il expose l'essentiel de la logique aristotélicienne à la suite des penseurs persans comme Avicenne.

Le philosophe défend l'existence d'une liberté liée à une certaine contingence du monde, contre les astrologues de l'époque qui nient le libre-arbitre. Sa conception de la médecine est expérimentale, clinique avant la lettre, s'appuyant sur une hygiène de vie rigoureuse et fondée sur un bon sens d'aujourd'hui. Il place sa pratique à l'écart des illusions magiques de l'époque.

Les œuvres de Maïmonide exercent une influence durable sur la philosophie scolastique (Thomas d'Aquin) et jusqu'aux Lumières (Spinoza, considéré comme son successeur). Ses théories reprennent force dans la pensée juive contemporaine.

« Soyez prudents avec les mots que vous employez, ils risquent de mentir » confie celui que Thomas surnommait *L'Aigle de la synagogue*.

## ***SAINT THOMAS D'AQUIN***

Ce religieux de l'ordre dominicain est considéré comme un des précurseurs de la philosophie scolastique et de la théologie. Son œuvre vise à concilier la raison, au sens des philosophes aristotéliens, et la foi chrétienne. Ses héritiers, les philosophes thomistes du XVI<sup>e</sup> siècle et néothomistes du XX<sup>e</sup> siècle, ont mis à jour sa pensée au fil des avancées de la science et de l'évolution de la place de l'Église dans la société.

Fils d'un comte napolitain, Thomas naît dans le royaume de Sicile en 1225. Les D'Aquin, grande famille d'Italie, sont des partisans du parti pontifical. Le jeune Thomas apprend à lire et écrire dans une abbaye bénédictine. Il rencontre des frères prêcheurs dont la vitalité l'attire et il décide de rentrer dans l'ordre dominicain à l'âge de vingt ans, contre l'avis de sa famille. Il est ensuite étudiant à Paris sous le règne du roi Saint Louis. Les témoignages le décrivent comme un homme grand et fort, aux traits attirants. Ses étudiants le présentent comme soucieux de ne froisser personne, se levant très tôt, assidu au travail.

Il suit son maître Albert le Grand, commentateur d'Aristote, en Allemagne où ses confrères d'étude l'affublent du sobriquet de *bœuf muet* en raison de sa stature et de son caractère taciturne. Il anime disputes théologiques, commentaires de la Bible et prédications publiques. Puis il repart pour l'Italie où il enseigne la théologie, tout en jouissant déjà d'une grande réputation. Il entreprend un commentaire suivi des Évangiles verset par verset à la demande du pape Urbain IV.

Il est ensuite de retour à Paris dont l'université est en pleine crise intellectuelle et morale provoquée par la diffusion de l'aristotélisme et par les querelles entre les ordres mendiants, les séculiers et les réguliers. Il doit faire face à des attaques et à des rivalités nombreuses. A la suite d'une expérience spirituelle bouleversante pendant une messe, il cesse d'écrire parce que, dit-il, en comparaison de ce qu'il

vient de saisir du mystère de Dieu, tout ce qu'il a écrit lui paraît « comme de la paille ».

Sa santé décline alors de manière très rapide. Quasiment aphasique, il se rend néanmoins au Concile de Lyon où il aurait été convoqué par le pape Grégoire IX. Il meurt en chemin, dans un monastère cistercien, à l'âge de cinquante ans. On dit qu'il commentait le Cantique des cantiques aux moines qui l'accompagnaient sur son lit de mort.

Comme Aristote, Thomas estime que la raison ne peut pas connaître Dieu : la pensée ne saisit pas un Etre qui échappe à l'expérience. Chez saint Thomas comme chez Augustin, l'objectif est le même : établir la supériorité de la foi sur la raison. La *Somme contre les Gentils* est sans doute la plus grande tentative jamais effectuée pour démontrer par la raison la partie la plus large possible du contenu de la foi chrétienne. Dirigée contre les infidèles (hérétiques, juifs ou musulmans), elle est une oeuvre tout à la fois philosophique et théologique. Dans un dialogue constant avec les Ecritures, Aristote, Averroès et Maïmonide, Thomas propose la vision du monde d'un croyant inspiré par un rationalisme confiant et éclairé. Même si sa foi religieuse peut nous paraître trop se mêler à l'exercice de sa pensée...

Les papes contemporains continuent de se référer, de nos jours, à Saint Thomas d'Aquin. Il est notable que selon lui la démocratie place le droit positif humain (celui qui cherche à préserver le *bien commun*) au-dessus de tout, et non le droit divin.

L'auteur de la *Somme théologique* affirme de même que « ce qui est ne se manifeste pas seulement à l'intellect, mais également aux sens ; la vérité n'est donc pas seulement dans l'intellect, mais aussi dans les sens. »

Pascal le dira quatre siècles après lui : « Le cœur a ses raisons que la raison ignore. » Belle filiation.

IOAN̄ PICVS & MIRANDVLA

LES  
RENAISSANTS

La Renaissance étend son printemps dans l'Europe du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. La période est riche, marquée par d'importantes nouveautés scientifiques, techniques et politiques (grandes découvertes, invention de l'imprimerie, réformes religieuses...) qui vont changer les conditions de vie mais aussi les modes de transmission des connaissances.

L'époque impulse un vaste courant de réappropriation des auteurs anciens plaçant au centre l'acquisition du savoir, pour que l'humain développe pleinement ses facultés : c'est l'*humanisme*.

Ainsi, la connaissance et l'étude des auteurs grecs et latins se répand et imprègne fortement les philosophes de l'époque. En Italie d'abord (Pétrarque, Erasme, Pic de la Mirandole), puis dans le reste de l'Europe (Francis Bacon, Rabelais, Montaigne). C'est l'occasion d'un renouveau des réflexions sur la culture, l'éducation et la politique. Le néoplatonisme refait surface, parfois influencé par l'ésotérisme – sciences secrètes réservées à des initiés – (Nicolas de Cuse, Jacob Boehme).

Montaigne, dans ses Essais, qui auront une grande influence sur la postérité, se réclame du scepticisme des Anciens et professe un relativisme culturel nourri à la fois par l'observation de son époque et par la lecture des auteurs grecs et latins. Francis Bacon montre, dans son *Novum Organum*, l'importance de l'expérience pour établir des connaissances solides, ce qui en fait un précurseur du mouvement empiriste qui prendra une importance majeure au XVII<sup>e</sup> siècle.

La philosophie politique de Machiavel (*Le Prince*) inaugure l'époque moderne en proposant des réflexions réalistes, sans illusion sur la nature humaine, et parfois considérées comme représentatives du républicanisme qui animera les penseurs des Lumières. La philosophie juridique de Grotius jette les bases du droit international. La modernité est en chemin...

## **NICOLAS DE CUES**

Comment Dieu peut-il faire entrer du vide dans l'être ? Quelle transition entre le Cosmos clos de l'Antiquité et l'Univers infini des Temps modernes ? En esprit œcuménique et conciliant, Nicolas De Cues marque la fin du Moyen Âge et annonce les prémices de la Renaissance.

Nicolas naît à Cues, sur les bords de la Moselle en 1401. Fils d'un riche batelier, il est protégé par un comte et reçoit une éducation soignée. Il étudie à Heidelberg puis à Padoue où il approfondit ses connaissances en philosophie, jurisprudence et mathématiques. Docteur en droit, il revient à Cologne où il étudie la théologie. Il participe au concile de Bâle (1431-1449). Il se met sous la protection du légat pontifical et fait partie de l'ambassade pontificale chargée par le pape Eugène IV d'inviter l'empereur byzantin et le patriarche de Constantinople à prendre parti pour le concile de Ferrare et non celui de Bâle. Les Grecs, qui ont en tête de se réunir avec l'Eglise de Rome pour obtenir son soutien contre les Turcs, choisissent le parti de la centralisation pontificale.

Nicolas est envoyé en Allemagne pour rallier les princes et les ecclésiastiques allemands à la cause du pape. Ses talents de diplomate font alors merveille tant il y met de conviction. De cette période, le Cusain nous laisse son *Traité sur la vision de Dieu*. En récompense de ses efforts, de Cues est nommé cardinal-prêtre puis évêque en 1450. En butte à des hostilités politiques, il cherche refuge et apprend sa nomination comme vicaire général du pape humaniste Pie II. On le charge de rédiger des propositions de réforme, mais il se heurte à de vives oppositions au sein de la Curie. Il meurt en 1464.

Nicolas élabore une méthode intellectuelle pour essayer de penser l'infini (ou *Maximum*) : en passant à la limite, la raison est obligée de changer de régime en passant au principe de la « coïncidence des opposés ». La pensée doit procéder à

un double dépassement : du concept fini à ce qu'on peut concevoir de plus grand, puis de ce concept du maximum à ce qui est plus grand que ce qu'on peut concevoir. Dieu est si grand qu'il excède même l'acte et la forme. De Cues pense aussi la création de manière originale, comme une sorte de contraction de l'Être divin qui fait entrer du vide dans l'Être, ce qui permet la diversité des étants, une notion toute proche du *tsim-tsoum* de la kabbale juive.

Nicolas de Cues rompt avec la distinction aristotélicienne entre les mondes supra-lunaire et sub-lunaire, en appliquant à la « machine du monde » l'image de *la sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part*. Quitte à bouleverser la cosmologie traditionnelle, le philosophe poursuit le pas menant à la révolution copernicienne : comme l'univers se révèle infiniment grand, un moment arrive où la terre ne peut plus en être le centre. Il confirme aussi que, comme tous les astres, notre planète n'est pas fixe mais en mouvement.

Lecteurs de Nicolas de Cues, Giordano Bruno s'en inspirera et Descartes en reconnaîtra l'originalité. Toutefois, sa cosmologie ne peut ni ne veut être parfaitement mathématisée, ce qui le distingue de ses successeurs Copernic et Galilée.

Penseur audacieux sous une apparence conservatrice, de Cues laisse une empreinte ambiguë dans l'histoire de l'Eglise : défenseur acharné de la cause pontificale, il est aussi célèbre pour avoir inspiré la pensée de nombre de novateurs ultérieurs. Il défend l'idée d'un Christ à la fois « *minimus homo* » et « *maximus homo* », dans son accès à la mortalité et à l'ubiquité. Cette manière de penser la Croix retiendra l'attention de l'évangélique français Lefèvre d'Étaples qui éditera les œuvres du Cusain en 1514.

Sa *docte ignorance* constitue, aux yeux de certains, l'une des premières formulations de l'épistémologie moderne. « Si tu médites avec profondeur ces choses, tu seras envahi d'une merveilleuse douceur d'esprit » rappelle le sage.

## **PIC DE LA MIRANDOLE**

Le personnage est peu connu. Il est pourtant le fondateur de l'humanisme moderne. Florentin d'une extrême précocité, il ne vivra que trente ans d'une vie intense : à dix ans, il maîtrisait déjà le latin et le grec. Consacrant très tôt sa vie à la philosophie et aux voyages, il parcourt l'Europe de la Renaissance pour s'imprégner du corpus des idées de son temps.

Né en 1463, Pic de la Mirandole conçoit ce projet fou de rédiger neuf cents thèses (!) sur tous les sujets, et d'ouvrir ainsi un gigantesque débat avec les plus grands penseurs de son temps. Menacé puis emprisonné, il envisage même de devenir... moine. Il brûle tous les poèmes écrits dans sa prime jeunesse avant de distribuer toute sa fortune aux pauvres, et de mourir à... 31 ans. Un météore comme le sera Caravage en peinture au siècle suivant.

Pic déploie son argumentaire sur notre destinée humaine au fil d'une fable magnifique qu'il emprunte à un mythe ancien. Pour s'occuper, les dieux oisifs décident de créer les mortels : les animaux et les hommes. A partir de la glaise et du feu, ils modèlent de petites figurines qui sont les archétypes des espèces animales. Ravis à l'idée que ces mortels vont les distraire un peu, ils chargent deux fils de Titan, Prométhée et Epiméthée, de parfaire le travail et d'achever la création.

Equilibrant au mieux les capacités des uns et des autres, les deux frères parviennent à un système viable. Mais une fois tous les dons attribués aux animaux, il ne reste plus rien aux hommes ! C'est alors que Prométhée décide de voler pour eux le feu et les arts, de quoi les armer pour construire leur liberté, une conscience de soi... mais aussi les outils pour se livrer à l'hybris, péché de l'arrogance et de la démesure. Voici donc l'homme, être moral capable de choisir entre bien et mal, être d'historicité aussi, capable d'inventer lui-même, librement, son propre destin.

N'étant rien, il peut devenir tout. Un humain protéiforme capable de se transformer au gré d'une éducation *tout au long de la vie*, comme on dit de nos jours. Le projet humaniste est né.

L'héritage de Pic inscrit durablement sa pertinence dans la postérité qui va de Rousseau à Sartre en passant par les Lumières. De la perfectibilité rousseauiste à la liberté existentialiste en passant par les Droits de l'homme. Soit trois siècles de philosophie.

Pico, comte de la Mirandole, naît particulièrement doté par la nature : ascendance aristocratique, riche patrimoine, dons intellectuels, charme exceptionnel, l'homme a tout pour plaire. Mû par une insatiable curiosité intellectuelle, il accumule une bibliothèque parmi les plus riches d'Europe, entre en relation avec les plus grands humanistes du quattrocento italien et... se met à dos les autorités papales. Sommé de se rétracter, il défie ses juges qu'il ose mettre en accusation. Homme de défi, il est blessé et emprisonné par le mari dont il avait tenté d'enlever la femme. Finalement absous par... un Borgia, l'ami de Laurent de Médicis tire les leçons de sa mésaventure en se consacrant à la vie contemplative.

Qualifié en son temps de *Prince de la Concorde*, Pic parvient à faire la synthèse entre théologie et philosophie, dressant des ponts entre les différentes cultures de son temps. Peu lu, cet auteur génial marque de son empreinte toute l'histoire de la pensée. Il invente l'humanisme moderne en le fondant sur une idée remarquable qui apparaît dans son discours sous la forme d'une fable.

Il est de cette poignée de Modernes qui ont entrepris de fonder la philosophie, la morale, et une définition de la vie bonne, non plus sur l'ordre cosmique ou la divinité, mais sur l'homme lui-même. Un vrai geste inaugural.

« Tel un statuaire qui reçoit la charge et l'honneur de sculpter ta propre personne, tu te donnes, toi-même, la forme que tu auras préférée. » Comme un air de Plotin.

## **ERASME DE ROTTERDAM**

Il est une des figures majeures de la culture européenne renaissante. Erasme de Rotterdam est chanoine régulier de Saint Augustin, philosophe, humaniste et théologien. L'homme écrit des essais et traités sur de multiples sujets : art, éducation, religion, guerre, Mais il reste connu pour sa célèbre *declamatio* satirique : *L'Eloge de la folie*.

« Prince des humanistes », né en 1467 à Rotterdam, Erasme est l'âme de la République des Lettres qui se met en place en Europe au XV<sup>e</sup> siècle. Moine et prêtre, il renonce à sa carrière ecclésiastique pour se consacrer aux études. Il rentre en contact avec les savants de toute l'Europe par ses voyages et ses correspondances. Né enfant illégitime dans une famille nombreuse, il suit ses études dans l'école la plus renommée de Hollande. Sa scolarité est interrompue un temps par une période où il est enfant de chœur à la cathédrale d'Utrecht. Ses parents décédant d'une épidémie de peste, lui et son frère sont mis sous tutelle et placés dans une école destinée à plier les jeunes esprits à la discipline monastique. Leurs tuteurs font tout pour les envoyer au couvent.

Mais grâce à sa réputation de brillant latiniste, Erasme se voit proposer un poste de secrétaire auprès de l'évêque de Cambrai, personnage très influent. Découvrant alors l'œuvre de Saint Augustin, il obtient la permission d'aller étudier à l'université de Paris, alors centre des études scolastiques, mais déjà sous influence renaissante. Comme étudiant, Erasme choisit de mener une vie indépendante. La langue latine, qui était d'usage universel dans l'Europe du temps, lui permet de se sentir partout chez lui. Il noue des amitiés avec les principaux penseurs anglais et entame une correspondance avec Thomas More.

Grand voyageur, notamment en Angleterre et en Italie, le penseur développe sa conception humaniste du christianisme, toujours fidèle à un idéal de paix et de

concorde. Epistolier infatigable, Erasme écrit des lettres à tout ce que l'Europe compte de princes, d'ecclésiastiques, d'érudits renommés ou de disciples novices ; Il affirme consacrer plus de la moitié de ses journées à ses quelque six cents correspondants. Parmi eux, le jeune prince Charles de Habsbourg qui va devenir Charles Quint à qui il destine son essai *L'institution du Prince chrétien*.

Il est aussi l'auteur d'un manuel de *Savoir-vivre à l'usage des enfants* ; Cet ouvrage, qui a servi de référence à plusieurs générations, donne un bon témoignage de l'état des mœurs dans l'Europe du XV<sup>e</sup> siècle. Se voyant offrir de devenir cardinal par le Pape Paul III, il refuse. Très affecté par l'exécution sur l'échafaud de son grand ami Thomas More, il meurt lui-même peu de temps après. Dix ans après, ses livres sont brûlés publiquement à Milan, avec ceux de Luther.

Son *Eloge de la folie* est une fiction burlesque et allégorique où Erasme fait parler la déesse de la folie, lui prêtant une critique virulente des diverses catégories sociales comme les théologiens, les moines, mais aussi les courtisans dont nous avons une satire mordante. L'ouvrage dépasse l'époque de l'auteur pour atteindre la société humaine en général. L'ouvrage sera mis à l'index lors de la Contre-Réforme. Après des morceaux de virtuosité dans le délire, le ton se fait plus sombre dans une série de discours solennels, lorsque la folie fait l'éloge de l'aveuglement et de la démence et lorsque l'on passe à un examen satirique des superstitions et des pratiques pieuses dans l'Eglise, ainsi qu'à la folie des pédants. Peu à peu, la folie prend la propre voix d'Erasme qui annonce le châtement. L'essai se termine en décrivant de façon sincère et émouvante les véritables idéaux chrétiens.

Erasme a fondé son engagement européen sur son cosmopolitisme. « Le monde entier est notre patrie à tous » affirme celui qui a milité pour la paix en Europe. C'est en son honneur que le programme européen d'échange pour les étudiants et professeurs a pris le nom d'*Erasmus*.

« On ne naît pas homme, on le devient par l'éducation et la culture. »

## **NICOLAS MACHIAVEL**

« Machiavel naquit les yeux ouverts », selon son biographe. C'est en menant des missions diplomatiques à travers l'Europe que le Florentin se forge une opinion sur les mœurs politiques de son temps.

Envoyé en 1502 au camp de César Borgia, l'écrivain admire en lui l'association de l'audace et de la prudence, son habile usage de la cruauté et de la fraude, sa confiance en lui, sa volonté d'éviter les demi-mesures. Ainsi que l'emploi de troupes locales et l'administration rigoureuses des provinces conquises. Un comportement digne d'éloges, selon Machiavel.

Soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre les Médicis, Nicolas est emprisonné, torturé, assigné à résidence. Il commence alors à écrire une critique sur l'état de la politique italienne à son époque. Dans *Le Prince*, dédié à Laurent de Médicis, il ose donner des règles de conduite à ceux qui gouvernent. Nicolas se sent homme politique avant tout et veut revenir en grâce. « Je pense qu'il faut être prince pour bien connaître la nature et le caractère du peuple, et être du peuple pour bien connaître les princes », estime Nicolas. Il en appelle à la réunification de l'Italie... avant qu'une nouvelle disgrâce ne l'accable avec l'avènement de la république, justement. Il meurt sur ces reproches de compromission avec les Médicis.

*Machiavélique* : le terme dit bien l'homme cynique dépourvu d'idéal, de tout sens moral et d'honnêteté. Or les écrits du penseur montrent plutôt un homme politique avant tout soucieux du bien public. Pour autant, Nicolas ne nourrit aucune illusion sur les vertus des hommes, présupposant que ceux-ci sont par nature mauvais. Alors, l'idée du Bien en politique : naïve, incohérente ?... Le premier but de Machiavel est l'efficacité de la politique du prince, pour son bien comme pour celui

de sa nation. Pour gouverner et se maintenir en place, la fin justifierait-elle les moyens ?

Un portrait célèbre de l'auteur du *Prince* le représente avec un étrange sourire pincé. Diabolique ou subtil ? Il incarne à lui seul l'énigme qui entoure les écrits du diplomate florentin, cinq siècles après sa mort. L'oeuvre est complexe, sujette à des interprétations variées et parfois contradictoires. Entre l'apôtre de la monarchie et le défenseur zélé de la république, on entrevoit Machiavel comme un authentique penseur de la vie libre.

L'instabilité animant un pays morcelé et ses cités autonomes se prête aux expériences politiques. Conjurations, soulèvements populaires et coups d'Etat font le quotidien de la société italienne renaissante. La plume de Nicolas excelle à disséquer les uns et les autres. Le tout jeune chancelier de Florence occupe un observatoire idéal du jeu politique. Il se forge quelques idées qui éclaireront l'histoire à venir : la guerre n'est pas seulement l'affaire des grands, mais aussi celle du peuple ; il faut encourager l'immigration pour permettre à la cité de se doter d'une armée fidèle à la patrie. Balançant entre un « bon » et un « mauvais » usage de la cruauté, Nicolas relate des manœuvres calculées qui préfigurent les gouvernements-fusibles d'aujourd'hui, nommés pour remplir des missions impopulaires, puis évincés en guise d'apaisement. L'intrigant Borgia joue les modèles dans ses observations et l'élaboration de ses théories politiques.

Entre *fortuna* (le facteur chance) et *virtu* (les qualités morales), Machiavel résume la capacité à s'adapter à toutes les situations dans une métaphore célèbre : le prince doit se faire lion pour la force et renard pour la ruse. Il proclame ainsi la primauté de l'efficacité politique sur l'éthique. Et même si la raison d'Etat suit une autre voie que la morale commune, la finalité des gouvernants doit pourtant rester le bonheur des citoyens. Et puis : « L'habituel défaut de l'homme est de ne pas prévoir l'orage par beau temps » : encore une évidence rarement suivie !...

## **JEAN CALVIN**

N'y a-t-il que la Bible pour dire la vérité ? Contre le laxisme des Jésuites accommodant la religion aux besoins des puissants, contre la corruption de l'Église et de la papauté, le grand réformateur que fut Jean Calvin propose un retour salutaire aux Écritures, et à elles seules. Selon lui, c'est la Bible qui exprime la parole de Dieu, et non ceux qui l'interprètent en en déformant souvent le sens originel.

Si la Bible est restée pendant des siècles le « livre des livres » pour l'Occident chrétien, elle a perdu peu à peu son aura. La philosophie avec Descartes, se séparant complètement de la religion, annoncera l'avènement de la raison. La science invalidera bon nombre de conceptions bibliques. Au XIX<sup>e</sup> siècle, des auteurs comme Marx, Nietzsche ou Freud – philosophes du soupçon – dénonceront, toujours au nom de la raison, les failles et les incohérences contenues dans les Écritures.

Comment lire la Bible aujourd'hui sans la lumière des progrès de la raison ? S'en tenir au texte seul, c'est non seulement refuser le temps présent, mais aussi, à l'image de certaines sectes, transformer la foi en pur fanatisme.

Jean Calvin naît en 1509 à Noyon dans l'Oise. Tout au long de sa vie, il a accompli un pèlerinage qui l'a emmené à Genève en Suisse. Elevé dans la religion catholique, il a une enfance mouvementée en commençant à voyager jeune pour s'instruire, notamment à Paris, Orléans puis Bourges, pour repartir à Orléans et y recevoir sa licence de droit.

Après s'être lié d'amitié avec plusieurs partisans de Martin Luther, il se convertit en 1533 au Protestantisme qui était alors interdit en France. Il passe trois ans à Strasbourg sous les ordres de Martin Bucer. C'est là que Calvin commence à exercer en tant que théologien et pasteur. Puis il retourne à Genève où il est appelé à réformer la ville, cette fois avec l'appui du conseil et de ses habitants. La réforme

dans la cité genevoise ne se fait pas sans tensions ni querelles, mais le penseur parvient à imposer ses doctrines théologiques et pratiques dans l'église. C'est dans les dernières années de sa vie que Jean Calvin est reconnu comme un personnage incontournable de la Réforme Protestante en Europe.

Sa réputation de réformateur est due à ses idées théologiques. Aujourd'hui, il est connu pour sa doctrine de la prédestination et de la souveraineté divine ; pour autant, il a simplement repris ces thèmes développés chez Saint Augustin qui fut sa plus grande influence littéraire. Mais Calvin fut surtout le théologien protestant qui formula et rédigea ce qui est considéré comme la première œuvre de théologie systématique, *l'Institution de la Religion Chrétienne*, dont il commence la rédaction à 25 ans. Il sortira la version finale en latin – traduite en français par lui – après y avoir travaillé toute sa vie.

Ses disciples ont largement contribué au fait que le calvinisme ne soit retenu jusqu'à nos jours que pour sa doctrine de la prédestination. Celle-ci suscite encore de nombreux débats dans les milieux évangéliques. Les idées de Calvin ont eu une grande influence sur la naissance des églises anglicane, presbytérienne, épiscopaliennne, mais également sur les Puritains. La théologie de Jean Calvin a grandement participé à la réception des Evangiles dans le monde. L'homme a initialement péché et il continue de le faire dès lors qu'il refuse de prendre connaissance de la vérité biblique. A une époque qui se laisse aller à l'idolâtrie des reliques et des richesses matérielles dont s'entoure le culte, il faut en revenir à une foi intérieure et pure. Calvin, comme les autres acteurs de la Réforme, adhère à cette formule : « La grâce seule, l'Écriture seule, la foi seule. »

L'époque de la Renaissance atteint le comble du péché. On en revient donc au destin d'Israël et de l'Eglise primitive. « Jamais l'homme ne se meut à adorer les images qu'il n'ait conçu quelque fantaisie charnelle et perverse » proclame Calvin le pur, ajoutant « La pire des pestes est la raison humaine. » Tout est dit sans ambages.

## **GIORDANO BRUNO**

En un temps troublé où l'Inquisition sévissait sans partage, un humaniste ose proposer une vision de l'univers comme infini, composé de plusieurs mondes et dont la terre n'est pas le centre. Scandale absolu pour cet ancien frère dominicain bravant l'Église et la doxa régnante dans une Renaissance encore hésitante. Sur la base des travaux de Copernic et Nicolas de Cues, Giordano Bruno développe la théorie de l'héliocentrisme et montre la pertinence d'un univers qui n'a pas de centre, peuplé d'une quantité innombrable d'astres et de mondes identiques au nôtre.

Accusé formellement d'athéisme (confondu avec son panthéisme) et d'hérésie (surtout par sa théorie de la réincarnation des âmes), ses écrits sont jugés blasphématoires : il y proclame que Jésus-Christ n'est pas Dieu, mais un simple « mage habile », et que Satan sera finalement sauvé. Poursuivi pour son intérêt pour la magie, il est condamné à être brûlé vif au terme de sept années de procès ponctuées de nombreuses propositions de rétractations qu'il semblait d'abord accepter puis qu'il rejetait. Une statue de bronze à son effigie trône depuis le XIX<sup>e</sup> siècle sur les lieux de son supplice au *Campo de Fiori* à Rome. L'auteur du *Banquet des cendres* compte au nombre des martyrs de la pensée.

Né en 1548 près de Naples, alors sous souveraineté espagnole, Giordano est imprégné de culture classique et humaniste. A l'université de Naples, il découvre la mnémotechnique, art de la mémoire, et participe aux débats philosophiques entre platoniciens et aristotéliens. Il entre chez les Frères Prêcheurs, prestigieux couvent dominicain réputé dans toute l'Italie et précieux refuge en ces temps de disette et d'épidémie. Dominicain modèle, il est alors ordonné prêtre.

Mais Bruno dissimule en fait une rébellion contre le carcan idéologique du temps. Au fil des années, le penseur a su se forger une culture éclectique et peu

orthodoxe, sans cesse alimentée par un appétit de lecture et des capacités exceptionnelles de mémorisation. Adeptes des œuvres d'Erasmus, il se passionne pour la magie et la cosmologie. La rupture qui couvait finit par être consommée : il doit abandonner son froc dominicain et fuir. Il survit mais sa condition d'apostat le contraint à changer fréquemment de lieu. Après un exil dans la Genève calviniste, il est excommunié. Impressionné par la mémoire colossale de Bruno, le roi de France Henri III le fait venir à la cour et lui offre sa protection, lui offrant cinq années de paix et de sécurité. Son talent d'écriture imagée, vivante, ironique, se confirme dans *Candelaio (Le Chandelier)*, comédie satirique sur son temps.

Parvenu à Londres, puis à Oxford, il reçoit un accueil hostile, précédé d'une réputation brillante mais sulfureuse. Sûr de lui et de ses idées et plein de mépris pour celles de ses contradicteurs, il passe deux années à répliquer, apparaissant comme un philosophe novateur mais impertinent. Il impose sa vision cosmographique et révolutionnaire du monde, dans le fil de la pensée copernicienne. Exilé en Allemagne, le voilà luthérien mais bientôt... excommunié à nouveau. La curie romaine semble vouloir lui faire payer son apostasie, et Bruno se retrouve dans les geôles vaticanes. En février 1600, il est livré aux flammes devant la foule des pèlerins.

Chaque année, une foule de sympathisants se réunit devant sa statue pour commémorer le supplice de celui qui se fit le champion des idées d'infini, du vivant et du psychique. Les notions de panthéisme et de karma rapprochent Bruno des visions bouddhiste et hindouiste. Ses héritiers se comptent chez les libre-penseurs, Leibniz et ses *monades*, Diderot et son *Encyclopédie*, Goethe et son *Faust*. Il est un dépositaire du matérialisme antique et un précurseur de Spinoza.

« Dieu est en chaque homme plus intérieur à lui-même que lui-même ne peut l'être » affirme le célèbre philosophe italien, grand résistant de la libre pensée.

## **FRANCIS BACON**

Les lois sont-elles nécessairement justes ? Le projet de Francis Bacon dans *De la Justice universelle* (1622) est ambitieux : choqué par la prolixité et l'obscurité des lois de son époque, le penseur entend réformer le droit et la morale. Selon lui, plus les lois sont nombreuses et rectifiées, moins elles sont compréhensibles. Bacon veut résoudre le problème du caractère souvent arbitraire des lois en remontant à l'origine du droit.

Si la loi conserve la société, et si la force la détruit au contraire, il n'en reste pas moins que le droit privé naît de ces deux tensions. C'est pourquoi les lois sont loin d'être nécessairement justes. Une loi clairement écrite et à laquelle préside une loi fondamentale – une Constitution – apparaît plus équitable. Car lorsqu'elle est mal écrite, silencieuse sur certains points, elle reste susceptible d'être mal interprétée et de se prêter à l'arbitraire.

Francis Bacon, né à Londres en 1561, développe une théorie empiriste de la connaissance. Il précise les règles de la méthode expérimentale dans son *Nove Organum*, ce qui fait de lui l'un des pionniers de la pensée scientifique moderne. Envoyé dès l'âge de treize ans au Trinity Collège de l'université de Cambridge, il se fait remarquer par la précocité de son génie et conçoit de bonne heure le dessein de réformer les sciences.

Reçu avocat, il se livre avec succès à l'étude de la jurisprudence. Préférant néanmoins la carrière des affaires publiques, il s'attache au Comte d'Essex, devient membre de la Chambre des Communes et reçoit le titre de Conseil honorifique de la reine. Elevé rapidement aux honneurs par le roi Jacques Ier, il seconde puissamment les efforts royaux pour unir les royaumes d'Angleterre et d'Ecosse, faisant d'utiles réformes. Mais une accusation de corruption par les Communes provoque sa chute politique. Condamné par la Cour des Pairs à être emprisonné

dans la Tour de Londres et à payer une amende de 40 000 Livres, il est déchu de toutes ses dignités et exclu des fonctions publiques. Une sentence sans doute trop sévère par rapport aux faits : elle visait en fait un favori dont Bacon avait toléré les malversations. Il se pourrait que celui-ci ait été victime d'un de ces coups politiques alors fréquents à la cour anglaise. Le roi le remet en liberté au bout de quelques jours. Bacon reste ensuite éloigné des affaires et consacre les dernières années de sa vie à ses travaux philosophiques. Il meurt en 1626 à la suite d'expériences de physique qu'il avait faites avec trop d'ardeur. Il écrit à un ami : « Milord, il était dans ma destinée de finir comme Plin l'Ancien, qui mourut pour s'être trop approché du Vésuve afin d'en mieux observer l'éruption... »

En plus d'avoir fait carrière en droit et en politique, Francis Bacon a contribué à la science, la philosophie, l'histoire et la littérature. Adversaire de la scolastique, il est le père de l'empirisme – l'expérience sensible comme source de toute connaissance. Sa réflexion sur les erreurs des savants le conduit à formuler la célèbre doctrine des *idoles de l'esprit* (idoles du théâtre, de la tribu, de la Caverne...) : l'esprit humain tendrait à projeter sur la nature ses propres constructions, donc à déformer spontanément la réalité au lieu de la refléter fidèlement. Bacon pose le premier les fondements de la science moderne et de ses méthodes, qu'il conçoit comme une entreprise collective – contrairement à Descartes. Il établit une classification des sciences de son époque. Selon lui, la vraie science est celle des causes, fondée sur l'observation directe des faits. « On ne commande la nature qu'en lui obéissant », affirme celui qui met en évidence l'affinité entre le savoir théorique et l'opération pratique, pointant la complémentarité entre science et technique. On lui doit aussi plusieurs concepts d'ordre moral, comme l'euthanasie. Il élabore le schéma d'une langue universelle. La justice n'est pas naturelle, mais bien l'objet d'une convention humaine : c'est la conclusion de celui qui souligne l'ambiguïté des lois.

« Le doute est l'école de la vérité » : une juste approche de la philosophie.

## **HUGO GROTIUS**

Le droit peut-il être conforme à la loi naturelle ? Ou doit-il être objectif et s'appliquer aux choses ? Hugo Grotius a beaucoup œuvré pour que le droit prenne sa signification actuelle en désignant les moyens ou le pouvoir de faire telle ou telle chose.

Figure majeure dans les domaines de la philosophie, de la théorie politique et du droit durant les 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, Hugo de Groot est un humaniste, diplomate, avocat et juriste né dans les Provinces-Unies (aujourd'hui Pays-Bas) en 1583. Fils de bourgmestre, enfant prodige, il intègre à 11 ans l'université de Leyde. A l'âge de quinze ans, il accompagne un diplomate dans une mission à Paris. « Voici le miracle de la Hollande » aurait dit le roi Henri IV. En 1601, les Hollandais le chargent d'écrire leur histoire.

Devenu adulte, Grotius est nommé avocat général de Hollande, puis gouverneur de Rotterdam et il est envoyé en mission à Londres. Il prend ensuite une part déterminante au conflit opposant les partisans de la tolérance religieuse aux calvinistes orthodoxes. Après le coup d'Etat de Maurice de Nassau en 1618, il est arrêté et condamné à l'emprisonnement à vie dans le château de Loevenstein. Il s'évade dans une caisse de livres que lui fait parvenir son épouse, et s'enfuit à Paris où les autorités lui octroient une pension annuelle.

C'est dans cette ville qu'il publie son livre le plus célèbre *Le droit de la guerre et de la paix*, qu'il dédie à Louis XIII de France. Les autorités de Hollande lui demeurant hostiles, il s'installe à Hambourg. Mais les Suédois – alors grande puissance européenne – l'envoient à Paris comme ambassadeur. Il restera dix ans à ce poste où il négocie pour la Suède la sortie de la Guerre de Trente ans. C'est au cours d'une traversée éprouvante qu'il achève sa vie tourmentée à Rostock, en 1645.

Pour cet auteur, si philosophes, historiens et poètes nous disent quelque chose des lois de la nature, celles-ci demeurent ambiguës. Selon lui, la nature humaine est mue par deux principes que doit suivre le droit : la préservation de soi et le besoin de société. La nature humaine étant une création divine, philosophie des droits humains et théologie sont parfaitement compatibles. Grotius œuvre beaucoup pour que l'on parle moins *du* droit que *des* droits attachés à la personne. Il existe pour lui un ordre idéal moral à préserver, à l'inverse de Hobbes qui considère qu'il y a un ordre à créer.

La société civile de Grotius repose sur la souveraineté qui doit être volontairement consentie, absolue, indivisible, mais dont l'exercice peut être varié : démocratique, aristocratique, monarchique ou mixte. Il distingue liberté individuelle et liberté politique. Il est à l'origine de la théorie de l'Etat et des relations entre Etats. L'école grotienne est souvent vue comme se positionnant entre le machiavélisme et le courant kantien parfois perçu comme trop idéaliste. Ce réalisme dicte que ce sont les lois des nations qui peuvent satisfaire les besoins des hommes présents, pas les lois de la Nature. Contre Richelieu il tient à son refus de la loi du plus fort.

Dans son livre *De la liberté des mers*, Grotius définit le nouveau principe d'une mer considérée comme territoire international que toutes les nations sont libres d'utiliser pour le commerce maritime. Puis il traite des causes des guerres, de la propriété, des pactes et contrats, des alliances et des réparations.

L'œuvre et la réflexion de Grotius sont profondément marquées par son époque : guerre entre catholiques et protestants, luttes d'influence entre la France et les Habsbourg, conflits maritimes entre Anglais et Hollandais, réflexion intense sur les notions de société civile et d'Etat vues comme des moyens d'améliorer l'accroissement des populations.

« La loi nous oblige à faire ce qui est dit, et non ce qui est juste » avoue le juriste.



Après Machiavel, la philosophie politique nouvelle accomplit une percée supplémentaire avec Thomas Hobbes qui reprend le célèbre constat : « L'homme est un loup pour l'homme. »

Avec Copernic, Galilée et Newton, les penseurs s'inspirent, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, des méthodes de la science moderne en train d'apparaître. La philosophie repose davantage sur la subjectivité de l'individu, placé désormais au centre de la construction des connaissances, grâce à Descartes, Locke et Kant.

Les philosophes sont souvent de grands scientifiques (Pascal, Leibniz, Descartes), qui ne conçoivent pas la philosophie séparément de la science, ni des réflexions sur la religion. Différents courants s'opposent concernant la nature des idées et des connaissances humaines. Ainsi les *rationalistes* (Descartes, Leibniz, Spinoza) affirment l'existence d'une connaissance indépendante de l'expérience, universellement valable et indubitable. Les *empiristes*, eux (Hume, Locke) affirment que toute connaissance procède de l'expérience sensible. Ce sont souvent aussi des sceptiques (Hume, par exemple) pour lesquels il n'existe aucun savoir universellement valable, mais seulement des jugements que l'expérience pourra réfuter.

Les pensées et maximes des moralistes français (La Rochefoucauld, La Bruyère, La Fontaine) investissent le champ psychologique et moral. Ces formes de pensée courte (aphorismes, fables, fragments) proposent une réflexion souvent aiguisée sur les mœurs et usages du temps. On retrouvera ces modes d'écriture chez Cioran ou Nietzsche au XX<sup>e</sup> siècle. Ils annoncent aussi le surgissement de l'esprit critique propre aux philosophes des Lumières.

Sous l'âge classique perce déjà la modernité critique.

## **RENE DESCARTES**

« Le bon sens est la chose au monde la mieux partagée : car chacun pense en être bien pourvu », écrit ce philosophe français du 17<sup>e</sup> siècle qui se situe au fondement de notre pensée moderne. A tel point qu'il nous arrive en le lisant de croire... qu'il pense comme nous, alors qu'en fait c'est nous qui sommes devenus cartésiens sans le savoir.

Contre toute forme de dogmatisme et faisant table rase du passé, René Descartes affirme la toute-puissance de la raison et de la volonté humaines. Mathématicien, physicien et philosophe, il est considéré comme l'un des fondateurs de la philosophie moderne. Il reste célèbre pour avoir exprimé *dans Le Discours de la méthode* son *cogito* – « Je pense donc je suis » - fondant ainsi le système des sciences sur le sujet connaissant face au monde qu'il se représente. Sa pensée a pu être rapprochée de la peinture de Nicolas Poussin pour son caractère simple et ordonné. Le cogito marque la naissance de la subjectivité moderne.

Né en 1596 dans une famille de petite noblesse, il est le fils d'un conseiller au Parlement de Bretagne. Son père l'appelle *son petit philosophe*, car l'enfant ne cesse de poser des questions. Il apprend à lire et à écrire auprès d'un précepteur, avant de rentrer au Collège jésuite de La Flèche. Malgré sa santé fragile, il est initié aux mathématiques et à la philosophie, mais dénoncera ensuite l'incohérence de ces études. Gagnant alors Paris, il y vit caché pour mieux étudier, préférant en toute chose *avancer masqué*.

Il s'engage en Hollande, puis en Bavière alors que débute la Guerre de Trente ans. S'intéressant à l'ordre légendaire de la Rose-Croix, il raconte comment il s'enferme alors *dans son poêle* et conçoit sa méthode. Faisant vœu lors d'un pèlerinage à ND de Lorette, René renonce à la vie militaire. Il règle ses affaires de

famille et se remet à voyager en Europe. Alors qu'il est de retour en France, le cardinal de Bérulle lui fait obligation de conscience d'étudier la philosophie. Cherchant la solitude, il s'installe dans les Provinces-Unies et consacre entièrement sa vie à l'étude. A Amsterdam, il vit dans le quartier des bouchers, ce qui lui permet de faire de nombreuses analyses anatomiques.

Rencontrant des savants, il s'intéresse sur la place de la science. Il développe sa métaphysique à partir de ses travaux en physique. Mais il travaille aussi les mathématiques, en en réformant le système de notation, la géométrie, l'optique. Enfin, Descartes veut expliquer tous les phénomènes de la nature : il étudie les êtres vivants, et opère nombre de dissections. Il dit aussi songer à un traité de morale.

Apprenant que Galilée a été condamné, il renonce par prudence à publier le *Traité du monde et de la lumière* et décide alors de donner une autre orientation à son œuvre. Ce seront le *Discours de la méthode* et les *Méditations métaphysiques*. Il fait venir auprès de lui Hélène Jans, servante et amie, avec qui il a une fille qui meurt jeune, laissant René éploré, montrant sans fausse pudeur des larmes à ses amis. Accusé de nommer l'âme « un accident », René est soupçonné d'athéisme.

En 1649, il accepte de devenir le tuteur de la Reine Christine à Stockholm. La sévérité de son emploi du temps aurait alors eu raison de sa santé. A sa mort, les hypothèses circulent autour d'un empoisonnement à l'arsenic.

Le projet cartésien est celui d'une science universelle. Selon Descartes, nous sommes tous doués d'une raison qui doit suivre quatre principes : doute méthodique, analyse, déduction, dénombrement. Et s'il y a bien une chose dont le doute ne saurait avoir raison, c'est de notre puissance de douter elle-même ! Le *Cogito* Cartésien nous confirme comme sujets de nos pensées : « Je pense, donc j'existe ».

Une approche qui a grandement influencé et influence encore la pensée occidentale.

## **BALTASAR GRACIAN**

Sa philosophie est une tentative de réhabilitation de l'apparence et de la forme. Baltasar Gracian, écrivain et essayiste jésuite du Siècle d'or baroque, est ordonné prêtre et enseigne dans plusieurs écoles de la Compagnie de Jésus. Un aristocrate espagnol érudit lui ouvre les portes de son prestigieux salon où il rencontre probablement Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII.

Devenu le confesseur du vice-roi d'Aragon, il se fait aumônier zélé de l'armée espagnole et acquiert une forte réputation de prédicateur. Nommé recteur de la Compagnie, le penseur traverse de multiples démêlés avec ses supérieurs. Vantard, insolent, il fait peu de cas de son vœu de pauvreté. Et prétend lire en chaire une lettre qui lui a été adressée depuis... les Enfers. Ces libertés prises avec les règles de l'Eglise finissent par le perdre.

Publiant son *Criticon* contre l'avis de sa hiérarchie, il est exilé, mis au pain et à l'eau. Sa santé s'ébranle et il meurt après avoir été à demi réhabilité.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages polémiques : *Le Politique*, *L'Homme politique* et *L'Homme universel*, sorte de héros mondain doué des vertus nécessaires à la réussite dans la société. La forme de ses écrits n'est pas sans rappeler *Le Prince* de Machiavel. Il reprend aussi et amplifie un ouvrage de théorie esthétique.

Dans la seconde partie de son œuvre constituée par le *Criticon*, Gracian s'emploie à anéantir les figures construites au long des ouvrages antérieurs et à condamner sans appel « le monument élevé à la gloire du Héros ». L'influence de son œuvre, élégante et pessimiste, s'étendra jusqu'à la postmodernité.

Son *Homme de Cour* décrit la vie sociale réglée par le souci des apparences, l'art de la dissimulation et la séduction. Le penseur ne manque pas d'ironie, alignant les doubles sens et les jeux de mots : « Il faut bien aviser à ne pas se noyer en

voulant secourir ceux qui se noient » ; « Le meilleur moyen d'avoir des amis est d'en faire » ; « Il y a des gens qui n'ont que la façade... l'entrée sent le palais, et le logement la cabane » ; « Mieux vaut ne rien faire que de s'occuper mal à propos... »

Son *Criticon* (ou *L'homme détrompé*), comme toute son œuvre, fourmille de traits psychologiques pleins de vérité et de piquant. L'auteur en a dressé la théorie dans son *Traité des pointes et du bel esprit* (*Art et figures de l'esprit*) qui restera le code de la vie littéraire espagnole jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Ses ouvrages exercent aussi une grande influence sur l'Europe philosophique, en inspirant les moralistes français (La Rochefoucauld), Voltaire, puis au XIX<sup>e</sup> siècle Schopenhauer et Nietzsche.

Plus récemment, Vladimir Jankélévitch, Jacques Lacan et Guy Debord ont lu avec passion *L'Homme de Cour* qui demeure d'une modernité brûlante. L'ouvrage rassemble quelque trois cents maximes sur l'art de la courtoisie. Au-delà des préceptes politiques, c'est une profonde réflexion sur l'art de se gouverner soi-même, et plus généralement sur la condition humaine.

Gracian serait-il un Machiavel de la vie pratique, comme s'est plu à l'écrire Rémy de Gourmont ? Le philosophe concède que le bien puisse parfois recourir à la dissimulation et à la ruse. Bassesse et noblesse, prudence et générosité, son moralisme est à multiples facettes parfois contradictoires.

Au XIX<sup>e</sup> puis au XX<sup>e</sup> siècle, *L'Art de la prudence* redeviendra un livre repère au chevet du conformisme de masse comme de la société de consommation. Un ouvrage moderne, donc.

Faudrait-il prescrire une cure de jouvence antique à notre époque ? Défiant les siècles, il est des ouvrages qui semblent toujours d'actualité.

Et puis « Les choses ne sont point ce qu'elles sont, mais ce qu'elles paraissent être » émet subtilement Baltasar Gracian y Morales.

## **THOMAS HOBBS**

Tout comme celle de Machiavel, la pensée de Thomas Hobbes, philosophe anglais célèbre pour la partie politique de son œuvre, est souvent vite interprétée comme un réalisme justifiant l'absolutisme. Pragmatique, il est le premier théoricien du contrat social. Il propose une théorie rationnelle du pouvoir fondée sur le matérialisme.

« On ne trouve hors de la société civile que l'empire des passions, la guerre, la crainte, la pauvreté, la laideur, la barbarie, l'ignorance et la férocité » affirme sans ambages l'auteur du *Léviathan*. La conduite de l'homme résulte donc d'un jeu de forces mécaniques et d'une soumission aux passions. Mû par son mouvement vital – le *conatus* – l'homme est un ensemble de désirs et d'appétits tiraillé entre deux passions contraires : l'orgueil et la crainte de mourir. Hobbes définit un état de nature qui est une fiction théorique permettant d'imaginer la condition de l'homme si on fait abstraction de la société et du pouvoir politique. En l'absence d'un pouvoir contraignant venant limiter la puissance de chacun, l'orgueil fait de l'homme « un loup pour l'homme », provoquant la guerre de tous contre tous.

C'est la peur de la mort qui va inciter les hommes à passer un contrat dans lequel, par consentement mutuel, ils se dessaisissent réciproquement de leurs droits naturels et confèrent leur pouvoir à un souverain. L'Etat se caractérise dès lors par trois finalités : une fonction représentative de l'ensemble des citoyens qui lui doivent obéissance, une fonction protectrice qui assure l'ordre et la sécurité de chacun, la source unique de la loi rendant ses actes indiscutables. Mais les individus ont néanmoins des droits inaliénables : le devoir d'obéissance du citoyen cesse in fine lorsqu'une menace pèse sur sa vie ou sa liberté.

Né en 1588 en Angleterre, fils d'un ecclésiastique protestant, Thomas Hobbes est l'un des premiers penseurs de l'Etat moderne, fondateur de la philosophie civile. Il

débutte comme précepteur de la famille du comte de Devonshire et s'intéresse beaucoup aux mathématiques et à la physique. Il profite des déplacements de son élève sur le continent pour rencontrer Galilée. Il travaille aussi avec le chancelier et philosophe Francis Bacon avec lequel il s'oppose sur le plan des idées.

Lors de la révolution anglaise, il s'installe par prudence à Paris en 1640. Il y fréquente Descartes et Cassendi, subit l'influence des libertins et publie *Eléments philosophiques du citoyen*. Thomas rentre alors en Angleterre pour ne pas être contraint de se convertir au catholicisme. Cette attitude reflète moins sa fidélité au protestantisme que son anticléricalisme et ses convictions de la supériorité que l'Etat doit avoir sur l'Eglise. Il publie alors son *Léviathan*, manuscrit écrit en France qui fait la part entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Cette œuvre et les suivantes (*Du corps, De l'homme*) le font accuser d'antireligiosité par le clergé anglais. Il est contraint de se réfugier chez son ami le comte de Devonshire.

Les guerres de religion en France et les guerres civiles en Angleterre l'amènent à développer une philosophie où il considère que seul l'absolutisme de l'Etat peut maintenir le droit et garantir la paix. Il refuse donc le pouvoir de droit divin. En matière de morale, Hobbes pense que l'homme doit agir selon les lois d'un égoïsme utilitaire qui découle de l'instinct de conservation (*conatus*) et de domination. Sa philosophie naturaliste construite à partir de la sensation est inséparable de la science, en particulier celle du corps humain. Pour lui l'expérience est à la base de toute connaissance.

« L'homme est-il un loup ou un dieu pour l'homme ? », telle pourrait être l'interrogation centrale posée par Hobbes. Les mêmes raisons conduisent à une réponse symétrique à cette double question. C'est finalement la raison et le calcul de notre intérêt qui exigent que nous abandonnions la violence et l'état de nature pour élever enfin notre regard vers les hauteurs de l'esprit. « La loi de la nature fondamentale conseille à tout homme de s'efforcer à la paix. »

## **FRANCOIS DE LA ROCHEFOUCAULD**

« C'est un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation et à lui donner un esprit de justesse et de précision... Il accoutuma à penser... » assure Voltaire au sujet des *Maximes* de La Rochefoucauld. Si l'ouvrage paraît occupé à une analyse exclusive des aspects négatifs de la nature humaine, c'est que le pessimisme dont il est imprégné doit beaucoup à la doctrine de Port Royal qui marque la littérature de l'époque classique. La dénonciation de la vanité humaine, la réfutation du libre arbitre, la mise à nu de la faiblesse de l'être et des feintes dont il use vis-à-vis de lui-même sonnent comme autant de témoignages de cet esprit janséniste qui imprègne les *Maximes*.

L'auteur décrit son temps et une société pleine d'intrigues et de révolutions perpétuelles. François, Duc de La Rochefoucauld, naît en 1613 à Paris d'une des plus illustres familles de la noblesse française. Très jeune, le prince se mêle activement à toutes les conspirations de l'époque (dont celle contre Richelieu), prend le parti de la révolte nobiliaire pendant la Fronde. Blessé à plusieurs reprises au combat, il évite de peu la cécité. Sa vie se voit ponctuée de disgrâces : arrêté puis emprisonné à la Bastille pendant huit jours, il opte pour l'exil et se retire sur ses terres, dans son château de Verteuil en Angoumois. Il y rédige ses mémoires dans la solitude. Jouissant de la faveur de Louis XIV, il se consacre à la réflexion.

Il fréquente également les salons des *honnêtes gens* et se lie d'amitié avec la marquise de Sévigné et la comtesse de La Fayette. Il publie ses *Réflexions, sentences et maximes morales* en 1665, recueil ponctué d'aphorismes philosophiques et né de ses observations au cœur des salons. Souffrant de la goutte, il s'éteindra après avoir reçu l'extrême-onction des mains mêmes de Bossuet.

Reconnu comme un écrivain de la plus haute valeur, le moraliste possède un cercle d'amis dévoués dans les salons et à la Cour. Comme la plupart de ses contemporains, il considère la politique à l'image d'un jeu d'échecs. Ses *Maximes* forment une dénonciation inlassable de toutes les apparences de la vertu. Le genre littéraire des maximes est lancé par François dans le salon de Madame de Sablé. Les contemporains les plus attachés à l'auteur seront les premiers à se récrier contre son livre. « Quelle corruption il faut avoir dans l'esprit et dans le cœur pour écrire tout cela ! » s'écrie Madame de Sablé.

Pourtant, derrière le sang-froid philosophique de l'auteur, nulle trace de misanthrope vertueux ou de témoin indigné des traits qu'il décrit. Les *Maximes*, œuvre de vingt années d'observations et de travail, sont l'ouvrage de la maturité et de la vieillesse d'un écrivain qui s'engage tardivement dans la voie de la littérature. Elles montrent l'évolution d'une pensée progressivement enrichie par l'expérience, mais aussi assombrie par les désillusions.

Le succès du livre est considérable : les bons esprits du temps se reconnaissent dans cette vision lucide et désabusée du monde. La dernière édition comptera plus de six cents maximes. Dans ces remarques sur le comportement humain, qui se succèdent sans ordre établi, s'affirme une pensée cohérente. L'auteur y démonte cruellement les vraies motivations de la nature humaine : l'amour-propre au centre, la pulsion instinctive à tout ramener à soi en fonction de son intérêt particulier. Une philosophie pessimiste du monde.

« Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions si le monde voyait tous les motifs qui les produisent » affirme le moraliste. « Les amants ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini » ajoute-t-il.

« L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs » conclut le sage décillé.

## **BLAISE PASCAL**

Il est l'homme du pari. Celui aussi de l'équilibre entre deux excès : exclure la raison ou n'admettre que la raison. Blaise naît en 1623. Enfant précoce, il montre pendant son adolescence un grand intérêt pour les mathématiques (en particulier pour la géométrie), à tel point que son père lui fait interrompre ses études. Agé de seize ans, il écrit un *Traité des sections coniques* prometteur qui attire l'attention de Descartes.

A dix neuf ans, il crée une machine à calculer capable d'automatiser les additions et les soustractions : la *Pascaline*, dont il confectionne plusieurs exemplaires. Il met aussi au point une résolution du problème des partis, une méthode dont vont s'inspirer les sciences économiques et sociales modernes. Les autres inventions de Blaise Pascal incluent la presse hydraulique, la brouette, le haquet (charrette longue utilisée pour le transport des tonneaux). On fait appel à lui pour participer aux travaux d'assèchement du marais poitevin et à l'installation d'une ligne de transports en commun.

Gravement malade, le penseur entreprend un travail théologique de grande envergure qu'il ne pourra jamais terminer. Les *Pensées* de Pascal, dont le titre original était *Apologie de la religion chrétienne*, visent à défendre la foi chrétienne. Pascal y aborde de nombreux paradoxes philosophiques tels que l'infini et le néant, la raison et la foi, la vie et la mort, l'âme et la matière... Cette œuvre ne sera publiée qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une expérience mystique qui change radicalement le cours de son existence, le convaincant du tragique de la condition humaine et des limites de la raison, que seule la foi peut sauver. Pour autant, sa fameuse formule « le moi est haïssable » est souvent mal comprise : loin de prôner la haine de soi, Pascal veut signifier la faiblesse de l'homme et le caractère misérable de sa condition. Proie facile de l'orgueil et de l'amour de soi, celui-ci fuit le néant et la vanité dans le

*divertissement* (qui signifie littéralement *s'éloigner de soi*). Agitation inquiète de l'âme s'adonnant à l'inessentiel pour chasser le sentiment de sa finitude, il ne lui apporte qu'un repos provisoire, le vrai salut se trouvant dans la foi.

Quant au fameux *pari*, il est destiné à montrer au libertin qu'il a tout à gagner et rien à perdre à parier pour l'existence de Dieu. En effet, le fini n'est que néant au regard de l'infini. Supposons que nous parions en faveur de Dieu : si Dieu existe, j'aurai renoncé aux plaisirs de ce monde, mais aussi gagné la béatitude infinie ; s'il n'existe pas, j'aurai sacrifié inutilement les plaisirs de ce monde, mais, après ma mort, je retournerai au néant comme tous les hommes, néant auprès duquel ces plaisirs ne seront plus rien. J'ai donc tout à gagner à parier pour Dieu, puisque le risque est minime et l'enjeu un bonheur infini.

Pascal distingue la raison et le cœur. La raison – ou esprit géométrique – est de l'ordre de la démonstration et de la preuve rationnelle. Le cœur – ou esprit de finesse – est de l'ordre de l'intuition. L'esprit géométrique est confronté à de l'indéfinissable (l'espace, le temps, le mouvement) et à de l'indémontrable. La raison ne peut dès lors connaître les principes premiers qui sont saisis par le cœur. Le mérite de Pascal est d'avoir mis en valeur le sentiment dans la connaissance. Avec le concept de cœur, il dépasse la conception qui ferait de la raison le seul instrument du savoir. En fait, le penseur nous propose une alternative entre le scepticisme et le dogmatisme : les dépassant l'un et l'autre, il saisit l'homme dans ses contradictions : il est l'être le plus faible dans la nature, mais il est un être qui pense. A la fois grand et misérable, il ne peut se sauver que par la foi.

Tenant le milieu entre tout et rien, entre infini et néant, Pascal se pose en homme de suspension et d'équilibre : « Ainsi, nous ne vivons jamais, nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais... »

## **BARUCH SPINOZA**

Il est de ces intuitions qui bousculent les époques, en transcendent allègrement le cours pour aboutir encore fraîches au cœur de notre modernité. Le cursus du jeune Baruch Spinoza est de celles-là.

Frappé très tôt d'hérésie, banni par sa propre communauté, le jeune juif portugais choque par une analyse de la Bible assimilée à ... un mythe. Au cœur d'un milieu hostile, il choisit la voie du philosophe qui doit demeurer libre dans sa recherche de la vérité.

Mais avant d'être reconnu par l'Europe comme un grand penseur, l'homme le sera comme un remarquable polisseur d'optique. Comme souvent à l'époque, le savant ou l'artisan vient renforcer le sage. Il passe ses journées à aiguïser : les verres pour l'acuité visuelle, comme la pensée pour celle de l'esprit. Le voilà qui anticipe d'un siècle les *Lumières* à venir.

Mais Baruch n'est pas aimé de son temps. Sur ses gardes, il entame son *Ethique* – quinze ans de travail – en codant le texte grâce à une construction géométrique astucieuse. *Conatus* est son mot-clé, celui qui fait écho à la puissance d'exister de tout organisme sur terre. Notre nature nous pousse à persévérer dans notre être. Une éthique à rebours des morales traditionnelles du devoir propre à son siècle.

Son *Conatus* : le sage est fort car il comprend, et il se reconnaît dans son désir de comprendre. Baruch construit son éthique sur notre adhésion à l'ordre infini de la nature et à sa luxuriance, sa simple jubilation d'être là et de croître, sans autre finalité apparente. Le penseur réconcilie Dieu et la Nature dans un mysticisme rationnel où chacun peut inscrire sa propre joie à exister.

Deux siècles plus tard, la science biologique confirmera cette loi universelle de la vie qui voit tout organisme s'efforcer d'accroître sa puissance vitale. Et le sentiment

de joie qui l'accompagne. Désir, joie et tristesse sont, selon le philosophe, les clés de nos affects, celles qui colorent nos actes.

Le geste philosophique de Baruch semble être un antidote aux épisodes pénibles qui jalonnent sa vie. Victime d'une tentative d'assassinat, le voilà soumis à la flagellation publique pour pouvoir être réintégré dans sa communauté. Est-ce sa passion de la vie et de sa sauvegarde qui le pousse à renoncer à la publication de *l'Ethique* de son vivant ? On peut le penser. Il renoncera de même à une chaire d'université et à une pension offerte par le prince de Condé.

Panthéiste, l'homme ouvre la voie à l'athéisme du 18<sup>e</sup> siècle. Simple et bon, Il vivait de fort peu de choses. Sa vie fut celle d'un sage retiré qui bâtit de ses mains afin de pouvoir penser librement. Deleuze, étudiant sa biographie, s'appuie sur le temps de Baruch pour poser ces questions toujours actuelles : « D'où vient l'échec de la démocratie ? Est-il possible de faire avec la multitude une collectivité d'hommes libres au lieu d'un rassemblement d'esclaves ? » Dans l'Amsterdam du 17<sup>e</sup> siècle comme de nos jours.

Nul étonnement à ce que le philosophe-artisan ose se dessiner dans l'attitude et le costume d'un révolutionnaire napolitain : un dessin muet qui en dit long sur l'état d'esprit du penseur. Loin des passions tristes que sa situation aurait pu générer, l'auteur de *l'Ethique* évoque pour nous, contemporains, le résistant puisant aux multiples joies de la vie telles qu'elles adviennent lorsque nous savons ouvrir les yeux et vouloir, devant le spectacle du monde : fascinés au lever d'une aube de tous les possibles, au spectacle du trot harmonieux d'un cheval ou face aux premiers pas d'un enfant.

Il faudra attendre deux siècles pour retrouver, avec Nietzsche, un philosophe qui place la joie au cœur de sa pensée. « La gaieté ne peut avoir d'excès, elle est toujours bonne » nous souffle celui que Deleuze surnommait *Le Prince des philosophes*.

## **JOHN LOCKE**

Faut-il faire confiance à l'Etat ou se méfier de l'autorité ? C'est l'une des questions posées par le philosophe, humaniste et médecin anglais John Locke, fondateur de l'empirisme et du libéralisme politique et économique. Ses idées politiques auront une grande influence sur notre Assemblée constituante de 1789. Sa critique de la connaissance sera discutée par Leibniz et Kant.

Né dans le Somerset en 1632, fils d'un greffier de justice, il fait ses études à l'université d'Oxford. S'il souhaite d'abord se lancer dans la médecine, la découverte des travaux de Descartes et de Hobbes le pousse vers la philosophie. Il se lie alors d'amitié avec le futur chancelier d'Angleterre qui lui confie l'éducation de son fils et lui offrira plusieurs missions diplomatiques. Il passe une partie de sa vie en voyages, s'installant quelque temps en France. A travers ses ouvrages influencés par le rationalisme cartésien, John Locke devient le fondateur de l'empirisme philosophique qui définit l'homme comme une page blanche, une *tabula rasa* qui acquiert la connaissance par l'expérience, qu'elle soit d'origine sensible ou réflexive. Sa théorie politique opérera par la suite une influence considérable sur la pensée du libéralisme et sur la notion d'Etat de droit. Suite aux suspicions d'implication de Lord Ashley, son protecteur, dans la tentative d'assassinat du roi Charles II en 1683, Locke est contraint à l'exil aux Pays-Bas, dont il ne reviendra que six ans plus tard. Jamais marié, ni père, il meurt en 1704.

Dans sa célèbre *Lettre sur la tolérance*, il accorde à chacun la capacité d'assurer son salut et d'adhérer librement à tel ou tel dogme. Sa pensée libérale établit liberté et égalité pour tous. Le pouvoir doit être donné à un dirigeant qui respectera les droits naturels de l'homme, arbitrera les conflits et sanctionnera. John Locke est ainsi l'un des principaux précurseurs de la période des Lumières en Europe.

« Un pouvoir arbitraire et absolu ne saurait s'accorder avec les fins de la société » explique clairement l'auteur du *Traité sur le gouvernement civil*. Pour Locke, les institutions politiques doivent permettre la sauvegarde et les avantages essentiels qui sont ceux de l'homme dans un état de nature qu'il décrit comme fondamentalement heureux (contrairement à Hobbes). Dans leur condition naturelle, les hommes sont libres, égaux et indépendants. La paix est la règle et la guerre l'exception, dont les passions et l'argent sont responsables. Le passage à l'état civil s'opère par la convention volontaire d'un contrat qui ne rompt pas avec l'état de nature, mais permet au contraire de cultiver la paix qui y régnait déjà. Il ne peut procéder que du libre consentement du peuple qui, en confiant le soin de sa sauvegarde à la réglementation des lois, n'abandonne que son droit de punir et conserve son droit de résistance : s'il juge que le souverain ne remplit pas son rôle, il peut le révoquer. Locke considère que l'Etat est fait pour les individus et que le droit n'a pas pour fin d'abolir la liberté de chacun, ni de l'entraver, mais de la conserver et de l'accroître : il est le fondateur du libéralisme.

Selon lui, l'autorité politique ne naît ni du droit divin, ni de la puissance paternelle, ni non plus de la force. Le *commonwealth* – société issue d'un contrat social de confiance – implique une souveraineté dont la base est le peuple. L'idée de société civile implique ordre public et intérêt commun. En cas de problème, il appartient au gouvernement de se défaire lui-même, rendant ainsi légitime l'opposition du peuple. Le *trust* selon Locke est l'adhésion libre et volontaire des individus à l'Etat civil, c'est-à-dire la confiance qu'ils accordent à l'autorité législative. Le corps politique est comme une volonté unique, dépositaire du crédit de tous les citoyens. Ceux-ci consentent « comme un seul homme » de se soumettre à l'Etat afin de s'assurer la paix, la sécurité et la liberté.

Et Locke d'ajouter : « La vertu est généralement approuvée non parce qu'elle est innée, mais parce qu'elle est utile. » Pragmatisme anglo-saxon ?

## **ISAAC NEWTON**

L'ordre de l'univers suppose-t-il l'existence d'un Dieu créateur et garant de ses lois ? Que des savants aussi géniaux que Newton ou Einstein aient soutenu cette hypothèse, voilà qui devrait inciter les rationalistes athées à la modestie. Bien que Newton affirme dans son livre – *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* – qu'il ne « feint pas d'hypothèses », il ne renonce pas à supposer l'existence de Dieu. Une supposition pourtant non nécessaire à son système.

C'est bien la preuve que plus on avance dans la connaissance rationnelle du monde, plus le mystère de la création s'impose à l'esprit. Comme le disait Pascal, autre génie scientifique : « La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. »

Né en 1642 dans la campagne anglaise, Isaac est d'origine paysanne. Son enfance ne semble pas très heureuse. Sa mère s'apercevant que le garçon est plus doué pour la mécanique que pour le bétail, elle le renvoie à l'école, avec l'université en vue. Il entre à dix huit ans au Trinity College de Cambridge, où il se fait remarquer, étudie l'arithmétique et s'intéresse à l'astronomie, l'alchimie, la théologie. Devenant *Bachelor of Arts* à 25 ans, il doit suspendre ses études durant deux ans à la suite de l'apparition de la peste. C'est alors qu'il progresse fortement en physique et en optique : il montre que la lumière n'est pas blanche, mais composée d'un spectre coloré.

C'est vers la fin de sa vie qu'aurait eu lieu l'épisode sans doute légendaire de la chute de la pomme sur sa tête, lui révélant les lois de la gravitation universelle. Newton accélère ses recherches et fonde l'analyse mathématique moderne. Il entre à 29 ans à la Royal Society de Londres où il réussit l'exploit de mettre au point le télescope à miroir sphérique. Ses communications sur ses découvertes le rendent célèbres d'un seul coup. Contacté par l'astronome Edmund Halley (découvreur de

la comète éponyme), il publie son œuvre majeure : principe d'inertie, lois du choc, mouvements des fluides, proportion des forces, attraction universelle... La simplicité et l'efficacité de ses théories auront une très forte influence sur les autres sciences au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Mais en France, la loi d'Attraction Universelle est vivement rejetée par les cartésiens. Ils accusent Newton de réintroduire par son biais les explications magiques en science. Celui-ci admet que cette force est incompréhensible. Il ajoute même qu'il compte sur Dieu pour maintenir les corps célestes à leur place ! Partant jusqu'en Laponie et au Pérou pour vérifier leurs mesures, les savants concurrents des deux camps vivent d'incroyables aventures. Et quand les résultats finissent par donner raison à Newton, nombre d'entre eux abandonnent le cartésianisme. En 1759, le retour de la comète de Halley, prévu par ses calculs, assurera le triomphe de Newton.

En 1687, le scientifique défend les droits de l'Université de Cambridge contre le roi Jacques II. Son action lui vaut d'être élu membre du parlement britannique. Newton est doté d'une personnalité tourmentée et complexe. C'est un bourreau de travail qui vit replié sur lui-même. En 1692-93, il subit une grave période de dépression nerveuse. Souffrant de troubles émotifs, il vit alors dans un état de prostration et de paranoïa. Il mettra trois ans à s'en remettre.

Nommé maître de la monnaie puis attorney général, il s'implique beaucoup dans cette fonction poursuivant sans relâche les contrefacteurs de pièces. Anobli par la reine Anne, il tombe malade et meurt à 84 ans. Grandioses, ses obsèques sont suivies par un certain... Voltaire qui contribuera à le faire reconnaître en France, au temps de l'*Encyclopédie*. Il est inhumé dans la nef de l'Abbaye de Westminster aux côtés des rois d'Angleterre.

« Je sais calculer le mouvement des corps pesants, mais pas la folie des foules » avoue à regrets ce génie rayonnant.

## **WILHELM LEIBNIZ**

« Nous sommes des automates dans les trois quarts de nos actions », affirme Leibniz, philosophe allemand du XVII<sup>e</sup> siècle. Contemporain de Newton, il invente le calcul infinitésimal, fonde un système philosophique de première importance et peut être considéré comme le précurseur de la découverte de l'inconscient. Philosophe, mathématicien, juriste, historien, diplomate et penseur de génie, Leibniz marque en bien des points le début de la modernité.

Il naît à Leipzig en Saxe en 1646, au moment où s'achève la Guerre de Trente ans qui a déchiré l'Europe. Son père, jurisconsulte, meurt alors qu'il n'a que six ans. Enfant précoce, doté d'une grande curiosité intellectuelle, il apprend par lui-même le latin. A quinze ans, il connaît la littérature grecque et latine, mais s'intéresse aussi aux auteurs de l'époque, tel Descartes. Diplômé Docteur en droit, il croise un baron protecteur dont il devient l'avocat, l'assistant et l'ami.

Bientôt conseiller à la chancellerie de Mayence, il prépare un vaste réforme du droit. Mandaté auprès de Louis XIV, sa mission est d'assurer la paix entre la France et l'Allemagne. Il réside à Paris durant quatre ans et y rencontre certains grands esprits de l'époque : l'astronome Huygens, le philosophe Malebranche... Il se place au centre d'un vaste réseau d'échanges entre intellectuels de toute l'Europe. On lui compte pas moins de 1 100 correspondants ! Il conçoit une machine à calculer qui perfectionne celle de Pascal.

Rencontrant Spinoza à La Haye, il prend connaissance du contenu de l'*Ethique*. Nommé bibliothécaire, il travaillera pendant quarante ans au service de la maison de Hanovre. Il entre alors dans une période de création intense. Maîtrisant aussi bien l'allemand que le latin ou le français, il est admis à l'Académie des Sciences de Paris. Il expose dès 1703 les bases du calcul binaire : c'est là, 250 ans avant l'apparition de l'informatique, le principe même sur lequel fonctionnera l'ordinateur.

Pour autant, Leibniz n'y voit que la beauté – *essentielle* selon lui – des liens qui unissent les nombres !

Il fait publier la *Monadologie* où il expose son célèbre principe de raison suffisante et définit la *monade* comme l'élément dont est constitué tout univers. Il conçoit le projet d'une *Encyclopédie* ou « bibliothèque universelle » qui permettrait de vulgariser le savoir et de le mettre à portée de tous, mais celui-ci n'aboutira pas.

Reconnu comme le plus grand intellectuel d'Europe, il correspond avec des rois et des reines, telle la première souveraine de Prusse. Pourtant il meurt en 1716 à Hanovre dans une solitude totale. Aucun hommage ne lui est rendu, sauf celui de l'Académie de Paris. Le penseur nous laisse pas moins de 200 000 pages manuscrites.

L'univers est, pour Leibniz, constitué d'une infinité de substances simples et toutes différentes : les *monades*, dont chacune forme un point de vue sur le monde chargé d'une intention. Dieu, monade suprême, a créé le meilleur des mondes possibles : il a permis une harmonie préétablie entre ces monades. C'est le *finalisme* de Leibniz. Toutes nos perceptions ne sont pas conscientes : chacune est constituée d'une infinité de *petites perceptions* indiscernables et inconscientes (par exemple : le bruit d'une vague composé d'une multitude de gouttes d'eau). A partir de la conscience s'apparaissant clairement à elle-même, on peut parvenir à l'absence de conscience... approche de l'inconscient moderne.

Leibniz, homme de science et philosophe chrétien, tente de réconcilier la science moderne, rationnelle et mécaniste, inaugurée par Descartes, et la notion de finalité que l'on trouve dans la physique d'Aristote. C'est un moyen de ne pas évacuer Dieu de l'univers. La conception leibnizienne des monades comme atomes énergétiques dotés d'une force interne annonce les découvertes de la physique atomique au XX<sup>e</sup> siècle. « Dieu est un océan dont nous n'avons reçu que quelques gouttes » exprime poétiquement celui qui réconcilie mécanisme et finalisme.

## **NICOLAS DE MALEBRANCHE**

Quelle part prend l'illusion dans nos désirs et nos actions ? Dieu peut-il être la seule cause première de nos actes ? L'arbitraire divin relèverait-il au contraire d'un irrationalisme naïf ? Autant de questions posées par la pensée de Malebranche.

Nicolas Malebranche naît en 1638 à Paris. Philosophe, prêtre oratorien et théologien français, il cherche la synthèse entre les pensées de Saint Augustin et de Descartes. Il développe sa doctrine de la Vision des idées en Dieu, qui lui permet de démontrer le rôle actif divin dans chaque aspect du monde, ainsi que l'entière dépendance de l'âme vis-à-vis de Dieu.

D'un père trésorier de Richelieu, il est le dernier de dix ou treize enfants. A cause d'une malformation de la colonne vertébrale et d'un état maladif, Nicolas accomplit ses humanités chez lui jusqu'à seize ans, aidé et influencé par sa mère, femme d'esprit. Il obtient le grade de maître des arts à l'université de Paris, puis étudie la théologie à la Sorbonne. Après avoir été nommé secrétaire du roi en 1658, il entre à l'Oratoire, société de prêtres séculiers, sans vœux, mais vivant en commun et travaillant par la prédication et l'enseignement. Il y sera ordonné avant de devenir membre honoraire de l'Académie royale des sciences en 1699 (fondée par Colbert en 1666). Il réconcilie science moderne et métaphysique classique.

Les théories de Malebranche en matière de pédagogie auront une grande influence sur le siècle suivant. Mais selon l'historien Jean de Viguerie, elles expliqueraient en partie la baisse de la qualité de l'éducation durant ce siècle.

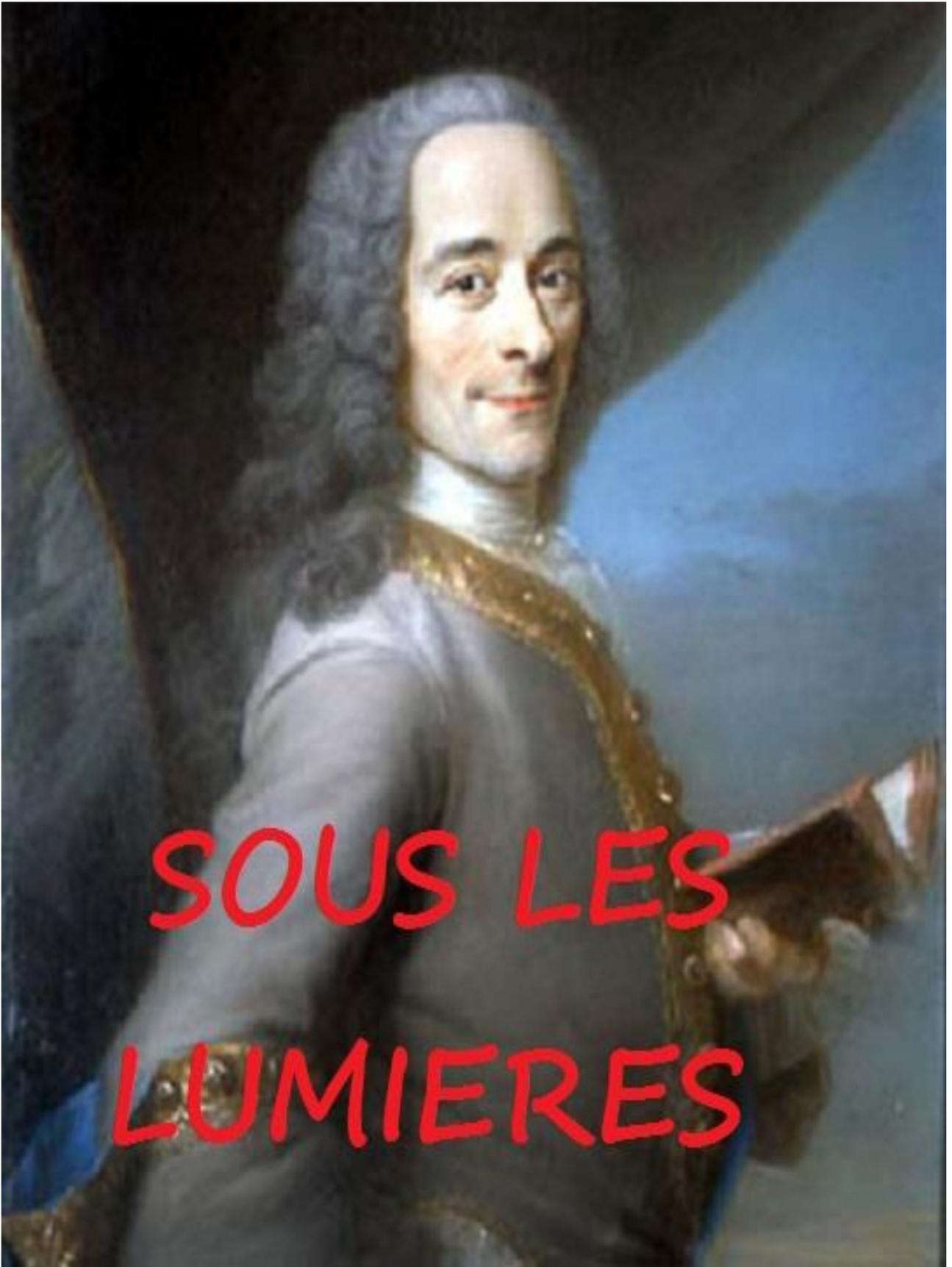
La métaphysique occupe une place une place fondamentale dans sa pensée. Elle consiste selon lui en ces « vérités générales qui peuvent servir de principe aux sciences particulières ». La nature de l'homme est pour lui-même un mystère (« L'homme n'est pas à lui-même sa propre lumière ») et c'est donc la raison qui est l'objet de la pensée. L'homme voit les idées claires et distinctes en Dieu.

Nous pensons, donc l'Être existe : pour Malebranche, le cogito cartésien est la preuve immédiate de l'existence de Dieu. En tant que nous pensons, nous sommes un fragment de cet être. Le philosophe défend et développe une doctrine qui sera nommée plus tard *occasionalisme* : les causes naturelles ne sont pas de véritables causes mais seulement des causes « occasionnelles » qui déterminent Dieu, seule vraie cause, à agir. Dieu procède par décrets immuables et lois universelles qui se manifestent dans la causalité apparente de la nature. Les mouvements du corps sont conçus comme les occasions pour Dieu de produire les pensées corrélatives dans l'âme ou l'esprit.

En voyant dans la nature un enchaînement mécanique, Malebranche participe à la fondation de la physique moderne. Disciple de Descartes, il hérite aussi des thèmes de Saint Augustin et, bien au-delà, de ceux de Platon : sa doctrine concernant les Idées – modèles mêmes des choses sensibles – est issue de ces deux penseurs. La Bible et les Evangiles sont aussi des racines pour sa pensée. Celui pour qui « l'imagination est la folle du logis » est mis en « extase » par la lecture du *Traité de l'homme* de Descartes, parcouru par hasard et qui lui révèle sa vocation de philosophe. Comme Descartes, Nicolas travaille aux sciences – géométrie, physique, mécanique. Il s'intéresse aussi à l'histoire naturelle. On s'accorde sur les mérites du style de l'écrivain : il est capable d'aborder des sujets ardu dans une langue simple.

Inclinant sans le vouloir vers le fatalisme, Malebranche professe pourtant l'optimisme. Il fonde la morale sur l'idée d'ordre. Par la nature et l'élévation de ses doctrines, il a pu être surnommé le « Platon chrétien ». Pour autant, certaines de ses opinions paradoxales provoquent. Son œuvre, traduite, connaît de son vivant un succès européen. Il anticipe David Hume et Auguste Comte. Son temps de vie coïncide quasiment avec celui de Louis XIV.

« Pour se faire aimer, il faut se rendre aimable » exprime Nicolas avec évidence.



S'inscrivant dans la trace des philosophes de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (Spinoza, Locke, Newton), les philosophes des Lumières vont accentuer leur critique de l'Eglise et de la Monarchie. Kant ruine les prétentions scientifiques de la métaphysique – connaissance des choses en tant qu'elles existent *au-delà*, hors de notre expérience sensible – par ses études sur les limites de la raison humaine. Diderot et D'Alembert s'attèlent à combattre l'obscurantisme et la tyrannie grâce au projet encyclopédiste.

En même temps, des traités politiques recommandent le libéralisme, la tolérance (Locke, Voltaire) et le républicanisme (Rousseau). A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, la philosophie se détache peu à peu des sciences positives – descriptives, sans jugements normatifs – et plusieurs de ses branches deviennent des disciplines autonomes : ainsi la science politique, la logique mathématique, la biologie.

Engagés, les membres des Lumières se voient comme une élite avancée oeuvrant pour les progrès du monde en combattant l'irrationnel et les superstitions des siècles passés. Ils procèdent au renouvellement des savoirs, de l'éthique et de l'esthétique de leur temps. L'influence de leurs écrits sera déterminante dans les grands événements de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que seront la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis et la Révolution française.

Dans le contexte d'une maturation des idées héritées de la Renaissance, la pensée des Lumières s'étend à toute l'Europe. Elle voit le triomphe de la raison sur la foi et la croyance, sur les plans philosophique et scientifique. Celui de la bourgeoisie sur la noblesse et le clergé, sur les plans politique et économique.

Salons et cafés, Académies, bibliothèques, Loges et gazettes ouvrent un espace public nouveau à la soif de débattre de chacun.

« Aie le courage de te servir de ton propre entendement » encourage Kant à destination de tout nouveau citoyen éclairé.

## **GEORGE BERKELEY**

Le matérialiste a-t-il raison de ne pas croire en Dieu ? George Berkeley est le théoricien de l'immatérialisme, doctrine qui postule que la matière n'existe pas en dehors de la perception que j'en ai. Une telle doctrine, qui apparaît aujourd'hui comme pittoresque, résulte d'un idéalisme poussé à l'extrême. Paradoxalement, elle est aussi un empirisme, car elle lie la réalité à la sensation (ou à la perception) de chacun : les choses existent parce que je les perçois, et inversement, il n'y a que ce que je peux percevoir qui existe. Cette doctrine, qui entend défendre la religion contre le matérialisme, comporte donc une contradiction : en effet, si « être, c'est être perçu », comment peut-on affirmer l'existence d'un Dieu que l'on ne perçoit pas ?

Berkeley fut critiqué pour cette raison par l'Eglise. Sa thèse apparaît plutôt comme une démonstration par la négation, un peu à la manière de Descartes : la matière n'existe pas, seul l'esprit existe, et c'est Dieu qui met certaines notions (ou vérités) dans mon esprit. Philosophe et évêque anglican irlandais né en 1685, souvent classé dans la famille des empiristes après John Locke et avant David Hume, Berkeley est vu comme « une sorte d'astre errant » dans l'histoire de la philosophie. La ville de Berkeley en Californie a été nommée en son honneur. Elu *fellow* – chargé de cours – au Trinity College de Dublin, George est ordonné prêtre en 1710. Publiant d'abord des livres de mathématiques et d'optique, il développe son propre système philosophique. Son objectif est de combattre le matérialisme et le scepticisme qui prévalent alors. Pour autant, sa théorie est jugée ridicule par le plus grand nombre. Voyageant en Europe en qualité de secrétaire et chapelain, il entre dans les ordres et enseigne l'hébreu et la théologie.

Il part pour l'Amérique et s'installe près de Newport où il achète une plantation. Son projet : former des ministres du culte anglican pour les colons et des

missionnaires pour les Indiens. Manquant de moyens financiers, il retourne à Londres. Nommé évêque, il prend part aux efforts visant à créer un asile pour les enfants abandonnés. Il se retire à Oxford chez son fils et meurt brusquement en 1753. Ses manières douces et affectueuses le firent beaucoup apprécier et il était tenu en haute estime par nombre de ses contemporains.

Ses *Trois dialogues* (1713) se présentent comme une discussion entre deux libres penseurs et deux chrétiens. Selon Berkeley, la recherche de la vérité par les moyens de l'expérience aboutit nécessairement à l'athéisme. En effet, l'expérience (ce que je vois ou sens) ne me permet pas du tout de conclure à l'existence d'une âme ou d'un Dieu. La seule chose dont je puisse être sûr, c'est que la matière existe. Je puis voir, toucher cette table, ce rocher. En revanche, je ne peux voir l'âme, ni Dieu. Il est donc beaucoup plus sensé de croire qu'il n'y a rien au-delà de la matière et du corps que de postuler l'existence d'une improbable réalité spirituelle. L'évolution de la pensée scientifique confirme cette manière de voir les choses.

La plupart des scientifiques aujourd'hui rejettent les explications métaphysiques de la vie et de l'univers. Pour eux, tout peut s'expliquer par les seules lois de la matière. Dieu, l'esprit ne sont pas des objets d'expérience. Or pour un esprit scientifique, ce qui n'est pas objet d'expérience n'existe pas. « C'est la matière qui n'existe pas. Seuls Dieu et les esprits existent » : c'est le credo idéaliste de Berkeley. Celui-ci énonce le principe de l'*idéalisme* absolu : « Etre, c'est être perçu. » Ce courant philosophique constitue l'une des deux réponses possibles au problème de la portée de notre connaissance : cette position, apparemment paradoxale, selon laquelle nous ne connaissons que nos représentations, demeure théoriquement très difficile à réfuter. Il s'oppose au *réalisme* selon lequel nous connaissons les choses telles qu'elles sont réellement en elles-mêmes.

« Je préférerais être plutôt une huître qu'un homme, le plus stupide et le moins sensible des animaux » admet non sans humour Berkeley.

## **VOLTAIRE**

« Qu'est-ce que la tolérance ? C'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature. » Voilà bien du Voltaire frappé au coin du bon sens !

Esprit universel qui marque le Siècles des Lumières, défenseur acharné de la liberté individuelle et de la tolérance, Voltaire a beaucoup de succès auprès de la bourgeoisie libérale. La plupart de ses écrits sont interdits par la censure, publiés de manière anonyme, imprimés à l'étranger puis réintroduits clandestinement en France. Le philosophe nous laisse une œuvre considérable.

Né en 1694, François-Marie Arouet est originaire d'un milieu bourgeois, de père notaire. Il fait de brillantes études chez les Jésuites de Louis-le-Grand. Des vers irrévérencieux l'obligent à demeurer en province, puis provoquent son incarcération à la Bastille. Il doit s'exiler trois ans en Angleterre. Au contact des philosophes d'Outre-Manche, où la liberté d'expression est plus grande, il s'engage dans une philosophie réformatrice de la justice et de la société.

De retour en France, Voltaire poursuit sa carrière littéraire avec pour objectif la recherche de la vérité et sa large diffusion pour transformer la société. Il critique la guerre, s'en prend aux dogmes chrétiens et au régime politique en France, basé sur le droit divin (*Lettres philosophiques*). Des poèmes officiels lui permettent d'entrer à l'Académie Française et à la Cour comme historiographe du roi en 1746.

Cependant, la parution de *Zadig* l'oblige à s'exiler à Postdam sur l'invitation de Frédéric II de Prusse, puis à Genève. Enfin Voltaire s'installe définitivement à Ferney, près de la frontière suisse, où il reçoit toute l'élite intellectuelle de l'époque. Le philosophe maintient aussi une production littéraire abondante.

En 1759, Voltaire publie *Candide*, une de ses oeuvres romanesques les plus célèbres et les plus achevées. S'indignant devant les guerres, les injustices, l'intolérance qui pèse sur l'humanité, il y dénonce la pensée providentialiste et la métaphysique oiseuse. Avec ses pamphlets mordants, il s'affirme comme un violent polémiste et combat inlassablement pour la liberté, la justice et le triomphe de la raison (affaires Calas, du chevalier de La Barre...) En 1778, il retourne finalement à Paris, à l'Académie et à la Comédie Française. Mais épuisé par son triomphe, il y meurt peu de temps après.

Théâtre, histoire, philosophie, contes, textes polémiques, correspondance : la production voltairienne est éclectique. L'auteur enseigne à douter, car selon lui, c'est par le doute que l'on apprend à penser. Son théâtre, qui a passionné ses contemporains, est aujourd'hui largement oublié.

Adeptes de la pensée libérale anglaise, Voltaire défend un idéal positif et utilitaire. Pour lui comme pour Locke, le pacte libéral ne supprime pas les droits naturels des individus. Et c'est l'expérience seule qui nous instruit : le champ du certain coïncide avec celui de l'utile et du vérifiable. La tâche de l'homme est de prendre en main sa destinée, d'améliorer sa condition, d'embellir sa vie par la science, l'industrie, les arts, et par une bonne « police » des sociétés. La vertu, « commerce de bienfaits », nous est dictée à la fois par le sentiment et par l'intérêt.

Etranger à tout dogmatisme religieux, Voltaire se refuse toutefois à l'athéisme d'un Diderot. Sa vision correspond à un panthéisme proche de Bruno et de Spinoza. A l'intolérance et au fanatisme souvent issus de la superstition, il oppose l'humanisme militant du XVIII<sup>e</sup> siècle, celui des Encyclopédistes. Défenseur acharné de la liberté d'expression, d'un civisme précurseur de la laïcité, Voltaire amorce aussi la réflexion sur le végétarisme, accorde une place intéressante aux femmes et condamne l'esclavagisme. « Un lion mort ne vaut pas un moucheron qui respire » susurre le penseur pour qui les animaux ne sont pas des machines.

## **DENIS DIDEROT**

Dans quelle mesure les idées peuvent-elles s'effacer devant la méthode ? Question classique du fond et de la forme. Plutôt qu'un philosophe, Diderot est avant tout un penseur. Il ne poursuit pas la création d'un système philosophique complet : il remet en question, éclaire un débat, laisse évoluer ses idées, constate sa propre évolution mais tranche peu.

Denis Diderot naît en 1713 à Langres dans une famille bourgeoise. Son père, maître coutelier, est réputé pour ses instruments chirurgicaux. Denis est l'aîné d'une fratrie dont chaque membre tient un rôle important dans sa vie. Sa sœur Ursuline, morte au couvent, lui inspirera *La Religieuse*. Son frère sera chanoine de la cathédrale de Langres. Denis suit les cours du collège jésuite proche. Il reçoit la tonsure, prend le titre d'abbé et doit succéder à son oncle chanoine qui meurt alors. Mais Denis part finalement à Paris, échappant à son destin provincial.

Il devient maître ès Arts et mène, avant son mariage, une vie de bohème qui lui fait perdre la foi. Pendant cette période, il fait la connaissance de JJ Rousseau. Dans ses *Pensées Philosophiques*, Diderot plaide pour une religion naturelle. Se montrant trop libéral, il est condamné par l'Eglise. En 1747, il est chargé par le libraire Le Breton de diriger avec D'Alembert les travaux de l'*Encyclopédie*.

Sa *Lettre sur les aveugles* provoque son incarcération au château de Vincennes pendant trois mois. Selon lui, le seul critère auquel répond la connaissance est l'expérience. Il défend l'idée d'une seule substance – la matière – et d'un processus continu de passage du minéral à la vie. Cette théorie peut être considérée comme une intuition qui sera reprise par le *transformisme* de Lamarck.

Après sa libération, Diderot se consacre entièrement et pendant plus de vingt ans à la réalisation de l'*Encyclopédie*, véritable travail d'éditeur qui lui assure la notoriété. Le premier volume est publié en 1751, le dernier en 1772. En parallèle, il

poursuit son œuvre littéraire tout en menant une vie éclectique et tumultueuse. Ses romans, ses critiques et ses essais philosophiques montrent le souci de définir la véritable nature de l'homme et sa place dans le monde. Diderot propose une morale universelle assise non pas sur Dieu, mais sur les sentiments naturels de l'homme et sur la raison. Sa santé étant fragile, l'auteur ralentit ses publications et s'éteint en 1784.

Peu enclin aux mondanités et d'un naturel casanier, Diderot effectue l'unique voyage de sa vie au nord de l'Europe en 1773-74 : à Saint Pétersbourg où il est invité par l'impératrice Catherine II, puis à La Haye dans les Provinces-Unies.

A la fois romancier, dramaturge, conteur, essayiste, dialoguiste, critique et traducteur, Diderot est reconnu pour son esprit critique, son érudition et un certain génie. Il innove dans tous les genres où il s'essaie : il pose les bases du drame bourgeois au théâtre, révolutionne le roman avec *Jacques le Fataliste*, invente la critique à travers ses *Salons* et supervise la rédaction d'un des ouvrages les plus marquants de son siècle, l'*Encyclopédie*. En philosophie aussi il se démarque, en proposant plus de matière à un raisonnement autonome du lecteur plutôt qu'un système complet, fermé, rigide.

Mal connu de ses contemporains, tenu éloigné des polémiques de son temps, peu enclin à la vie des salons et mal reçu par la Révolution, il devra attendre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour recevoir enfin tout l'intérêt et la reconnaissance de la postérité dans laquelle il avait placé une partie de ses espoirs.

Les œuvres de Diderot seront souvent contestées, malmenées par la censure d'Etat. Il faudra attendre 1913 (bicentenaire de sa naissance) pour avoir une vision quasi-complète de son œuvre, dont l'image a ainsi évolué avec le temps.

« Mes pensées sont mes catins » suggère le penseur. Entre raison et libertinage.

## **JEAN D'ALEMBERT**

« La philosophie n'est autre chose que l'affirmation de la raison aux différents objets sur lesquels elle peut s'exercer. » C'est ainsi que D'Alembert définit la philosophie.

Jean Le Rond D'Alembert naît en 1717 à Paris. Fruit d'un amour passager, il est abandonné dès le lendemain par sa mère qui le fait porter par un serviteur sur les escaliers de la chapelle Saint Jean Le Rond attenant à la tour nord de Notre Dame. Il est placé à l'hospice des Enfants Trouvés, puis dans une famille d'adoption par le chevalier Destouches qui veille secrètement à son éducation et le visite parfois chez sa nourrice, la fameuse « vitrière » chez qui il vivra jusqu'à ses cinquante ans. Sa mère, qui tient un salon célèbre, refusera tout contact avec lui.

Jean obtient le baccalauréat en arts puis suit les cours de l'Ecole de Droit. Reçu avocat, il entreprend des études de médecine qu'il abandonne aussi au profit des mathématiques pour lesquelles il éprouve un fort intérêt. Nommé à l'Académie des sciences de Paris, puis à celle de Berlin, il développe ses recherches en astronomie, mécanique et mathématiques.

Ami de Voltaire et constamment mêlé aux controverses passionnées de ce temps, D'Alembert, en habitué des salons parisiens, fait partie des chevaliers de la Mouche à Miel – parodie d'ordre de chevalerie – invités des Grandes Nuits de Sceaux. C'est là qu'il rencontre Denis Diderot en 1746. Ils prennent conjointement la tête de l'Encyclopédie. En 1751, après cinq ans de travail de plus de deux cents contributeurs, paraît le premier tome de l'Encyclopédie dont D'Alembert rédige le *Discours préliminaire*.

Elu membre de l'Académie française, il se fâche avec Diderot à la suite d'une crise provoquée par JJ Rousseau. La parution de l'Encyclopédie est suspendue. D'Alembert s'en retire. Jusqu'à sa mort en 1783, il poursuit ses travaux scientifiques

et disparaît au faite de sa célébrité, prenant ainsi une revanche éclatante sur sa naissance. Condorcet – futur Girondin – fait son éloge funèbre, soulignant ses apports scientifiques.

D'Alembert écrit la plupart des articles de mathématiques, d'astronomie de physique – près de 1700 articles – de l'Encyclopédie. Il apporte des preuves de l'héliocentrisme – théorie plaçant le soleil au centre de l'univers – avec les arguments nouveaux de la mécanique de Newton. Adoptant un ton militant, il ne manque aucune occasion de moquer les ecclésiastiques et critique sévèrement l'inquisition. Il actualise les formules des Anciens (Hésiode, Horace), comme « Penser par soi-même ».

Énonçant théorèmes, suites numériques et martingales pour les jeux de hasard, il étudie l'hydrodynamique et les équinoxes, en précurseur de la mécanique céleste de Laplace. De ses études, il conserve la tradition cartésienne qui ouvrira la voie au rationalisme scientifique moderne. En philosophe des Lumières, il affirme l'existence d'un lien direct entre le progrès du savoir et le progrès social. Avec son ami Voltaire, il est l'un des protagonistes de la lutte contre l'absolutisme religieux et politique.

Considéré comme un théoricien de la musique, il représente par une équation le mouvement des cordes vibrantes, s'opposant à Rameau. Esprit sceptique doutant même... du scepticisme, D'Alembert est un homme fidèle, soignant jusqu'au bout Julie de Lespinasse, la seule passion de sa vie, atteinte de la petite vérole. Fidèle aussi à sa nourrice, à ses amis, et à... l'esprit philosophique.

« Songez que vous ne pouvez faire aux sots et aux fripons un meilleur tour que de vivre » exprime le philosophe, non sans l'arrière-pensée des dures conditions de sa propre naissance.

## **JEAN-JACQUES ROUSSEAU**

« La raison, le jugement viennent lentement, les préjugés accourent en foule », dit ce penseur original, à rebours de son temps : en plein siècle des Lumières, il met en doute l'idéal de progrès et soutient que la civilisation a corrompu les mœurs. Jean-Jacques Rousseau est cet autodidacte de génie qui nous laisse une œuvre qui a durablement influencé la philosophie politique et les sciences de l'éducation. « Newton du monde moral », selon Kant, Jean-Jacques est l'ami de Diderot et contribue à son *Encyclopédie*.

Né à Genève en 1712 dans une famille calviniste, orphelin de mère, il est abandonné par son père à l'âge de dix ans et élevé par son oncle. Son éducation se fait au gré de ses fugues, de ses errances à pied et de ses rencontres, en particulier celle de Mme de Warens. Sa maîtresse et bienfaitrice, qui influencera son œuvre, s'attache à parfaire son éducation. En 1741, Rousseau devient précepteur à Lyon. Passionné de musique, il élabore un système de notation musicale. A Paris, il vit en ménage avec une modeste servante dont il a cinq enfants. Ne pouvant les élever correctement, il les confie aux Enfants-trouvés.

Il trouve la gloire en 1750 avec son *Discours sur les sciences et les arts*. Il y prend comme hypothèse de méthode ce qui va devenir le thème central de sa philosophie : l'homme naît naturellement bon et heureux, c'est la société qui le corrompt et le rend malheureux. Il réfute ainsi la notion de péché originel. Retournant dans sa patrie d'origine, il y passe les années les plus fécondes de son existence. Son œuvre principale, *Du contrat social*, analyse les principes fondateurs du droit politique. Pour Rousseau, seule une convention fondamentale peut légitimer l'autorité politique et permettre à la volonté générale du peuple d'exercer sa souveraineté. Il va plus loin que Montesquieu ou Voltaire dans la défense de la liberté et de l'égalité entre les hommes, en proposant un ordre naturel qui concilie

la liberté individuelle et les exigences de la vie en société. Le *Contrat social* a inspiré la Déclaration des Droits de l'Homme et toute la philosophie de la Révolution. Son influence a été également importante sur la philosophie allemande (Kant, Fichte).

Dans *l'Emile ou l'Education*, Jean-Jacques soutient que l'apprentissage doit se faire par l'expérience plutôt que par l'analyse. Il y professe aussi une religion naturelle, sans dogme, en opposition à une révélation surnaturelle, ce qui lui vaut d'être condamné par le parlement de Paris. Il se réfugie alors en Suisse puis en Angleterre, hébergé par David Hume avec lequel il se brouille rapidement. Critiqué par les philosophes et attaqué par Voltaire, Jean-Jacques se ressent persécuté. Il tente de se défendre et de s'expliquer dans ses *Confessions*. Attisée par Voltaire, la population va même jusqu'à lapider sa maison et brûler ses livres. Les dernières années de sa vie se passent à Ermenonville dans la maladie et l'isolement.

La société s'oppose-t-elle forcément aux inclinations naturelles ? L'essor des sciences et des arts contribue-t-il au progrès humain ? Ce sont deux questions au cœur de l'œuvre de Rousseau. Celui-ci invente la fiction d'un état de nature antérieur à la société civile dans lequel nous aurions vécu libres et solitaires. Naturellement bon, l'homme aurait été dénaturé par la vie en société, source d'inégalités. L'œuvre du penseur peut être vue comme une tentative de reconstruire une liberté dans le domaine collectif et d'imaginer une éducation qui permette de rester au plus près de la nature au niveau individuel. De même il défend un pacte social consenti unanimement comme l'expression de la volonté générale, volonté du corps social uni par un intérêt commun. Ainsi, chacun n'obéit qu'à lui-même en obéissant à tous. Il faut noter l'actualité de sa pensée : c'est le progrès qui menace notre environnement et notre sécurité, remettant en cause l'humain lui-même. Quant à sa *Nouvelle Héloïse*, elle anticipe la révolte individualiste contre la famille et le déclin du modèle patriarcal au XX<sup>e</sup> siècle.

Rousseau, penseur de notre modernité.

## **EMMANUEL KANT**

Le peuple peut-il être éclairé ? Les *Lumières*, selon Kant, visent à libérer les hommes de leur état d'infériorité intellectuelle, alors que la plupart préfèrent s'en remettre à des tuteurs – hommes de pouvoir ou de science, prêtres – pour penser à leur place et leur dire comment agir. Le charme du siècle des *Lumières*, c'est bien cet optimisme de pouvoir faire profiter chacun des bienfaits de la raison. Comment se porte cette magnifique utopie en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle ?...

Né en 1724, Emmanuel Kant est issu d'une famille modeste de Königsberg où il demeurera toute sa vie. Sa mère, piétiste et dévote protestante, influence profondément son esprit. Grâce à un oncle cordonnier aisé, il peut suivre des études complètes de théologie, de philosophie et de sciences (mathématiques). A la sortie de l'université, il passe quelques années comme précepteur.

A partir de 1755, Kant enseigne à l'université de Königsberg. Toute sa vie, empreinte de régularité et d'austérité, est tournée vers la méditation, l'étude et l'enseignement. Grand admirateur de la Révolution française, il est heureux de voir aboutir les idées de Rousseau. D'abord proche de Leibniz, il tente de répondre à la question de l'origine du monde. Puis il construit une philosophie qui lui est propre, à partir de l'examen des pouvoirs de la raison : sa « patte *critique* ». Kant y aborde la question de l'origine et des limites de la connaissance (raison théorique) et celle des possibilités de l'action (raison pratique).

Dans son ouvrage le plus célèbre, *La Critique de la raison pure* (1781), le philosophe réalise ce qu'il nomme une « révolution copernicienne » (la terre tourne sur elle-même et non le ciel autour de la terre) : c'est le sujet qui construit l'objet de sa connaissance, et non l'objet qui définit la connaissance.

Il définit la *raison pure* comme la faculté de connaître *a priori* (sans recours à l'expérience) la nature des objets, par la sensibilité et l'entendement. Pour lui,

l'homme ne connaît pas les choses « en soi », mais « telles qu'elles lui apparaissent d'après les principes de son organisation comme être sentant et pensant ». Autrement dit, les connaissances de l'homme sont celles des phénomènes et il ne lui est donc pas possible, à partir de la raison pure, de connaître Dieu, l'immortalité, le monde, la liberté, le moi... qui ne sont que des concepts et n'appartiennent pas au domaine sensible. La métaphysique, qui en fait des objets, reste donc une illusion.

Quelques années plus tard, Kant publie sa *Critique de la raison pratique* (1788), où il soutient qu'une action est moralement bonne si elle s'accomplit par pur respect du devoir sans considération pour un intérêt ou une satisfaction espérée. La moralité se mesure donc dans l'intention qui conduit à l'action et non sur son apparence extérieure. La loi morale s'exprime sous forme d'un devoir impératif – *Tu dois* – tel qu'il puisse être érigé en règle universelle. Sa morale se fonde sur l'autonomie de la volonté.

L'influence de Kant affecte la majeure partie de la philosophie continentale : l'idéalisme allemand (Fichte, Schelling, Hegel), l'ère du soupçon (Schopenhauer, Kierkegaard, Marx, Nietzsche), la phénoménologie et l'existentialisme (Husserl, Sartre, Levinas, Merleau-Ponty, Ricoeur), la philosophie politique (Habermas, Rawls, Arendt) et la philosophie postmoderne (Foucault, Deleuze). Les neurosciences ont récemment validé la thèse de Kant stipulant la nécessité de se distancier émotionnellement d'une œuvre d'art pour l'apprécier proprement.

La tradition rapporte que le penseur ne modifia son emploi du temps immuable et la trajectoire de sa promenade quotidienne que deux fois : la première en 1762 pour se procurer le *Contrat social* de Rousseau, et la seconde en 1789 pour acheter la gazette après l'annonce de la Révolution française.

« Le ciel étoilé au-dessus de ma tête et la loi morale au fond de mon cœur » : telles sont les deux choses qui comblent le philosophe.

## **DAVID HUME**

Philosophe écossais, David Hume est le représentant le plus éminent de l'empirisme, doctrine qui voit dans l'expérience l'unique origine de nos connaissances. Procédant à la genèse de nos croyances et de nos facultés, sa critique du principe de causalité en fait le précurseur de Kant et de Nietzsche.

David naît en 1711 à Edimbourg d'une famille de la petite noblesse protestante. Au collège d'Edimbourg, il a pour professeurs les disciples de Newton. Il lit les poètes latins et les écrivains anglais. Sa famille le destine à faire carrière dans le droit. Mais une période de crise aiguë le conduit vers la philosophie et le savoir en général. Son *Traité de la nature humaine*, bien qu'un échec, demeure l'une des oeuvres les plus importantes de la philosophie occidentale.

Jeune, il part pour la France où il publie son *Essai sur l'entendement humain* qui lui procure une certaine notoriété sur le continent. Après avoir été bibliothécaire à Edimbourg, il séjourne à nouveau en France où il fréquente les salons parisiens et les Encyclopédistes. Il se lie d'amitié avec Rousseau.

Mais la pensée de Hume lui vaut l'opposition de quelques ennemis : il est attaqué en raison de l'athéisme supposé de ses thèses. En réponse, il se défend de tout refus de l'existence de Dieu. Il devient précepteur d'un marquis, puis secrétaire d'un général. En 1752, il prend la fonction de bibliothécaire du corps des avocats d'Edimbourg, une situation qui lui inspire le projet d'une Histoire d'Angleterre.

Acceptant un poste de secrétaire à l'ambassade de France, il rejoint Paris et devient bientôt chargé d'affaires. Puis nommé sous secrétaire d'Etat à Londres, il regagne l'Angleterre en compagnie de JJ Rousseau avec lequel il va se brouiller : une querelle qui défraie la chronique dans toute l'Europe éclairée de l'époque.

Avant de disparaître des suites d'une tumeur intestinale, il se décrit lui-même dans une courte notice autobiographique : « doux, maître de moi-même, d'une

humeur gaie et sociale, capable d'amitié mais très peu susceptible de haine, et très modéré dans toutes mes passions. »

Hume est un lecteur insatiable. Jeune homme, il lit beaucoup d'ouvrages datant de la philosophie antique : Plutarque, Tacite, Epicure et ses disciples, les stoïciens ou encore les sceptiques anciens. Chez les modernes, Hume lit Descartes, Locke, Malebranche. Mais c'est à Newton qu'il emprunte sa méthode d'analyse. En découvreur de la méthode expérimentale, celui-ci vise à établir et confirmer des hypothèses qu'il s'efforce ensuite de vérifier ou de contredire.

David Hume prône un scepticisme modéré qui permet d'explorer le champ de l'expérience tout en rappelant les faiblesses de la raison. Il distingue les croyances expérimentales, utiles pour l'action, des fictions venant de l'imagination (la métaphysique, l'âme, Dieu) qui échappent à la connaissance. La religion n'est pas pour lui un phénomène transcendant mais un produit de l'esprit humain, lié à la crainte et à la faiblesse de l'homme, celles-ci trouvant leur origine dans le caractère fragile et éphémère de l'existence.

Hume, à sa manière, s'appuie sur une conception qui sera plus tard clairement établie par Freud : le surmoi, cette instance psychique en grande partie inconsciente, dont l'origine est l'intériorisation de l'interdit parental. Ainsi, selon lui, passions et volonté ne dépendent pas de la raison. Celle-ci ne peut pas juger de la valeur d'une action morale. Seul le sentiment décide. La morale repose sur un consentement unanime. La frontière entre le bien et le mal ne peut être dessinée par la raison. C'est le sentiment qu'ils suscitent en nous qui nous permet de les distinguer.

La morale peut-elle se fonder sur les sentiments et les impressions ? Hume ouvre là un débat dont s'emparera la philosophie moderne. « Il n'est pas contraire à la raison de préférer la destruction du monde entier à l'égratignure de mon doigt » émet non sans ironie l'un des plus célèbres philosophes empiristes.

## **ADAM SMITH**

Il a forgé *la main invisible*, cette théorie selon laquelle l'ensemble des actions individuelles des acteurs économiques, guidées uniquement par l'intérêt individuel de chacun, finissent toujours par contribuer à la richesse et au bien communs.

Adam Smith, philosophe et économiste écossais des Lumières, demeure dans l'histoire comme le père des sciences économiques modernes, dont l'oeuvre principale, *La Richesse des nations* est l'un des textes fondateurs du libéralisme économique.

Orphelin de père dès sa naissance en 1723, il est enlevé par des bohémiens à l'âge de quatre ans, avant d'être abandonné sur la route où il sera retrouvé. Elève très doué dès son enfance, bien que distrait, il part étudier à Oxford. Optant pour la carrière universitaire, il obtient à vingt-sept ans la chaire de logique et de philosophie morale à l'université de Glasgow.

Malgré sa réputation d'excentricité, il fait paraître en 1759 sa *Théorie des sentiments moraux* où il affirme que c'est par un mécanisme de sympathie que chacun partage les sentiments d'autrui. Adam s'intéresse aux origines de la philosophie en constatant que l'esprit prend du plaisir à découvrir les ressemblances entre les objets et les observations et c'est par ce procédé qu'il parvient à combiner des idées et à les classer. De l'effet de surprise à l'effet de plaisir, pour une excitation de l'esprit.

Tuteur d'un jeune aristocrate anglais, Smith entreprend avec lui un *Grand Tour* d'Europe, comme c'est l'usage à l'époque. Sud de la France, Genève (où il rencontre Voltaire), Paris où il rencontre François Quesnay, l'économiste le plus réputé de son époque, il se fait également le médecin de Madame de Pompadour. L'homme a aussi fondé la physiocratie, une école de pensée qui prône la régulation économique par un ordre naturel : laissez-faire et laissez-passer, la richesse ne

venant que du seul travail de la terre. Intéressé par les idées libérales des physiocrates, Adam Smith les transpose dans son Glasgow industriel.

Il rentre à Londres où il croise Benjamin Franklin dont l'influence lui fait percevoir la montée des colonies américaines en une nation prometteuse. Le penseur rencontre, au sein de la *Lunar Society*, une génération d'entrepreneurs anglais et écossais dont les inventions vont provoquer dans le dernier quart du siècle une vague de confiance dans la confiance économique et la capacité des entreprises à innover.

Il publie alors son traité d'économie, celui qui va faire sa renommée, *La Richesse des nations*. Devenu commissaire aux douanes à Edimbourg, puis recteur de l'université de Glasgow, il passe les douze dernières années de sa vie en célibataire. Voyant son œuvre traduite en plusieurs langues, il reçoit l'hommage du premier ministre Pitt le Jeune qui lui déclare un jour : « Nous sommes tous vos élèves. »

En 1790, le philosophe meurt dans une relative indifférence au vu des troubles révolutionnaires qui agitent alors la France et menacent la campagne anglaise.

L'originalité de Smith tient avant tout à sa capacité de synthèse de la plupart des idées économiques pertinentes de son temps. Son mode de pensée repose sur un principe simple : ce qui est sage pour le père de famille ne peut pas être une folie dans la gestion d'un empire. Il tente aussi de décrire comment les principes de notre nature humaine suscitent la création d'institutions communes et un comportement social.

Il détecte en chacun de nous un *homme intérieur* capable de se constituer en *observateur impartial* de lui-même et de témoigner d'un jugement moral sur ses propres actes. Certains y voient une anticipation du *surmoi* inconscient qui sera élaboré par Freud un siècle et demi plus tard.

« C'est une main invisible qui conduit l'individu » affirme Adam Smith.

## **JEREMY BENTHAM**

En politique, la référence aux contraintes économiques n'est-elle qu'un alibi ? L'intérêt général n'est-il que la somme des intérêts particuliers ? Le libéralisme prétend défendre la liberté individuelle. En fait, n'assujettit-il pas l'individu à un nouveau déterminisme, celui de la loi du profit ? L'économie deviendrait alors une autre nature dont l'homme ne peut se libérer.

Précurseur du libéralisme, Jérémy Bentham s'exprime en faveur de la liberté individuelle, de la liberté économique et d'expression, de l'usure, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, du droit des animaux, de l'égalité des sexes, de l'abolition de l'esclavage et de celle de la peine de mort. Défenseur des droits des homosexuels, il s'oppose à l'idée de contrat social.

Né en 1748 à Londres d'un père avocat réputé, Jérémy étudie le latin à trois ans et maîtrise le français à sept. Devenu avocat, il se révolte contre les abus des lois et des tribunaux anglais et choisit de consacrer sa vie à les réformer. Imbu des doctrines d'Helvétius – philosophe, franc-maçon et poète français – il pose comme principe fondamental qu'en législation et en morale, on ne doit admettre d'autre règle que l'utilité : l'*Utilitarisme* sera le nom de son Ecole.

Voyageant en Europe entre 1785 et 1788, il en profite pour se lier aux philosophes du continent, tel D'Alembert. Favorable à la Révolution française, Bentham écrit nombre de ses œuvres en français. De retour au Royaume-Uni après l'avènement de Napoléon, il propose au gouvernement un projet pénitentiaire novateur, le *Panopticon*, modèle d'architecture carcérale permettant l'observation permanente des faits et gestes des détenus grâce à un principe de vision totale. Ce modèle inspirera l'architecture de nombreux ouvrages (prisons, écoles, ateliers...) par la suite. Michel Foucault en fera le modèle abstrait d'une société disciplinaire axée sur le contrôle social. Mais le panoptique ne vit pas le jour du temps de

Bentham, bien que celui-ci y ait consacré la majorité de son temps et de ses moyens. Décédé en 1832 à Westminster, Bentham fut disséqué et embaumé selon son souhait testamentaire.

Dès son retrait du barreau, le philosophe choisit de consacrer sa vie à la conception d'un système juridique et politique qu'il résume par « le plus grand bonheur du plus grand nombre ». Séduit par cette idée, il se plonge dans les écrits de Hume, Beccaria et Helvétius. Il va jusqu'à mettre au point une méthode de calcul mesurant la quantité de plaisir et de peine générée par nos diverses actions. Sept critères précis sont retenus, allant de la longueur à l'intensité, en passant par le partage et la certitude. Un calcul hédoniste qui le mènera à nommer l'utilitarisme dès 1781.

Partisan d'un revenu minimum pour tous, il encourage la croissance économique (garantie du bonheur collectif). La nature de cet Etat ne peut être que démocratique. Bien qu'il ne soit pas le plus connu des philosophes, Bentham eut une influence considérable sur les sociétés occidentales. L'économie politique lui doit la popularisation de la notion d'utilité qu'il a étendue au droit et aux sciences sociales.

Adam Smith fut son ami, John Stuart Mill son disciple. Ses travaux sur l'autorité influenceront Max Weber. Son rayonnement est important chez ses contemporains russes et latino-américains, en particulier lors de l'indépendance des anciennes colonies hispano-américaines.

Réformateur, Jérémy Bentham semble parfois pousser loin le bouchon du radicalisme : « Il est de l'intérêt du loup que les moutons soient gras et nombreux », « Toute loi est un mal car elle est atteinte à la liberté. »

On a le droit de se poser quelques questions sur le libéralisme pur et dur.

## **MONTESQUIEU**

Les lois dépendent-elles des climats et des lieux ? C'est l'une des questions que pose Montesquieu, philosophe qui marque de son empreinte le Siècle des Lumières. *De l'Esprit des lois* est une oeuvre majeure qui inspirera les constitutions écrites et nombre de républiques après la Révolution française. Ce penseur du libéralisme s'est également opposé à l'esclavagisme. Sa *Théorie des climats* est considérée comme le premier travail de sociologie.

Né dans une famille de magistrats de la bonne noblesse de robe bordelaise, ses parents lui choisissent un mendiant pour parrain afin qu'il se souvienne toute sa vie que les démunis sont ses frères. Après des études de droit, il devient conseiller au Parlement de Bordeaux. Il épouse une protestante qui lui apporte une dot importante. Délaissant sa charge dès qu'il le peut, il s'intéresse au monde et au plaisir.

Pourtant, des transformations nationales importantes l'influencent alors : l'unification de la Grande Bretagne en monarchie constitutionnelle et la mort de Louis XIV, remplacé par un roi plus effacé. Il se passionne pour les sciences, menant des expériences dans les domaines de la botanique, de la physique, de l'anatomie. Il est reçu dans les salons littéraires de la duchesse du Maine et dans le cercle des chevaliers de... la Mouche à Miel.

Orientant sa curiosité vers la politique et l'analyse de la société à travers la littérature et la philosophie, il publie anonymement les *Lettres Persanes* où il dépeint sur un ton humoristique et satirique la société française à travers le regard de visiteurs persans. L'oeuvre connaît un succès considérable : le côté exotique, le ton spirituel et amusé plaisent.

Réalisant alors une longue série de voyages à travers l'Europe, il observe attentivement la géographie, l'économie, la politique et les mœurs des pays qu'il

visite. Initié à la franc-maçonnerie, il fréquente les loges bordelaises et parisiennes. La matière historique alimente sa réflexion politique qui multiplie les références à l'Histoire moderne. Accumulant notes et réflexions, il commence son maître-livre *De l'Esprit des lois* qui établit les principes fondamentaux des sciences économiques et sociales et concentre toute la substance de la pensée libérale.

Rencontrant un énorme succès, l'ouvrage est néanmoins critiqué, attaqué par les Jansénistes, ce qui conduit son auteur à publier une *Défense de l'Esprit des lois*. L'Eglise catholique romaine interdit le livre et l'inscrit à l'index, tout comme Machiavel, Descartes et Montaigne. On lui reproche d'avoir fait primer sur la religion des facteurs physiques et sociaux. Rationalité et déterminismes perdent tout privilège de statut et cessent d'être absolus.

Son œuvre est couverte d'éloges à travers l'Europe. Il participe à la rédaction de *l'Encyclopédie*, avant de décéder d'une fièvre ardente. Ainsi disparaît l'homme qui analysa les faits pour dégager un ordre intelligible et la science politique qui en découle. Condamnant tout autant l'esclavage que le despotisme de l'Inquisition, Montesquieu reprend à l'Anglais John Locke une notion clé qui marque l'évolution vers les régimes d'Etat modernes : la distribution des pouvoirs. Afin d'éviter le despotisme, il propose une répartition équilibrée entre puissances législative, exécutive et judiciaire.

Sa philosophie du droit naturel permet de prononcer des jugements moraux universels. Pour autant, il ne confond jamais nécessité physique et obligation morale : même si le fait et la loi ne coïncident pas toujours, le penseur croit le progrès possible. Ainsi se concilient chez lui déterminisme historique et idéalisme social.

Subtil équilibre dans la philosophie de celui qui constate que « la politique est une lime sourde et qui parvient lentement à sa fin. »

## **SADE**

« Offrir partout le Vice triomphant et la Vertu victime de ses sacrifices » ose le Marquis de Sade dans *Justine ou les malheurs de la vertu*. Pour Sade, ni Dieu ni au-delà. Il n'y a que la nature de l'homme. A celui-ci de décréter par convention ce qui est bien et ce qui est mal. La religion, qui prétend définir le vice et la vertu, n'est qu'une imposture. Elle n'a jamais empêché le triomphe de celui-là sur celle-ci. Le fait que le vice triomphe souvent de la vertu prouve que la nature est sans pitié. Et il y a, selon Sade, bien plus d'avantages à se laisser aller au vice qu'à contraindre sa nature au nom de la vertu.

Né en 1740 dans une famille d'illustre noblesse, le divin marquis passe une trentaine d'années en prison pour « débauche outrée ». Une partie de son œuvre est détruite par la police du Consulat et de l'Empire. Romancier, philosophe et homme politique, il est longtemps voué à l'anathème en raison de la part accordée dans son œuvre à l'érotisme associé à des actes de violence et de cruauté (tortures, incestes, pédophilie, viols, meurtres etc...) Un athéisme anticlérical virulent est le thème le plus récurrent de ses écrits et la cause de leurs mises à l'index.

Détenu sous tous les régimes politiques (monarchie, république, consulat empire), il est emprisonné pour divers motifs : dettes, empoisonnement, sodomie, enlèvement et abus sur des jeunes filles, et enfin *modérantisme* (!?) sous la Révolution. Sur les soixante quatorze années que dure sa vie, il en passe un total de vingt sept en prison ou en asile d'aliénés. C'est dans l'un de ces derniers qu'il meurt. « Les entractes de ma vie ont été trop longs » écrit ce passionné de théâtre.

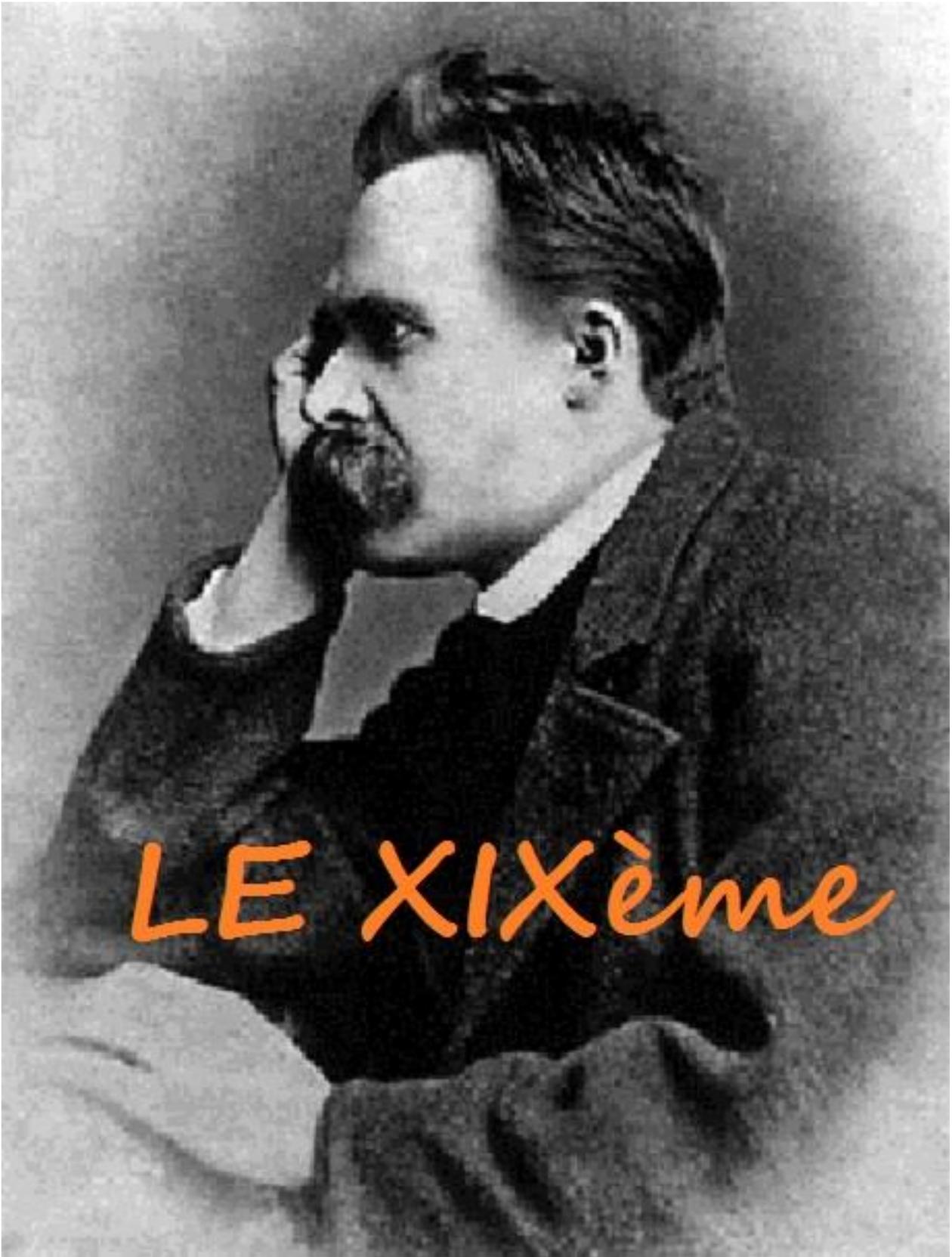
Occultée durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, son œuvre est réhabilitée au XX<sup>e</sup>. La dernière étape vers la reconnaissance est son entrée dans la Bibliothèque de la Pléiade en 1990. Son nom est passé à la postérité – et dans le dictionnaire – sous le néologisme *sadisme* qui fait référence aux actes de cruauté décrits dans ses œuvres.

La nature est-elle morale ? L'homme est naturellement bon, c'est l'une des thèses célèbres de Rousseau. Selon lui, avant la société, l'homme vivait dans l'état de nature et ne connaissait ni le mal ni le vice. La nature est morale. C'est l'homme qui, par ignorance ou faiblesse, la corrompt. En usant de la raison, il peut se conformer à la loi de la nature et agir selon le bien. Cicéron déjà invite celui qui veut connaître la paix et la sagesse à s'en remettre à la providence naturelle. La question n'est pas nouvelle.

« Tout est bon quand il est excessif » proclame de son côté le Marquis de Sade. A l'examen, la nature est sans doute violente, cruelle, injuste, impitoyable. En ce sens, Sade n'a-t-il pas raison de rejeter une harmonie préétablie dont l'auteur serait Dieu. Mais est-ce suffisant pour défendre l'idée selon laquelle l'homme devrait suivre ses penchants, y compris les pires ? L'animal ignore ces vices. Pourtant, il est, bien plus que l'homme, soumis à la nature. La différence est que l'animal est limité par ses instincts ; tandis que l'homme, parce qu'il est libre, ne connaît plus de limites naturelles. C'est à la morale de redéfinir ces limites pour que le monde demeure vivable. Il reste que Sade, contre les répressions morales de l'Eglise et de la bourgeoisie, montre qu'il ne faut pas contraindre la nature. Le tout est de concilier ses exigences avec les impératifs de l'homme vivant en société.

Figure mythologique de la littérature française, Sade apparaît comme un libre penseur, un athée subversif renversant la table des valeurs. Emprisonné la quasi-moitié de sa vie, il écrit beaucoup pour établir un ordre anti-social, anti-étatiste. Il fait de notre solitude dans l'univers une source de liberté, dans ce qu'elle a de plus noir et de plus extrême. Sa philosophie est celle de l'intérêt et du surmoi libéré. Son relativisme social peut rappeler celui de Sartre. Freud et Nietzsche lui seront redevables de son apport sur la morale et la libération du moi. De même, sur le plan politique, l'anarchisme de Bakounine s'inspirera du refus violent de l'autorité.

« Le pouvoir est par nature criminel » affirme le divin marquis.



A l'époque romantique, l'idéalisme allemand (Hegel, Fichte, Schelling) approfondit la pensée de Kant en tentant de réconcilier la philosophie de la nature et la philosophie morale.

Toutefois, à une époque de plus en plus marquée par les progrès scientifiques et par l'idée du progrès chère aux Lumières, le positivisme (Auguste Comte) va faire son apparition, condamnant la métaphysique au bénéfice des sciences. Comte invente d'ailleurs une science nouvelle : la sociologie. Les progrès de la méthode expérimentale permettent en outre qu'une branche importante de la philosophie prenne à son tour son autonomie : la psychologie.

Enfin, avec la révolution industrielle du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est un ensemble de courants d'idées davantage axés sur l'économie et la politique qui font leur apparition, tels l'utilitarisme (Bentham, Stuart Mill), le pragmatisme (Peirce, William James) et le socialisme (Proudhon, Marx).

La fin du XIX<sup>e</sup> siècle est marquée par des philosophes qui bouleversent radicalement les anciennes doctrines, les penseurs dit « du soupçon » : Nietzsche, Marx, Freud.

Schopenhauer met en avant la puissance et la domination de la volonté sur la raison en se basant sur la philosophie indienne ; pessimiste et marquée par l'expérience de la souffrance, sa vision du monde s'inspire des idées bouddhistes.

Après lui, Nietzsche, qui accorde une grande place aux arts, se désigne lui-même comme un immoraliste. Il analyse les idées de nihilisme, de surhomme et de l'éternel retour de la répétition sans fin de l'Histoire.

Kierkegaard, lui, s'avance en précurseur de l'existentialisme : il défend une philosophie imprégnée de religion et représentant un individualisme radical.

La diversité des pensées annonce les mouvements du siècle suivant...

## **FRIEDRICH HEGEL**

L'art est-il l'expression du divin ? Y a-t-il une seule philosophie ? Hegel est le fondateur de l'Idéalisme absolu et d'un des plus grands systèmes philosophiques. Entre 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècle, ce penseur allemand défend qu'un accès à la Vérité absolue, à l'universel, est possible. A la vue de Napoléon traversant Iéna, Hegel s'écrie : « J'ai vu l'empereur à cheval, j'ai vu la Raison à cheval. » Selon lui, l'Histoire obéit à un développement nécessaire : ce qu'il nomme « la ruse de la raison ».

Né à Stuttgart en 1770 dans une famille protestante, il est un écolier modèle et précoce, étudiant Shakespeare, les tragédies grecques, la géométrie, l'astronomie, la botanique, la physique, la logique. Sa formation est inspirée par les principes des Lumières et a pour contenu les textes classiques de l'Antiquité. Hegel se destine à la théologie et entre au séminaire pour entreprendre ses études universitaires. Mais l'essentiel de son enseignement consiste dans un apprentissage de la dogmatique chrétienne, qui provoque chez lui un écoeurement manifeste dans ses écrits postérieurs.

Hegel fait la connaissance du poète Hölderlin et du philosophe Schelling dont il partage la chambre. Tous trois discutent de Platon, de Kant et de Spinoza. Ils éprouvent une grande passion pour la Grèce antique et s'enthousiasment pour la Révolution française. Ils auraient alors planté un arbre de la Liberté dans une prairie proche de Tübingen. Hegel se fait l'orateur des idées d'égalité et de liberté. Rousseau passe alors pour son héros. Hegel choisit de devenir non pas pasteur mais précepteur en Suisse. Il écrit se sentir alors isolé de ses amis et de la scène littéraire. De retour en Allemagne, il commence alors sa carrière universitaire en devenant assistant professeur à l'université d'Iéna en 1801. Entamant une critique de la politique, il écrit sur la constitution de l'Allemagne.

Hegel construit peu à peu son système. La légende veut qu'il ait achevé son chef d'œuvre *La Phénoménologie de l'esprit* pendant la bataille d'Iéna, écrivant son admiration pour Napoléon. Il prend clairement parti pour les Français contre les Prussiens. Suivant de près les événements mondiaux, Hegel prend la direction d'un journal avant d'accepter un poste d'enseignant au lycée de Nuremberg. Il enseigne son système de philosophie sous la forme d'une *propédeutique* (forme d'introduction à...) Son propos est difficile pour les élèves, mais il les stimule en leur apprenant à dialoguer librement entre eux et en leur témoignant un grand respect. Acceptant la chaire de l'université de Heidelberg, il se félicite des premiers pas vers l'unité allemande. Faisant la connaissance de marchands d'art, il découvre également la musique, avant d'occuper la chaire de Fichte à la toute nouvelle université de Berlin fondée par Humboldt. La renommée de ce poste lui apporte un large public de juristes, théologiens et philosophes. Il développe sa philosophie du droit et sa théorie des rapports entre la société civile et l'Etat, affirmant que « seul ce qui est rationnel peut advenir », mais progressivement. La célébrité de Hegel s'étend aux étudiants de plusieurs pays européens qui viennent suivre ses cours. Hegel meurt d'une épidémie de choléra qui décime alors l'Europe.

L'auteur du retournement du rapport domination/servitude (le maître devenant l'esclave et réciproquement) nous laisse la trace précieuse des trois moments de la dialectique, selon laquelle toute connaissance doit passer par l'immédiat (ce que la chose est), puis celui de la négation (ce qu'elle n'est pas), et enfin celui de la synthèse du concept (le résultat). Le mérite de Hegel est de ne plus considérer l'esthétique comme théorie du « beau en soi » mais la manifestation de l'Esprit absolu, du divin. Le penseur en revient toujours à une même idée : la synthèse du fini et de l'infini, de l'universel et du particulier, du réel et du rationnel. Même si celui qui affirme que *la raison gouverne le monde* semble voir dans l'Histoire une finalité discutable. « La chouette de Minerve ne prend son envol qu'au crépuscule. »

## **JOHANN FICHTE**

Pouvons-nous être idéalistes sans nier absolument la matière ? N'avons-nous finalement accès qu'aux représentations des choses ? Etre idéaliste, n'est-ce pas refuser que l'homme soit simplement le produit des déterminismes de la matière en affirmant sa liberté ?

Philosophe allemand du XIX<sup>e</sup> siècle, Johann Fichte est l'un des fondateurs du mouvement philosophique connu sous le nom d'idéalisme allemand, qui tire son origine des écrits d'Emmanuel Kant. Fasciné par la Révolution française, Fichte ira jusqu'à demander une place de prédicateur auprès des armées françaises.

Né en Saxe en 1762, Johann est issu d'un milieu modeste. Il commence des études pour devenir pasteur et découvre alors la philosophie à la lecture de Spinoza. Il se fait précepteur à Zurich, étudiant l'intégralité de l'œuvre de Kant. Son caractère difficile et rebelle faisant de lui un précepteur malheureux, il abandonne sa charge et part à Königsberg pour rencontrer Kant. Celui-ci le recommande à son éditeur et lui ouvre la scène philosophique.

Fichte s'oppose aux privilèges de l'Ancien Régime et se montre subversif aux yeux des autorités. C'est en écrivant son premier ouvrage sur la révolution qu'il dit pressentir son propre système philosophique. Nommé professeur de philosophie à Iéna, il suscite vite l'enthousiasme dans toute l'Allemagne par la fulgurance et la nouveauté de ses idées. Madame de Staël le fait connaître en France. Sa *Doctrine de la science* est considérée comme la première œuvre de l'idéalisme allemand. Hanté par la question de l'altérité, il est à certains égards le fondateur de la philosophie de l'éducation moderne. Il propose aussi une philosophie dite « populaire » plus directement militante.

Accusé d'athéisme en 1799, il est féroce­ment critiqué par des adversaires qui le surnomment parfois « le Robespierre allemand ». Il choisit de démissionner et de

quitter Iéna, tandis que la jeune génération romantique, ainsi que les jeunes Schelling et Hegel soulignent le caractère révolutionnaire de sa pensée. Il publie en 1800 un traité d'économie politique qui influencera Marx. Puis il enseigne à Berlin où il devient Recteur de l'université. Son caractère inflexible et sa dureté lui attirent certains ennuis dans cette fonction. Il est le premier à interdire le duel à mort dans l'université allemande.

Mais la *Phénoménologie de l'esprit*, publiée par Hegel en 1807, occulte toutes les autres figures de l'idéalisme allemand. La dernière version de la *Doctrina de la science* de Fichte est interrompue en 1814 par sa mort, alors qu'il est tombé dans l'oubli, au cours d'une épidémie de typhus.

Changeant de position à partir des guerres napoléoniennes, Fichte ranime l'esprit public allemand contre la France. Le penseur renouvelle ses projets éducatifs, déploie une réflexion originale sur la langue et lutte contre les risques d'écrasement des spécificités culturelles par la France de Napoléon. Les écrits de Fichte influenceront les premiers romantiques allemands (Novalis), puis Marx, Husserl, et certains phénoménologues par la suite. Son pangermanisme présumé ne l'empêchera pas de trouver sa pleine réception en France sous la III<sup>e</sup> République.

Lu d'abord comme un philosophe pour sans-culottes, il plaide pour un Etat démocratique assurant la liberté de chacun et une distribution équitable des richesses.

Penseur du politique et de l'action morale, il affirme : « Ce que l'on choisit comme philosophie dépend ainsi l'homme que l'on est. »

## **JOSEPH VON SCHELLING**

Existe-t-il un système qui réconcilierait la Nature et l'Esprit ? Peut-on parvenir à penser le caractère concret de la vie ? Ces questions sont au centre de l'idéalisme.

Né dans le Wurtemberg en 1775, Schelling a un père pasteur luthérien, l'un des meilleurs orientalistes de son temps, qui lui enseigne l'hébreu et l'arabe. Il apprend le latin et le grec au lycée, puis entre au séminaire protestant de Tübingen où il se lie avec Hölderlin et Hegel. Il obtient la maîtrise de philosophie et professe une pensée du Moi, influencé par Hegel et Fichte. Devenu précepteur de jeunes barons à Leipzig, il étudie les sciences à l'université de la ville.

Il participe avec ses amis à la rédaction du manifeste de l'idéalisme allemand. Son livre *L'Âme du monde* (1798) lui attire l'amitié de Goethe. Il expose sa philosophie de l'identité : pour lui, de la nature ou de l'esprit, aucun n'est primitif, l'un et l'autre dérivant de l'absolu où se confondent l'objectif et le subjectif.

Professeur de philosophie à Iéna, Munich, Berlin, il cumule titres et honneurs et devient précepteur du prince héritier de Bavière. Finalement, Schelling remplace l'Absolu par un Dieu plus personnel dans ses livres *Philosophie de la mythologie* (1842) et *Philosophie de la Révélation* (1854).

La pensée de Schelling est une odyssée intellectuelle faite d'étapes et de différentes strates : philosophie de la nature, de l'identité, de l'art, de la mythologie... La synthèse de sa *Philosophie du Moi* se laisse espérer dans l'organisme vivant et dans l'art.

Sa pensée sur la nature le rend célèbre et lui vaut l'amitié de Goethe. En 1798, il a la révélation de l'art en visitant la galerie de Dresde : il fonde alors un idéalisme esthétique. « L'architecture, c'est de la musique figée » exprime-t-il. Il fait reposer sa philosophie de l'identité sur la force nocturne de la pesanteur, sur la lumière et sur

deux termes : le sujet (l'idéal) et l'objet (le réel). Enfin, revenant à une philosophie historique, il abandonne le moi et la nature pour Dieu.

Ses recherches sur la liberté humaine le mènent ensuite à opposer désir et sens : la liberté se place à l'intersection de la nature et de l'histoire, du désir et du sens. Le penseur affirme la réalité du Mal et trouve son origine en Dieu. L'Existence est la manifestation, c'est une sortie hors-de-soi – une ex-tase – un mouvement divin d'amour et de révélation. Il donne ici naissance à une philosophie de l'existence qui intéressera Sören Kierkegaard, son auditeur.

Puis il se lance dans une grandiose épopée retraçant la naissance des dieux : *Les Ages du monde* (1809-1827), ouvrage posthume et inachevé. Sa pensée de la *Révélation* (1831) traite de christologie, de satanologie, d'ecclésiologie. Elle s'achève en acte de foi généralisé.

On dit que Schelling, Hegel et Hölderlin, fascinés par la Révolution française, auraient planté un arbre de la liberté lorsqu'ils étaient séminaristes à Tübingen. L'idéalisme allemand correspond à la fin des Lumières allemandes aux 18/19<sup>e</sup> siècles. La nostalgie de la Grèce se manifeste chez ces penseurs. Parmi les théoriciens du romantisme allemand en littérature, Schelling a beaucoup compté.

Toutes ces rencontres croisées au sein d'un milieu comprenant des philosophes, des poètes et des écrivains prirent place à Iéna, la petite ville que ces premiers romantiques se proposaient de *romantiser*.

« Je veux mourir joyeux comme un jeune poète », s'extasie Novalis.

« On mesure l'intelligence à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter » suggère pour sa part le Protée de l'idéalisme allemand.

## **AUGUSTE COMTE**

« Nul ne possède d'autre droit que celui de toujours faire son devoir ». C'est ainsi qu'Auguste Comte, qui accorde une grande importance à l'amour et au mysticisme, tente simplement d'instaurer une religion laïque, fondée sur la science et l'économie, avec l'altruisme à la place de la foi en Dieu. De nos jours les biotechniciens qui nous promettent une société sans maux ou les apôtres de la mondialisation économique et humanitaire font-ils autre chose ?

Originaire d'un milieu catholique, Auguste perd la foi dès l'âge de quatorze ans. Brillant élève en mathématiques, il est renvoyé de l'Ecole Polytechnique pour insubordination. Il se met à enseigner et devient le disciple et secrétaire de Saint-Simon avec lequel il se brouille en 1824. Il étudie Monge, Condorcet, Montesquieu et ouvre à son domicile un cours de philosophie positive qui rencontre beaucoup de succès. Il y expose sa théorie des trois états de l'esprit humain : théologique, ou fictif dans sa jeunesse ; métaphysique, ou abstrait dans son adolescence ; et positif enfin dans sa maturité qui devient l'âge de la science. L'approche scientifique permet de dévoiler le réel et de décrire les lois de la nature en vue d'une destination pratique, utile pour l'action, par opposition à la connaissance pour la connaissance. Auguste réalise un classement des différentes sciences et considère qu'il reste encore une science positive à fonder, la plus importante car elle a pour objet les faits humains et doit permettre le progrès de la société : il la baptise « sociologie ». Mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie et sociologie : telle est la matière de son cours de *philosophie positive* chargé de faire une synthèse de ces disciplines.

La rencontre d'Auguste et de Clotilde De Vaux en 1844 et l'amour qu'il lui porte bouleversent sa vie. Elle devient son égérie, mais meurt deux ans plus tard. Comte ressent alors le besoin d'une religion garante de l'organisation sociale pour rallier

les volontés individuelles et substituer le règne de l'humanité à celui de Dieu. Provoquant l'incompréhension de ses disciples et sa rupture avec Emile Littré, il crée alors la religion de l'Humanité, une nouvelle religion sans Dieu, qui voue un culte aux grands hommes et dont il se réclame le grand prêtre. Fondateur du positivisme et de la sociologie, Auguste Comte a conçu un système permettant de rendre compte de l'histoire des représentations scientifiques et sociales. Religion, famille, propriété, langage, rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel : tels sont les éléments d'une société tournée vers le progrès. Et toute évolution se termine par un état d'équilibre une fois le stade positif atteint.

Peut-on concevoir une religion scientifique ? Telle est la problématique établie par Comte. Selon lui, cette *religion positive* a vocation à remplacer le Dieu des religions révélées. Elle aura ses prêtres – les savants – et son pouvoir temporel – les industriels et les banquiers. L'humanité fera l'objet d'un culte : elle sera baptisée le *Grand-Être*, sorte de communauté immortelle qui dépasse les simples individus. De même, la Terre et l'univers seront vénérés. La planète s'appellera *Grand-Fétiche*, par analogie avec les religions primitives. Le but à atteindre, c'est la réconciliation de l'amour, de l'ordre et du progrès (*Ordem e progresso*, devise du drapeau brésilien).

Pour Comte, la sociologie représente l'aboutissement du progrès scientifique. Son objet, c'est l'humanité dans sa totalité. Elle doit permettre l'évolution de la société vers une unité propre à assurer le bonheur du genre humain. Peut-on pour autant concevoir une religion scientifique ? Comte ne serait-il pas devenu une sorte de prophète, presque un chef de secte, sur la fin de sa vie ? On peut qualifier de scientisme cette foi aveugle dans le progrès scientifique. Or la science, l'histoire l'a montré, n'est pas cette force magique et toute-puissante vouée à faire le bien des hommes.

« L'Amour pour principe, l'Ordre pour base et le Progrès pour but » : la formule sacrée du positivisme semble planer dans un mysticisme parfois proche du délire.

## **ALEXIS DE TOCQUEVILLE**

Philosophe politique et précurseur de la sociologie, il est l'analyste éclairé de nos démocraties. Né dans une famille légitimiste de la noblesse normande, Alexis de Tocqueville est issu d'une lignée illustre. Ses parents évitent la guillotine de justesse grâce à la chute de Robespierre intervenue la veille de la date prévue pour leur exécution. De là l'horreur que manifesterait Alexis durant sa vie pour toute révolution violente.

Nommé d'abord maire, puis préfet, pair de France, magistrat et avocat, il est envoyé aux Etats-Unis pour y étudier le système pénitentiaire américain. Reçu en Angleterre par son ami John Stuart Mill, il entame ensuite une carrière politique en devenant député de la Manche. Il défendra au Parlement ses positions anti-esclavagiste et libre-échangiste, s'interrogeant aussi sur le colonialisme.

De ses notes de voyage, il extrait la matière de son ouvrage *De la Démocratie en Amérique*, l'oeuvre fondatrice de sa pensée politique, récompensée d'un grand succès. Cette publication lui vaut son élection à l'Académie française.

Elu président du Conseil Général de la Manche, puis à L'Assemblée Constituante de 1848, il est une personnalité éminente du parti de l'Ordre, résolument conservateur. Membre de la commission chargée de la rédaction de la Constitution de 1848, il y défend les institutions libérales, l'élection du président de la République au suffrage universel et la décentralisation. Il devient vice-président de l'Assemblée législative.

Votant la déchéance du président de la République, il est incarcéré puis relâché, mettant un terme à sa carrière politique. Face au césarisme renaissant, il s'affirme comme le champion des libertés. Retiré dans son château normand, il meurt, jeune, de la tuberculose.

Cet aristocrate de cœur est démocrate de raison. Mieux et plus tôt que quiconque, il a entrevu la naissance des démocraties modernes et les dangers qui les menacent. Etat de droit et libertés individuelles sont au cœur de son projet. Engagé dans l'action politique de terrain en devenant député sous Louis-Philippe, c'est en visionnaire qu'il annonce à la tribune de l'Assemblée une explosion sociale que rien ne laisse paraître... en 1848. Après l'abdication du roi, il participe à la rédaction de la Constitution de la II<sup>e</sup> République.

Les violentes émeutes de la faim qui éclatent à Paris en juin 1848 sont réprimées très brutalement, consacrant la rupture entre la classe ouvrière et le régime républicain et donnant raison à Tocqueville. Le Printemps des peuples est en marche.

Libéral, Alexis accepte le principe de la Révolution tout en en condamnant les excès. Il défend la liberté individuelle et l'égalité en politique. Théoricien du colonialisme, il légitime l'expansion française en Afrique du Nord. Sceptique, hanté par la corruption de la démocratie et le déclin des valeurs aristocratiques, il défend aussi une vision de la grandeur nationale qui annonce le nationalisme du siècle suivant.

Tocqueville est aussi partisan d'une réforme des prisons, préconisant le principe du *panoptisme*, basé sur l'isolement cellulaire individuel, décrit par Michel Foucauld dans *Surveiller et punir*. Son objectif majeur demeure la protection de la société.

La pensée d'Alexis nourrira les initiateurs de la III<sup>e</sup> République, dont Jules Ferry décentralisateur convaincu. Adeptes de la démocratie au village comme apprentissage de la vie politique nationale, il plaide pour une démocratie vivante et active, animée par les citoyens.

« Ce qui met en danger la démocratie, ce n'est pas la grande corruption de quelques-uns, c'est le relâchement de tous », affirme cet amoureux du gouvernement du peuple par le peuple.

## **ARTHUR SCHOPENHAUER**

Vivre heureux ? Ce ne serait, selon lui, que vivre de manière supportable. Besoin, souffrance et frustration sont au cœur de la pensée de Schopenhauer, l'homme qui « fit de la compassion une vertu », suivant le mot de Nietzsche. Sa pensée aurait été inspirée en partie par la vision d'un groupe de forçats en partance vers le bagne.

Voué par son père à une carrière commerciale, Arthur aime lire les poètes et s'applique au latin. Délivré de l'engagement par la mort brutale de son père, Le jeune homme suit sa mère à Weimar où celle-ci mène des activités littéraires et devient une romancière à succès. Goethe en personne participe au salon qu'elle dirige. Dans son sillage, Arthur entreprend enfin des études classiques, devenant un étudiant original et déterminé, nourri des poètes grecs et latins.

Un professeur de philosophie l'oriente sur Kant et Platon, puis Aristote et Spinoza. Découvrant la philosophie hindoue, il se familiarise avec les *Upanishads*, textes de base de cette pensée que l'Europe découvre au XIX<sup>e</sup> siècle. Entre 1814 et 1818, il rédige son grand œuvre *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*.

Une dépression le touche alors, où il avoue s'être pris pour un autre, développant la conviction que son travail ne serait compris que par la postérité. La gloire vient pourtant vers la fin de sa vie, lui donnant l'impression d'être *un survivant, un attardé*. Curieusement, il fait de son caniche *Atma* (*âme* en sanskrit) son légataire principal.

Proche de la philosophie bouddhiste, Arthur dit se sentir proche du pessimisme de Gracian dans son *Criticón*. Sa philosophie influencera durablement de nombreux auteurs ou artistes du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, dont Nietzsche, Borgès, Proust, Mann, Kafka, le peintre Munch, Chaplin et... jusqu'aux réalisateurs de la récente trilogie filmique *Matrix*. Sa vision d'un monde absurde, dénué de sens, préfigure aussi

l'existentialisme. Son grand œuvre suscitera l'intérêt de Nietzsche pour la philosophie. Certaines de ses réflexions sont en accord avec la théorie de l'Evolution avant même que Darwin ne publie ses travaux. Son respect pour les droits des animaux conduit nombre de militants actuels à le redécouvrir.

La philosophie de Schopenhauer passe pour être pessimiste. Parce qu'elle aboutit à des solutions négatives : le renoncement au désir, le suicide, ou l'acceptation de la vie et de tous ses maux. Si ce n'est dans l'art désintéressé qui peut provisoirement apaiser l'âme, le penseur ne voit pas d'amélioration possible du destin humain.

Selon lui, nous sommes tous les instruments d'un vouloir-vivre universel – anticipation de la *volonté de puissance* chère à Nietzsche. La morale est chose nécessaire qui prend la forme d'une attention accordée à autrui mais qui ne peut s'édifier que sur la pitié, nous permettant de sortir de notre individualisme égoïste. Quant au bien-être, il est moins une question de volonté que de tempérament. Rester en parfaite santé, garder une humeur stable, s'exercer à se détacher des êtres chers comme de tous nos biens : tels sont les conseils du philosophe qui conclut par un « on ne jouit à proprement parler que de soi-même ».

En pessimiste athée, Arthur vit célibataire, sans responsabilité sociale, enclin à la mélancolie et au cynisme. Il pense que notre représentation du monde ne s'opère qu'à travers un voile d'illusions (*le voile de Maya*). Le cycle sans fin des besoins inassouvis et des nouveaux désirs n'apportent qu'un apaisement passager, fugace. C'est le destin tragique de l'homme.

Le philosophe propose l'abolition des désirs par l'art, la morale et l'ascétisme. Freud et Dostoïevski lui reconnaîtront une filiation certaine.

« L'homme est un animal métaphysique. » Une pensée du détachement.

## **JOHN STUART MILL**

L'égalité est-elle plus importante que la liberté individuelle ? Une question que pose John Stuart Mill, l'un des grands représentants de la philosophie libérale. Dans *De la Liberté*, il défend des idées semblables à celles que le philosophe américain Ralph Waldo Emerson revendique outre-Atlantique au même moment. Ces idées aboutissent à la situation suivante : chacun ayant la liberté de dire ce qu'il pense, la quête authentique de la vérité laisse place à des débats où priment avant tout le prestige personnel, la défense vindicative des convictions. La presse, la télévision, les réseaux sociaux se nourrissent de ce genre de confrontations.

Par ailleurs, l'idée d'égalité ne tend-elle pas à disparaître des préoccupations de ceux qui défendent la liberté d'opinion. Celle-ci finit par n'appartenir qu'au petit nombre de personnes ayant un accès conscient aux médias. Enfin, quelle égalité demeure à partir du moment où celui qui sait séduire, parler avec éloquence, s'exprimera avec plus de « liberté » que celui qui en est exclu ?

Tous les êtres sont différents. Il est bon qu'ils revendiquent cette différence. La société n'a aucun droit de s'ingérer dans les consciences. Elle n'a pas à intervenir dans le domaine des fins particulières. C'est en affirmant l'originalité de son existence que chaque individu participe à la lutte contre ce que Mill appelle la « tyrannie de l'opinion majoritaire ».

Né à Londres en 1806 et fils de l'historien économiste et philosophe James Mill, John Stuart Mill est l'un des grands penseurs anglais du libéralisme. Poussé par son père, il montre de précoces aptitudes aux études. Il connaît le latin et le grec à huit ans. Il entre à la *Compagnie des Indes* où travaille son père. Très tôt, il s'associe aux travaux de l'École du philosophe Jeremy Bentham.

Il s'illustre d'abord comme journaliste dans des revues prônant un libéralisme radical. Disciple et ami d'Auguste Comte qu'il soutient financièrement, il est

profondément marqué par le positivisme. Elu à la Chambre des Communes en 1865, il défend le droit de vote des femmes et leur émancipation, devenant l'un des précurseurs du féminisme.

En matière de morale, Mill adapte l'utilitarisme de Bentham, dont il perçoit les limites. Il fonde le devoir sur la recherche du bonheur général et l'étend au droit et à la politique. Mettant l'accent sur l'aspect qualitatif du bonheur, il prend davantage en compte l'écart qui existe entre le bonheur individuel et le bonheur public. Le but de l'humanité devrait être de réduire cet écart. Tant que celui-ci existe, le bien d'autrui doit l'emporter sur le bonheur personnel. On oppose ainsi l'utilitarisme altruiste de Mill à l'utilitarisme égoïste de Bentham. Influencée par David Hume, la philosophie de Mill est un empirisme où la perception de la réalité du monde se base sur l'expérience individuelle et les associations d'idées. Socialiste libéral, il développe une théorie politique concrète qui a fortement marqué le libéralisme anglais.

La seule façon de parvenir à la vérité est de confronter des opinions divergentes. Une opinion qui ne subit pas l'épreuve du débat, écrit Mill, est un « dogme mort » et non une « vérité vivante ». Ainsi, la liberté individuelle et la diversité des opinions sont sources de richesses culturelles et de progrès social. L'égalité n'offre pas ces avantages. Pourtant, victime à vingt ans d'une dépression suite au surmenage, John est amené à reconsidérer l'utilitarisme de Bentham et de son père : il en vient à penser que, si son éducation utilitariste a fait de lui une exceptionnelle « machine à penser », elle l'a aussi coupé de son moi profond. Dès lors, il tente de concilier davantage logique et émotions. Les œuvres du poète Wordsworth l'amènent à se rapprocher de la pensée romantique.

« Le bonheur n'est pas un but qu'on poursuit âprement, c'est une fleur que l'on cueille sur la route du devoir » résume-t-il alors avec justesse.

## **CHARLES DARWIN**

Les espèces évoluent-elles par sélection naturelle ? A la suite de la publication *De l'Origine des espèces* (1859), Charles Darwin subit de violentes attaques sur le plan philosophique et religieux. L'évêque anglican Samuel Wilberforce y combat la théorie de la sélection naturelle dans son ensemble, en soutenant qu'on ne voit nulle part dans la nature des espèces se transformer, et qu'a fortiori l'homme ne peut pas provenir d'une espèce de singe. Thomas Henry Huxley lui rétorque alors qu'il préférerait, s'il avait à choisir, être le descendant d'un singe plutôt que celui d'un homme flétrissant un savant attaché au seul progrès de la vérité.

Il se trouve que le fondateur de l'évolutionnisme émettait sur sa propre théorie des doutes qu'ignoreront ses successeurs. Mais bien avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Eglise elle-même admit qu'il n'existait aucune incompatibilité entre la notion d'évolution et une interprétation raisonnable des textes bibliques.

Selon le biologiste Julian Huxley, *l'Origine des espèces*, en déposant Dieu de ses créatures, mérite le label de *livre qui fit trembler le monde*. Quant au chercheur Michael Denton, il note que « si l'objectif du voyage de Darwin à bord du *Beagle* était de dresser un relevé des terres de Patagonie, le résultat en fut d'ébranler les fondements de la société occidentale. » Après l'affirmation de l'héliocentrisme par Copernic au XVI<sup>e</sup> siècle, et avant la découverte de l'inconscient par Freud au XX<sup>e</sup>, ce fut un second coup dur asséné à nos ego humains. Sans sélection, le monde serait saturé. En effet, une population double très rapidement si tous les individus arrivent à l'âge adulte et se reproduisent. Si les populations animales restent à peu près stables, c'est parce qu'un grand nombre d'individus n'atteignent pas l'âge de la reproduction. Seuls les mieux adaptés y parviennent. Tout se passe comme si les contraintes de la vie exerçaient une sélection sur les individus appelés à se reproduire. De là l'expression *sélection naturelle*.

Charles Darwin naît en Angleterre en 1809, dans une famille de médecins. Abandonnant ses études de médecine, il entre à Cambridge dans le but d'obtenir une charge de prêtre anglican. Mais en 1831 il entreprend un long voyage de cinq ans autour du monde, en Amérique du sud et dans les îles du Pacifique, comme naturaliste sur le navire de recherche le *Beagle*. Durant cette période, il recueille une énorme quantité d'observations biologiques et géologiques. Les phénomènes naturels qu'il constate alors le persuadent qu'ils ne peuvent être expliqués par la seule création et que les espèces animales et végétales ne sont pas immuables.

Installé à Londres, Darwin publie le récit de son périple *Voyage d'un naturaliste autour du monde* (1839) et commence à exploiter les données qu'il en a ramenées. Il s'intéresse aussi à Malthus – partisan d'une maîtrise de la croissance de la population – et aux pratiques de sélection des éleveurs anglais. Par analogie avec la sélection artificielle, il découvre le mécanisme de la sélection naturelle. Les individus d'une espèce les mieux adaptés à leur environnement subsistent, se reproduisent, les autres disparaissent. Seules les variations utiles à l'espèce sont transmises d'un individu à ses descendants. Ces caractéristiques nouvelles deviennent ainsi progressivement dominantes. Les espèces ne sont donc pas figées comme on le croyait jusqu'alors, en cohérence avec la Bible. La génétique moderne, qui se développera à partir de Gregor Mendel, validera cette théorie en expliquant les modes de transmission des caractères héréditaires.

Karl Marx a été l'un des premiers à saisir l'importance des travaux de Darwin. Selon le mot de Freud, Darwin a infligé une profonde blessure narcissique à l'homme en montrant qu'il n'était ni une créature de Dieu, ni l'espèce élue de la nature, mais le fruit d'une longue évolution du règne animal.

« Un mathématicien est un aveugle qui, dans une pièce sombre, cherche un chat noir qui n'y est pas » note Charles avec humour.

## SÖREN KIRKEGAARD

« L'existence est le récif sur lequel la pensée pure fait naufrage », lance celui qui a inventé le terme *existentiel*. La réalité essentielle est d'ordre subjectif, veut suggérer celui qui est considéré comme l'initiateur de l'*existentialisme* : la vérité, c'est cette vie, cette souffrance, ces doutes, cette quête de sens que j'éprouve en tant qu'individu singulier. Aucune certitude, aucun savoir objectif ne peut remplacer cette vérité que je ressens comme ma vérité immédiate.

L'écrivain, théologien protestant et philosophe danois Sören Kierkegaard naît en 1813 dans une famille piétiste très fervente et austère. La disparition précoce de cinq de ses frères et sœurs lui fait entrevoir la sienne propre avant 33 ans, soit l'âge... du Christ. Ainsi plongé dans un état mélancolique, il s'éprend de la jeune Régine Olsen... mais la quitte soudainement après lui avoir renvoyé son anneau de fiançailles.

Le *Journal du Séducteur*, qui décrit le processus de séduction, montre ce qu'il y a de désespérant dans une vie tout entière donnée à l'esthétique et à l'attrait de la sensualité. Pour en sortir, il nous faut passer au stade supérieur de l'éthique, une option qui mène au *choix de soi-même* : assumer ce que notre histoire a fait de nous, dans la responsabilité du mariage par exemple. Le troisième stade, religieux, marquera le dépassement de cette phase éthique. Avec la prise en compte de la réalité du péché.

Une polémique avec un journal satirique empêche le penseur de devenir pasteur. Sondant le phénomène du désespoir, Sören le définit comme ce qui pousse chacun à ne pas vouloir être soi. Entamant, au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, une campagne d'articles et de pamphlets contre l'Eglise officielle danoise, le philosophe décrète « qu'il faut en finir avec le mensonge suivant lequel c'est le christianisme qui est prêché ». Il va jusqu'à dénigrer mille prêtres qui *jouent au christianisme*. Agressif, il parle de

*filouterie, d'escroquerie* à propos de *ces mille menteurs*. Ce combat devient son œuvre.

Kierkegaard perd conscience dans la rue et meurt dans l'affirmation d'une recherche d'authenticité. Le penseur incite son lecteur à mettre en question la pureté de sa vie en opérant un mouvement d'intériorisation. Le stade religieux-chrétien est selon lui le sommet de l'intériorité. La foi ne se prouve pas, elle s'éprouve.

Nulle conviction par la raison ou par la preuve : il faut faire l'épreuve de soi-même, incarner la vérité. Peu importe l'histoire des grandes civilisations, c'est *mon* histoire qui compte. Il n'y a pas d'Esprit universel, mais que des esprits singuliers.

Le philosophe révèle une profonde créativité littéraire et poétique, s'intéressant tant aux auteurs anciens (Aristophane, Platon) que modernes (Shakespeare, Goethe), travaille sur le mythe tragique et la comédie. Il oppose l'ironie socratique à l'ironie moderne des romantiques.

Selon lui, dans nos vies, « l'instant de la décision est une folie » : comment prévoir les ultimes conséquences de notre saut dans l'existence ? Mais quelqu'un qui décide de douter peut le faire... indéfiniment. La foi s'oppose directement au doute : au croyant de prendre un risque et de vaincre ce doute avec les armes de la foi.

L'angoisse est *le vertige du possible*. Nos *finis* (les sens, le corps, la connaissance) et nos *infinis* (le paradoxe, la capacité à croire) existent toujours dans une *tension* : nous sommes cette tension. Si elle peut nous épargner l'angoisse, la morale ne nous console pas de la mort.

Le croyant est supérieur au moraliste. Seule la foi console. « Que la vie est insignifiante et vide » s'exclame l'auteur de *Craintes et tremblements*.

## **RALPH WALDO EMERSON**

Quelle place accorder à l'homme dans une science de la nature ? Comment éviter au perfectionnisme de verser dans l'élitisme ? Essayiste, philosophe et poète américain, Emerson est le chef de file du mouvement transcendantaliste.

Ralph Waldo naît en 1803 à Boston, Massachusetts. Il est issu d'une vieille famille de Nouvelle Angleterre où ses ancêtres s'étaient installés dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Fils d'un révérend pasteur, second de cinq fils, il est orphelin de père dès l'âge de huit ans. Elevé par sa mère et d'autres femmes intellectuelles de sa famille, comme sa tante Mary Moody qui comptera beaucoup dans son éducation, il est admis à l'université Harvard dès l'âge de quatorze ans.

Après l'obtention de son diplôme, Raph aide son frère au sein de l'école pour jeunes filles qui est installée dans la maison de leur mère, puis il prend l'école en charge, ce qui lui assure l'essentiel de ses revenus pendant plusieurs années. Son plus jeune frère est alors envoyé en psychiatrie à l'hôpital. Emerson étudie la théologie et devient pasteur unitarien (doctrine où Dieu est un seul et même esprit), avant de démissionner. Il perd sa jeune femme.

Emerson entame un long voyage en Europe : Italie, Paris, Grande Bretagne où il rencontre Coleridge, Carlyle, Stuart Mill. En 1835, il s'installe à Concord où il achète une maison et devient rapidement une des personnalités de la ville. Il y rencontre David Thoreau, à qui il demande s'il écrit un journal intime : cette question sera une source d'inspiration pour David durant toute sa vie.

Il publie anonymement son premier livre *Nature* en 1836 et prononce un discours célèbre où il déclare l'indépendance littéraire des Etats-Unis et recommande vivement aux Américains de créer leur propre style d'écriture, libéré de l'Europe. Avec quelques intellectuels, il participe à la fondation d'un magazine –

*The Dial* – pour aider à la propagation des idées transcendantalistes (mouvement croyant à la bonté inhérente des humains et de la nature). La pensée d'Emerson se situe aux confluent de deux grandes traditions, le puritanisme et le romantisme.

Emerson perd son fils aîné atteint d'une scarlatine. Sa douleur lui inspire deux œuvres majeures. Quarante ans plus tard, prenant froid lors d'une marche, le philosophe mourra, victime d'une pneumonie. Il sera enterré à Concord, revêtu d'une robe blanche offerte par un ami sculpteur.

Emerson avait une passion pour le génie de Montaigne et avouait vouloir écrire, comme lui, un livre « drôle, rempli de poésie, de théologie, de choses journalières, de philosophie, d'anecdotes, de scories. » Comme Goethe, il cherche d'abord, dans une science de la nature, la réponse à ses questions sur la place de l'homme.

Une bonne part de ses intuitions lui vient de son étude des traditions orientales, notamment l'hindouisme, le confucianisme et le soufisme. Parmi tous les penseurs qui peuvent aujourd'hui se réclamer d'Emerson, citons Stanley Cavell qui rapproche ce qu'il appelle le « perfectionnisme » d'Emerson de la morale mise en jeu dans certains films (les *comédies de remariage*). Ce perfectionnisme du sujet politique a pour caractéristique notable de ne pas être élitiste.

La sympathie avec la nature se retrouve dans la description de la retraite du philosophe à Concord. La solitude et l'aisance du poète suffisent à nous montrer une sorte de Montaigne puritain. A son image, il a aussi écrit ses *Essais*. L'homme éprouve un sentiment mystique pour la mission qu'il s'est donnée, sur fond d'un appel à la naissance d'un individualisme américain inspiré par la nature.

La vision d'Emerson est spirituelle, son style émaillé d'aphorismes. Il puise aux sources d'un ordre cosmique. Grand poète en prose, il influencera une longue lignée de poètes américains parmi lesquels Walt Whitman, Emily Dickinson, ainsi que les penseurs William James et Nietzsche.

« Descends dans ton cœur et écris » souffle le philosophe au poète.

## **DAVID THOREAU**

Un homme du Nouveau Monde construit sa cabane au fond de sa forêt préférée. « J'ai une chambre bien à moi, à moi seul : c'est la nature », affirme celui qui a choisi de vivre en marge de la civilisation américaine naissante, épisodiquement du moins.

Pour s'accomplir en lui, le poète et le philosophe aspirent à une éducation d'homme libre. Né en 1817, David Thoreau se fait bûcheron, artisan pour édifier sa cabane en pin non loin de chez lui. L'homme reviendra vers son village pour y jouer un rôle de citoyen actif. En attendant, le penseur de la simplicité volontaire souhaite se retirer au calme pour écrire et méditer.

Tel Rousseau dans sa forêt d'Ermenonville, l'homme inaugure sa cabane le jour anniversaire de la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis. Tout un symbole qui poussera certains de ses contemporains à le soupçonner... d'anarchisme.

Pourtant, David ne cessera de leur donner l'exemple d'un rapport actif, de chaque instant, avec la nature. Son éclectisme – fruit de son don pour la vie – le verra se livrer à des travaux d'arpentage (jusqu'à devenir expert géomètre), de peintre en bâtiment, de botaniste, d'ethnologue et de conférencier. *Body and soul...*

Soucieux de décrire la construction de sa cabane avec l'application du pionnier, David utilise le passage des quatre saisons comme symbole du développement de soi. L'activité manuelle est pour lui une métaphore de l'édification de l'âme. Comme son aptitude à observer la nature dans ses plus menues manifestations : sa vision d'un combat de fourmis comparées à des guerriers antiques peut à elle seule lui suggérer des récits proches de l'épopée.

A l'image des grands hommes de notre Renaissance, l'homme endosse avec autant de goût et d'aptitude les habits du naturaliste, de l'écrivain et du penseur. Plongé dans une nature encore vierge, il est ce Robinson teinté de culture et

d'esprit d'entreprise, épris de science comme de littérature. Une manière d'honnête homme du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ce père de l'écologie littéraire développe chaque jour l'art de vivre son « matin intérieur ». Son *Journal* est le récit d'un voyageur immobile narrant sa révolte solitaire. Fasciné par le spectacle des phénomènes naturels, le poète s'appuie sur le retrait volontaire de l'ermite pour réconcilier le brut et le divin dans une nouvelle éthique.

Naïf, empathique, l'homme se plonge dans la toute fraîche *Théorie des Espèces* de Darwin. Il exprime déjà le souhait de garder intacte sa chère forêt primitive. Comme d'utiliser vent, soleil et marées en sources d'énergie à privilégier. Il finit par tourner résolument le dos au mythe d'un progrès mal géré, dénonce la rigidité des conventions et la violence des institutions. Tous les excès de notre monde contemporain sont déjà là, révoqués à l'avance dans leur irresponsabilité chronique : l'ennemi est en nous !

David se vit aussi en instituteur qui refuse d'appliquer les châtiments corporels. Ouvrant lui-même une école privée, il herborise avec ses élèves et les associe à la discipline. Manoeuvre, jardinier, l'ermite de Concord se fait chef d'entreprise en reprenant la fabrique de crayons de son père. Il transforme même l'atelier en usine de production d'encres pour machines : l'écrivain fabrique son outil.

Attentif aux lieux comme à ses contemporains, l'homme sait cultiver ses visions de la beauté du monde. Découvrant des degrés infinis d'existence pour s'élever au-dessus de soi-même, il réconcilie le faire, le sentir et le penser dans une même célébration de la conscience. « Je rêve d'un peuple qui commencerait par brûler les clôtures et laisser croître les forêts ! » proclame le poète forestier.

David Thoreau ? Une figure d'homme universel et atemporel.

## **WILLIAM JAMES**

N'y a-t-il que ce qui est pratique qui ait de la valeur ? Le critère de réussite peut-il être aisément contesté et dépassé ? « La vérité arrive à une idée, elle devient vraie, est rendue vraie par les événements », affirme l'Américain William James dans *Le Pragmatisme*. Le penseur popularise ainsi une philosophie qui se fonde sur le critère de la réussite. Selon lui, ce qui est efficace est vrai. Par là même il ne peut que séduire les partisans du libéralisme économique. Est vrai ce qui permet une action concrète et utile : donc le travail à la chaîne est vrai, la réussite économique est juste... Ses idées seront unanimement critiquées : affirmer que ce qui est vrai est ce qui réussit, n'est-ce pas ouvrir la porte à toutes les déviations morales, politiques ou religieuses ? Le nazisme est parvenu à reconstituer une unité nationale, le fanatisme religieux à rassurer les âmes... Est-ce pour autant que tout cela est vrai ?

Né en 1842 à New York, William James est un psychologue et philosophe américain – frère aîné d'Henry James le romancier célèbre – l'un des membres les plus éminents de la génération de penseurs qui ont contribué à donner à la philosophie américaine sa propre tonalité. Il est un des fondateurs du *pragmatisme* mais aussi de la philosophie *analytique* (analyse logique du langage pour une clarification de la pensée). Son premier grand livre *The Principles of Psychology* (1890), basé sur l'évolutionnisme, présente la pensée comme un flux, un « courant de conscience » guidé par l'environnement. La théorie de la signification et des conséquences fonde le pragmatisme de James.

Autre point important pour lui : le « tempérament ». Si James reproche aux matérialistes leur manque de spiritualité, la nouveauté et l'imagination demeurent importantes pour lui, un pragmatiste étant plutôt doté d'un tempérament médian. Quant à Dieu, l'homme doit coopérer avec lui pour créer un monde en évolution permanente.

William reçoit une éducation transatlantique et maîtrise le français, l'anglais et l'allemand. Sa famille réside en Europe au milieu du siècle et William poursuit sa scolarité à Genève et à Paris. Très jeune il commence à souffrir de maux aux yeux, au dos, à la peau et à être sujet à des problèmes de dépression. Il étudie la psychologie à Berlin et fonde le premier laboratoire américain de psychologie en 1875.

En 1899, il devient membre de la ligue anti-impérialiste qui s'oppose à la politique américaine aux Philippines et à Cuba dans le cadre de la Guerre hispano-américaine. Le héros de la cause impérialiste est son ancien étudiant, le futur président américain Theodore Roosevelt. James meurt d'une crise cardiaque en 1910.

Trois notions-clés définissent l'œuvre de James : le pragmatisme philosophique, le pluralisme des visions et l'empirisme radical qui renforce ce pluralisme. Il s'attache tant à la signification des choses qu'à leurs conséquences pratiques. Selon lui, toute vérité doit être expérimentée et validée.

Explorant les courants de la conscience, James distingue le moi empirique du moi matériel, du moi social et du moi spirituel. Enfin, le *pur ego* ou *je* (*I* en anglais) – qui correspond à l'âme de la métaphysique traditionnelle – ne peut être objet de science ni considéré comme une substance. Le penseur est souvent considéré comme le fondateur de la psychologie en Amérique.

James a profondément contribué à l'affirmation de la pensée américaine qui cesse, en son temps, de se contenter de suivre la pensée européenne. Wittgenstein et Bertrand Russell subiront son influence.

« C'est sourire qui rend heureux » note simplement le philosophe américain.

## **KARL MARX**

Théoricien du communisme et inventeur du concept de *lutte des classes*, Karl Marx a également développé une pensée philosophique – le matérialisme historique – qui est au fondement de son engagement politique. Sa perspective matérialiste peut se résumer ainsi : les idées ne font jamais que refléter le monde matériel et économique. « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience » affirme l'auteur du *Capital*.

Né à Trèves en 1818 dans une famille juive convertie au protestantisme, Karl Marx étudie le droit, l'histoire et la philosophie. Il débute par une activité de journaliste dans la *Gazette rhénane*. On le place au carrefour de la philosophie allemande (Hegel), du socialisme utopique français (Saint-Simon, Fourier) et de l'économie politique britannique (Smith, Ricardo). Sa doctrine philosophique part de l'homme comme être agissant et non comme être pensant. Il critique la religion et l'Etat comme des constructions imaginaires et substitue la conscience humaine à la conscience divine.

Passant de la théorie à la pratique, Karl crée la Ligue des communistes avec Engels en 1847, et rédige avec lui le *Manifeste du parti communiste*. Après l'échec de la Révolution allemande, il s'exile à Londres où il mène en parallèle son activité militante (animation de la première *Internationale ouvrière*) et la rédaction de son œuvre majeure *Le Capital*, un corpus qui lui demandera vingt ans de travail et qu'il laissera inachevé.

Karl développe une philosophie fondée sur la lutte des classes (exploitants contre exploités) qui est, selon lui, le moteur de l'Histoire. Le matérialisme dialectique se caractérise par le primat de l'Histoire, le progrès se faisant par bonds, par crises brusques (révolutions) et contradictions résolues. Le prolétariat doit

s'organiser à l'échelle internationale afin de s'emparer du pouvoir, avec pour finalité l'abolition des classes et la disparition de l'Etat : c'est le communisme. Karl prédit la fin de la société actuelle où le capitalisme se détruira lui-même, permettant l'avènement d'un Etat ouvrier.

Marx vit dans la pauvreté, soutenu par son ami Engels. Il espère devenir professeur mais abandonne rapidement cet espoir en constatant les brimades et persécutions subies par ses collègues de la part du gouvernement prussien. Il n'abandonne pas sa carrière dans la presse et s'installe à Paris où la censure est moins forte. Mais considéré comme dangereux, il est bientôt expulsé et se réfugie à Bruxelles. Il y organise un réseau de groupes révolutionnaires, dispersés à travers toute l'Europe, dont il prend la direction. Le penseur les unifie sous le nom de Ligue communiste et publie le Manifeste du Parti communiste. Il y développe une critique acerbe du système capitaliste et de la bourgeoisie, la classe sociale qui détient les moyens de production.

La Révolution de 1848 éclate en France et se transmet à l'Allemagne. Marx finit par s'installer à Londres où il achèvera sa vie. En contact avec des révolutionnaires de tous les pays, le penseur n'en reste pas moins seul face à son travail de réflexion. A la suite de l'écrasement de la Commune de Paris, il écrit *La Guerre civile en France*, texte qui accroît sa notoriété au sein du mouvement ouvrier. Ses idées commencent à se diffuser dans les milieux intellectuels progressistes. Mais son nom ne deviendra célèbre qu'après sa mort.

Y aura-t-il toujours des exploitant et des exploités ? C'est la question lancinante – et toujours d'actualité – posée par Marx. Celui-ci propose de mettre un terme à une trop longue histoire de la lutte des classes. En ce sens, il s'inscrit dans un courant de pensée commun à toutes les grandes réflexions politiques : les hommes sont des êtres sociaux dépendant les uns des autres. Le but du politique est d'instaurer la plus grande justice au cœur de cette dépendance.

## **FRIEDRICH ENGELS**

La famille est-elle une institution provisoire ? Si l'avènement de la société communiste, prédit par Marx et Engels, ne s'est pas produit, en revanche la famille patriarcale a été bel et bien mise à mal par l'évolution de la société. On peut donc dire que les analyses de Engels contiennent une part de vérité et annoncent, sans le vouloir, la crise de la famille contemporaine. A moins qu'on ne considère que le capitalisme démocratique, en permettant l'émergence d'une large classe moyenne, a été le véritable instaurateur d'une société « sans classes », sous la forme d'une société de masse dans laquelle les hiérarchie ont été dissoutes.

Il reste que l'émancipation des femmes et la fin du modèle patriarcal de la famille ont bouleversé – certains diront détruit – la famille traditionnelle. Et c'est bien « l'amour individuel moderne » qui régit aujourd'hui, en principe, la constitution des couples. Toutefois, dans les faits, les familles *monoparentales* semblent plutôt se reconstituer autour de la mère. On peut alors se demander si l'on n'est pas revenu au « matriarcat primitif » et si ce type d'organisation familiale est vraiment plus souhaitable que le patriarcat.

« La famille est fondée sur l'esclavage domestique avoué ou dissimulé de la femme » pense Engels. Son affranchissement « exige la suppression de la famille individuelle comme unité économique » ajoute le philosophe et théoricien socialiste allemand. Tout comme le communisme libérera les hommes en faisant disparaître l'Etat, il libérera les femmes en faisant disparaître la famille. Ainsi, les rapports entre les sexes ne seront plus fondés sur l'oppression économique, mais sur la liberté de « l'amour individuel moderne ».

Né en 1820, fils d'une famille d'industriels allemands ayant fait fortune dans le textile, Friedrich Engels suit des études de philosophie à Berlin et se passionne pour les idées de Hegel et de Feuerbach. C'est là qu'il fait la connaissance de Karl Marx.

En 1842, Engels s'installe à Manchester, en Angleterre, pour travailler dans une société industrielle où son père a des intérêts. Il y rencontre Mary Burns, une ouvrière irlandaise, avec laquelle il vivra jusqu'à sa mort. C'est là aussi qu'il s'intéresse au sort des ouvriers et bâtit une philosophie matérialiste fondée sur les classes sociales et sur la prédominance de l'économie dans l'Histoire. Il retrouve Marx lors d'un voyage à Paris et constate avec lui la similitude de leurs visions philosophiques. Ils décident de collaborer et s'installent en Belgique où la liberté d'expression est plus grande.

Engels aide Marx à rédiger un texte écrit pour rendre accessibles à tous les principes communistes : le *Manifeste du Parti Communiste* est publié anonymement en 1848. Expulsés de Belgique, les deux hommes gagnent Cologne où ils fondent la *Nouvelle Gazette* rhénane. Engels participe activement à la révolution de 1848, combattant dans la révolte du Baden-Palatinat. Contraint de s'installer à Londres. Il soutient Marx financièrement et collabore étroitement avec lui. Il milite au sein de la Première Internationale de 1864 jusqu'à sa dissolution en 1876 et s'intéresse particulièrement au féminisme. Il voit le concept de mariage monogame comme résultant de la domination de l'homme sur la femme.

Après la mort de Marx en 1883, Engels rassemble les manuscrits de celui-ci et assurera la publication posthume des oeuvres de son ami, les tomes II et III du *Capital*. Dix ans plus tard, il prend part à la création de la 2<sup>e</sup> Internationale socialiste. Ses écrits, son militantisme et son travail de publication de textes importants de Marx font de lui une référence du marxisme.

« Les prolétaires n'ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Tel est le cri du cœur poussé par celui qui passe pour être l'inventeur du marxisme idéologique.

## **FRIEDRICH NIETZSCHE**

Moment tragique pour un geste conclusif. Qui est ce passant qui, en plein Turin, s'effondre le 3 janvier 1889 ? Il vient de croiser une voiture dont le cocher fouette violemment son cheval. S'approchant alors de l'animal, il en enlace l'encolure, éclate en sanglots et interdit à quiconque d'approcher l'équidé. Comme pour le prendre à témoin de sa compassion, il garde sa pauvre tête entre ses mains.

Accouru à son chevet, un ami le trouve dans un état d'agitation extrême. Nietzsche chante et hurle sans cesse pendant plusieurs jours, prétendant être le successeur de Napoléon et refonder l'Europe par une « grande politique ». Le penseur prétend même haranguer la foule qui se presse en gare de Turin pour son départ. Conduit dans un asile d'aliénés, il prétend s'identifier aux figures mythiques et mystiques de Dionysos et du Christ, pour lui symboles de la souffrance. Il ne mourra que onze ans plus tard, à l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, sans retrouver sa pleine conscience.

Très tôt, le jeune Friedrich développe une conscience scrupuleuse portée à l'analyse et à la critique de soi. « A douze ans j'ai vu Dieu dans sa toute-puissance », confie-t-il. Lecteur de Schiller, Hölderlin et Lord Byron, il aime improviser au piano. Menant des études de théologie, il témoigne d'une inquiétude profonde pour les questions religieuses et philosophiques, et la recherche de la vérité. Il souffre déjà de violents maux de tête et de troubles visuels.

L'élève curieux est passionné d'Antiquité grecque, adule un temps Wagner, se réclame de Schopenhauer. Plus tard, son état de santé l'obligera à abandonner son poste de professeur. Il commence alors une vie errante, à la recherche d'un climat favorable à sa santé et à sa pensée. Malgré l'exercice salutaire de la marche – marcher, une philosophie !... – la dépression est à l'oeuvre dans son esprit. Il se brouille avec Lou-Andrea Salomé, et avec sa sœur sur fond d'antisémitisme.

De plus en plus isolé, il écrit beaucoup, lit les classiques, les moralistes. Mais on lui diagnostique bientôt un épuisement nerveux incurable, en partie héréditaire. C'est alors qu'advient l'épisode du cheval battu.

« Ce n'est pas le doute, c'est la certitude qui rend fou » énonce l'auteur de *Zarathoustra*. Et d'ajouter en complément : « La croyance que rien ne change provient soit d'une mauvaise vue soit d'une mauvaise foi. La première se corrige, la seconde se combat. » Réflexions et récits peuplent les écrits du philosophe, comme autant d'allégories universelles.

Tel cet homme insensé qui, ayant allumé une lanterne en plein midi, courait sur la place du marché en criant : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » suscitant une grande hilarité. « L'a-t-on perdu ? S'est-il égaré ?... » « ...Non, Dieu est mort et c'est nous qui l'avons tué ! » Comme la réapparition d'un Diogène moderne ?

Avant de propulser le mythe du *surhomme* – l'homme qui s'assume pleinement, doué de *la volonté de puissance* – en lieu et place de l'ancienne foi divine, l'auteur du *Gai Savoir* nous apporte la preuve au contresens ordinaire qui le désigne comme nihiliste. A travers amuse-gueules et récréations, il joue sur l'ambivalence entre vérité mortelle et illusion vitale. Le couple dynamique Dionysos/Apollon finit par donner sens au chaos grâce aux sens. Ambiguïté du *Gai Savoir*.

Morale, culture, civilisation, Friedrich passe tout au crible d'une critique sans concession : celle de la généalogie des choses. Aphorismes et citations endossent la forme d'autant de coups de serpe taillant dans nos évidences : le philosophe joue les déconstructeurs sans pitié. Une attitude dont bien d'autres s'empareront par la suite.

Le geste éthologique de l'homme qui enfouit son visage contre celui d'un cheval terrassé ne peut témoigner que d'un sens éthique peu commun.

« L'homme est une corde tendue entre l'animal et le surhomme, une corde tendue au-dessus de l'abîme » confie l'auteur de *Par delà le bien et le mal*.

## **EDMUND HUSSERL**

« Puis-je être certain que le monde existe ? Jusqu'à quel point la réalité du monde est-elle une évidence ? » Pour Edmund Husserl, montrer que l'on ne peut pas être sûr que le monde existe ne signifie pas nier sa réalité, mais « s'abstenir de faire usage des évidences et certitudes qu'il m'offre » afin d'ouvrir la conscience sur une dimension nouvelle de l'expérience de ce monde.

Cette opération n'a pas de caractère sceptique, mais veut révéler la subjectivité à elle-même. La suspension en pensée de la validité du monde (*sa mise entre parenthèses*) a pour fonction de faire apparaître celui-ci à partir de la source où se constitue sa vérité première, ordinaire : la « vie intentionnelle » de notre subjectivité. Tout le problème de Husserl est de définir comment les objets existent pour moi.

Philosophe autrichien de naissance, puis prussien, Edmund Husserl fonde la *phénoménologie* – courant de pensée qui se concentre sur l'expérience vécue et les contenus de conscience – exerçant ainsi une influence majeure sur la philosophie du XX<sup>e</sup> siècle. Né en 1859 en Moravie dans l'empire austro-hongrois (actuelle république tchèque), il est d'origine juive et se convertit au protestantisme luthérien. Psychologie, logique et phénoménologie sont les trois grandes étapes de sa pensée. Il obtient le titre de professeur titulaire et donne des conférences à la Sorbonne. Remplacé par son ancien élève Heidegger en 1933, il se voit interdire l'accès à l'université de Fribourg en application de la législation antisémite. Il est radié du corps professoral trois ans plus tard. Il donne ses dernières conférences à Vienne et à Prague et meurt alors que le nazisme menace de destruction ses manuscrits inédits. Ceux-ci sont heureusement évacués à Louvain où se trouvent encore les archives Husserl, dont 300 000 feuillets restent à dépouiller.

A la manière de Descartes dont il revendique le projet, Husserl cherche à refonder la totalité des sciences à partir d'une expérience indubitable. Sa

phénoménologie est d'abord une méthode d'accès à la vérité des choses, *aux choses mêmes* selon ses mots. Son *intentionnalité* – le fait d'« être conscient de » - distingue le psychique du physique. Notre mental ne percevant que des *esquisses* des choses, il nous faut une loi, un opérateur d'anticipations pour les unifier : l'intentionnalité permet de combler ces blancs, ces vides et de former ainsi un objet intégral pour la conscience. Le penseur explique cette intuition originaire par un exemple mathématique : si l'on peut se représenter intuitivement trois ou quatre objets, on ne peut pas intuitivement s'en représenter mille, mais seulement « y penser ». Husserl distingue ainsi la perception réelle, originaire, et la pensée qui ne fait que « viser » l'objet en une intention « vide ». L'*epochè* – état de suspension du flux des pensées quotidiennes, terme grec déjà utilisé par les sceptiques – cesse toute analyse, tout jugement sur les objets : le sujet en extase se trouve dépourvu d'*ego* ; autrement dit, objet et sujet disparaissent au profit de leur essence ou de leurs pures sensations. Le sujet représente alors l'essence des choses, la conscience de l'esprit universel. Et l'*epochè* est à elle-même sa propre fin. Cette filiation cartésienne repose sur le doute qui laisse place à un être premier, l'ego constitutif : *je ne puis douter que je doute, donc je suis*. La phénoménologie de Husserl est bien une science des phénomènes, de ce qui apparaît à la conscience.

Sa postérité sera féconde. Sartre la développera dans un sens existentiel. Merleau-Ponty la centrera autour de la question de la corporéité et du sensible. Paul Ricoeur et Emmanuel Lévinas traduiront Husserl et s'en inspireront. Cette pensée trouve de nos jours une application pragmatique essentielle en psychologie clinique et en psychiatrie, permettant d'aborder la rencontre de l'autre de façon originale : chacun y retrouve sa place de sujet humain. La pratique contemporaine de la méditation y trouve aussi sa raison d'être : comment suspendre tout jugement pour se voir soi-même assis sur la rive du flux des pensées...

« Le soi est à une distance nulle et infinie des choses » s'amuse Husserl.

## **MAX WEBER**

Comment différencier l'éthique de conviction de l'éthique de responsabilité ? Max Weber est le fondateur de la sociologie dite *compréhensive*, qui postule que l'ensemble des comportements individuels expliquent les faits sociaux. Son modèle d'analyse du social est donc centré sur les individus et leurs motivations à agir. Weber voit là une science de l'action sociale qu'il explicite dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1904).

Economiste et sociologue allemand, Max Weber est considéré, avec Durkheim, comme l'un des fondateurs de la sociologie. Ses interrogations portent sur les changements opérés sur la société avec l'entrée dans la modernité. On lui doit des analyses complexes de la bureaucratie, de l'avènement du capitalisme et du processus de rationalisation en Occident. Outre la religion, Weber étend sa réflexion au droit, à l'Etat, la domination, la musique... Pensée toujours d'actualité, la réception de son œuvre n'a été que progressive.

Max naît en 1864 dans une famille de la bourgeoisie protestante et grandit dans un milieu riche et cultivé. Installé à Berlin, il témoigne d'une grande précocité intellectuelle, bénéficiant de l'influence d'hommes politiques et de savants que son père invite à la maison. A Heidelberg, il suit des cours de droit, de philosophie, d'histoire et de théologie. Professeur d'université, il s'intéresse de près aux problèmes sociaux de son époque. Sa femme, féministe engagée, sera une figure de la vie intellectuelle allemande.

Weber subit une grave dépression après le décès de son père. Il orientera alors son travail vers la sociologie. C'est durant la première guerre mondiale qu'il débute une période d'intense activité intellectuelle en rédigeant son vaste projet de sociologie comparée des religions mondiales. En 1918, il refuse la défaite et appelle à la résistance. Il fait partie de la délégation allemande qui signe le Traité de

Versailles. Il est l'un des fondateurs du Parti démocrate allemand. Il meurt brusquement à 56 ans d'une pneumonie mal soignée, laissant une grande partie de son œuvre à l'état de manuscrits.

Max Weber, avec la tradition sociologique allemande, oppose sciences de la nature et sciences de la culture, en insistant sur la spécificité de l'action humaine. Il introduit dans ses recherches le concept d'*idéal-type* – un type abstrait, une catégorie qui aide à bâtir un modèle de phénomène social – à partir de traits principaux qui aident à penser le sujet. Weber pense les relations de causalité, de conditionnement, à la manière de la *généalogie* de Nietzsche. Ainsi, recherchant la généalogie de l'esprit du capitalisme, on trouverait l'éthique protestante comme cause la plus récente. Analyser le social pour Weber, c'est bien partir des actions et des intentions, ainsi que du déroulement et des effets qui les constituent. Il note que le type d'actions d'où le sens a disparu est le plus courant. L'action *rationnelle en valeur* est celle qui cherche l'accomplissement d'exigences liées à une éthique de responsabilité (veiller avant tout à ne pas blesser l'autre, même au prix de la liberté). L'action *rationnelle en finalité* (défendre la liberté d'expression à tout prix) est inspirée avant tout par l'efficacité, relevant par là d'une éthique de la conviction. La sociologie de Weber se place toujours du point de vue de l'acteur social.

Max Weber enfin définit ce qu'il nomme le *désenchantement du monde* : un processus de recul des croyances religieuses et magiques au profit des explications scientifiques. Un concept étroitement lié aux idées de sécularisation et de modernité. Mais aussi, plus largement, il relève le sentiment diffus d'une perte de sens, voire d'un déclin des valeurs censées participer à l'harmonie sociale. Ce processus sera repris par Marcel Gauchet dans son livre éponyme (1986).

« Bureaucratie. Le moyen le plus rationnel que l'on connaisse pour exercer un contrôle impératif sur des êtres humains » note, implacable, le penseur.



La philosophie contemporaine, héritière de traditions multiples et contradictoires, se présente sous des formes variées. Schématiquement, on oppose souvent d'un côté la philosophie *analytique* (Wittgenstein, Russell) née dans les pays anglophones, et de l'autre la philosophie *continentale*, regroupant des approches diverses (de Husserl à Sartre en passant par Heidegger, Derrida, Ricoeur, Foucault...)

La première approche se fonde sur le pragmatisme et un usage logique du langage pour étudier les problèmes. La seconde signe le rejet de la métaphysique et la fin de l'idéologie : herméneutique (Ricoeur, Foucault), phénoménologie (Husserl), existentialisme (Sartre), déconstruction (Heidegger, Derrida), structuralisme (Levi Strauss, Lacan, Althusser), philosophie féministe (Beauvoir)... Animée de divers courants, la philosophie demeure donc plurielle dans ses méthodes, ce qui en fait l'un de ses traits caractéristiques.

Le XX<sup>e</sup> siècle est aussi celui de l'essor des théories psychanalytiques, qui ont fortement marqué les philosophes, avec leur initiateur Sigmund Freud, et son plus important continuateur en France, Jacques Lacan. En philosophie politique, Hannah Arendt fournit, après l'échec des totalitarismes du XX<sup>e</sup> siècle, une analyse de ces systèmes et s'interroge sur la condition de l'homme moderne et la crise de la culture en Occident. John Rawls, lui, se situe dans l'héritage des théories du contrat social avec sa *Théorie de la justice* qui réfléchit aux conditions d'une société juste dans le contexte du libéralisme politique. Après 1975, les philosophes français se concentrent sur des réflexions politiques (Sartre) ou polémiques (*nouveaux philosophes*). Michel Serres ou Pierre Bourdieu sont invités outre-Atlantique. Un retour des préoccupations sur la morale pratique s'effectue avec Michel Onfray, Régis Debray ou André Comte-Sponville. Plus que jamais, la philosophie est vivante, prenant place dans les médias où elle prétend s'adresser à tous.

## **SIGMUND FREUD**

Dans quelle mesure l'inconscient détermine-t-il tous nos actes ? Le terme *Psycho-analyse* apparut pour la première fois en 1896, repose sur plusieurs hypothèses et concepts élaborés ou repris par le Docteur Freud. L'histoire de Freud se confond avec celle de la psychanalyse.

Né au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'homme éprouve une ascension sociale progressive jusqu'à la plus haute bourgeoisie. Sa famille suit la tendance à l'assimilation des Juifs viennois. Ouverte à la philosophie des Lumières, son éducation n'est pas traditionaliste. Inscrit en médecine à l'université de Vienne, il se passionne pour la biologie darwinienne qui sert de modèle à tous ses travaux. Il concentre ses travaux sur la neurologie et la cocaïne. Renonçant au plaisir de la recherche en laboratoire, il s'installe bientôt comme médecin praticien, puis entre en chirurgie à l'hôpital de Vienne, alors l'un des plus réputés mondialement. Il gagne Paris et se rapproche de Charcot avec qui il travaille. Il étudie la pédiatrie, rédige un rapport sur l'hypnotisme et l'hystérie post-traumatique. Freud et sa femme Martha ont six enfants. Travaillant sur les troubles de la parole, il relie l'inconscient au langage et se focalise sur les phénomènes de phobie et de bisexualité.

En rêvant à une opération mal menée sur une patiente, il entreprend d'en analyser le sens au moyen de la méthode de l'association libre. Cette étude devait devenir le prototype de toute analyse des rêves. Freud découvre la nouvelle approche du *transfert* – la reviviscence du vécu pulsionnel infantile refoulé, qui est reporté sur l'analyste. En 1896, il baptise sa théorie du nom de *psycho-analyse* : le terme désigne dès le départ la recherche des symptômes archaïques en lien avec les symptômes.

Nourrissant de la culpabilité envers son père qui vient de mourir, Sigmund se livre à une *auto-analyse*. Ses souvenirs d'enfance affluent, le menant à la découverte

du *complexe d'Œdipe*. Après une période de dépression, il fait éditer l'*Interprétation des rêves*, ouvrage qui saisit la matière de sa maladie créatrice : il élabore la psychanalyse en dépassant ses problèmes personnels. Travaillant intensément à ses recherches, il se décrit comme un *conquistador*. Reconnu par la société viennoise, il jouit d'une clientèle lucrative et huppée. Lors d'un voyage en Europe, Freud découvre le mécanisme du *lapsus*, révélateur langagier d'un complexe inconscient. Grâce à l'Ecole de Zurich, la psychanalyse naissante amplifie son mouvement en Europe et aux Etats-Unis. Dès 1902, il réunit autour de lui un groupe d'intéressés avec qui il fonde la *Société psychologique du mercredi*. Sa vie se confond désormais avec celle du mouvement psychanalytique.

Il publie en 1905 ses *Trois essais sur la théorie sexuelle* qui rassemblent ses hypothèses sur la place de la sexualité. Pourtant la France se montre d'emblée réfractaire à la psychanalyse, alors que Jung, Ferenczi et d'autres médecins se joignent au mouvement. Un premier congrès international de psychanalyse se tient à Salzbourg en 1908. Cas et analyses se multiplient, venant enrichir la nouvelle science. De même les tournées de conférences aux Etats-Unis et en Europe. Dans *Totem et Tabou*, Freud édifie, à partir du récit de la horde et du mythe du meurtre original du père, une théorie de la société et de la culture fondée sur la toute-puissance.

Les succès de la psychanalyse vont croissant. Freud élabore sa seconde topique (*moi, ça, surmoi*) qui se substitue à la première (*inconscient, préconscient, conscient*). On lui détecte un cancer de la mâchoire dont il mourra treize ans plus tard. Dès l'invasion de l'Autriche par les Nazis en 1938, il se décide à quitter Vienne pour s'installer à Londres avec sa femme et sa fille. Ses souffrances devenant intolérables, il décide de mourir, avec l'aide son médecin. On est en septembre 1939. Ainsi disparaît l'un des plus grands découvreurs de continents du XX<sup>e</sup> siècle, le défricheur de l'inconscient et des secrets du désir.

## **HENRI BERGSON**

Sa vie chevauche le 19<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> siècles. Il est le philosophe de la durée, de la conscience et de l'intuition. Henri Bergson a joué un rôle intellectuel important dans la création de la Société des Nations.

Né à Paris d'une famille juive polonaise, il sera élève de l'École Normale Supérieure, dans la promotion de Durkheim et de Jaurès. Il en sort agrégé de philosophie.

Dans *Matière et Mémoire*, Bergson explore les fonctions du cerveau, entreprend une analyse de la perception et de la mémoire, étudie les liens entre corps et esprit, s'appuyant sur les recherches médicales de l'époque. En 1900, le penseur publie *Le Rire*, un essai sur le sens du comique, qui éclaire la place de l'art dans la vie.

*L'Évolution créatrice*, autre œuvre majeure, se consacre à une analyse philosophique de la théorie de l'évolution. L'ouvrage est salué par ses pairs comme par le grand public. William James, philosophe américain de Harvard, attire l'attention du public anglo-américain sur le travail de Bergson, qu'il rencontre. De son côté, Bergson se rend aux congrès mondiaux de philosophie et donne une série de conférences dans les universités anglaises puis américaines : *L'intuition philosophique*, *Vie et Conscience*, avant de publier un nouvel essai avec *L'Énergie spirituelle*. Sa popularité augmente et ses travaux sont traduits en nombreuses langues.

Il est nommé président de l'Académie des sciences morales et politiques, tandis que plusieurs de ses essais sont mis à l'index par l'Église catholique. Dès le début de la Grande Guerre, Bergson écrit un article sur « la force qui s'use et celle qui ne s'use pas », et donne une conférence traitant de la signification de la guerre, puis de l'évolution de l'impérialisme allemand. Il fait de nombreux voyages et interventions aux États-Unis durant le conflit mondial. Son ouvrage *Les deux sources de la morale*

*et de la religion* explore les causes de la guerre et les moyens de les atténuer. Il est élu à l'Académie Française en 1914.

Il se consacre à ses travaux sur l'éthique, la religion et la sociologie, avant de présider la Commission internationale qui deviendra l'Unesco, ayant vocation à promouvoir les conditions favorables à la paix internationale. Celle-ci s'appuie sur l'idée que le développement de l'esprit critique des individus, grâce à l'éducation, leur permet d'agir de manière saine et responsable. Participant à la réunion de la Société française de philosophie qui accueille Einstein en France, il essaie de faire valoir, dans un débat avec le physicien, la notion de *temps universel*, rendue caduque par la théorie de la relativité.

Henri Bergson reçoit le Prix Nobel de littérature en 1927, mais à demi paralysé par un rhumatisme déformant, il ne peut se rendre à Stockholm. Il étend ses travaux philosophiques aux rapports entre morale, société et mystique, achevant *Les deux sources de la morale et de la religion*. On souligne le style simple et accessible de Bergson, dans lequel ses contemporains croient déceler une forme de naïveté.

Il peut affirmer une dernière fois ses convictions à la fin de sa vie en renonçant à tous ses titres et honneurs plutôt que d'être exempté des lois antisémites imposées par le régime de Vichy. Bien que désirant se convertir au catholicisme, il y renonce par solidarité avec les autres Juifs. Marque de cette solidarité, il se fait porter par des proches jusqu'au commissariat de Passy, malgré sa maladie, afin de se faire recenser comme Israélite, alors qu'on l'en avait dispensé du fait de sa notoriété et qu'il avait rompu avec le judaïsme.

« J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés... mais j'espère qu'un prêtre catholique voudra bien venir dire des prières à mes obsèques. » Ce qui fut fait.

« A Henri Bergson, philosophe dont l'œuvre et la vie ont honoré la France et l'humanité » peut-on lire en hommage au penseur sur un pilier du Panthéon.

## **CARL JUNG**

Notre psychologie est-elle déterminée par nos pulsions sexuelles ? Pour Freud, le fonctionnement du psychisme humain peut être expliqué en termes de libido ou de pulsions sexuelles : « La théorie des pulsions, c'est notre mythologie » assure cet explorateur de l'inconscient.

Jung, de son côté, reproche à Freud de tout vouloir expliquer par la sexualité. Ce reproche est fréquent. Les freudiens y répondent en dénonçant un certain puritanisme ambiant. Peut-être faut-il préciser que la libido n'est pas une énergie exclusivement sexuelle, mais qu'elle inclut aussi l'affectivité. Refuser de séparer sexualité et affectivité peut être une manière de spiritualiser la libido et de sortir du déterminisme sexuel que semble impliquer la théorie freudienne. En revanche, il n'est pas sûr que la doctrine jungienne de l'inconscient collectif constitue un réel progrès par rapport aux idées de Freud. N'est-il pas plus satisfaisant de considérer que ce sont les structures psychiques de l'individu, l'histoire affective personnelle, qui donnent forme aux mythes, aux religions, à l'art, plutôt que de vouloir dissoudre l'individualité dans des archétypes impersonnels ?

Jung s'oppose à Freud sur la question de la libido. Pour lui, nos comportements sont commandés par une force dynamique interne proche du vouloir-vivre de Schopenhauer ou de l'élan vital de Bergson. Il pense que ce sont les mythes de l'humanité et l'inconscient collectif qui, antérieurement, déterminent l'imaginaire de chacun. Le mythe d'Œdipe, par exemple, ne serait pas le récit métaphorique du désir inconscient que chaque enfant éprouve pour le parent de sexe opposé, mais l'expression d'un archétype universel, celui du héros.

Médecin psychiatre suisse né en 1875, Carl Jung est le fondateur de la psychologie analytique. Son œuvre est liée à la psychanalyse de Sigmund Freud dont il fut l'un des premiers défenseurs, avant de s'en séparer par divergences

théoriques et personnelles. Hors sa pratique clinique et l'élaboration de ses théories psychologiques, il a exploré d'autres domaines des humanités : sociologie, philosophie, critique d'art et littérature. Jung souligne le lien existant entre la structure de la *psyché* et ses manifestations culturelles. Il tente d'appréhender la *réalité de l'âme* à travers le champ varié des sciences humaines (anthropologie, mythologie, étude des rêves).

Né d'une famille de double tradition cléricale et soignante, le jeune Carl y voit la raison de sa passion pour l'introspection et de l'existence en lui de ses deux personnalités. Evoquant cet *état dissocié de conscience*, il met à jour son intérêt pour le *paranormal*. Dans *Ma vie*, il parle de son *mythe personnel*, rappelant sa filiation avec Goethe. Faisant du spiritisme le sujet de sa thèse de médecine, il sera lui-même, devenu psychiatre, l'initiateur de plusieurs séances. Enfant introverti et solitaire, Carl est témoin très tôt de scènes violentes ou macabres en rapport avec le métier de pasteur de son père. Sa mère dépressive fait de fréquents séjours en maison de repos. Renfermé, le jeune garçon se passionne pour les romans de chevalerie et apprend le latin. Bagarreur, agressif, son enfance est semée d'angoisses multiples. Marqué à vie par un rêve troublant (Dieu déféquant sur une église...), il s'oriente vers la médecine.

Devenu psychiatre, Jung traite nombre de cas pathologiques, dont plusieurs Américains impressionnés par ses théories et sa cure. En rupture avec Freud, il se dit faire face à son inconscient. « J'étais sur la voie qui me menait à mon mythe » explique-t-il plus tard. Sa méthode : se laisser aller aux fantasmes et à l'imagination active. La vie de Carl Jung peut apparaître comme un vrai roman d'aventures (on dit qu'il fut même recruté comme espion par les services secrets alliés !)

Il la résume lui-même : « Nous nous rencontrons maintes et maintes fois sous mille déguisements sur les chemins de la vie. »

## **ALAIN**

Journaliste, essayiste et philosophe, l'auteur des *Propos sur le bonheur* aime utiliser les pseudonymes. Agrégé de philosophie, conférencier soutenant la politique laïque de la république, Emile Chartier – dit Alain – se consacre aux universités populaires créées après l'Affaire Dreyfus, puis à l'écriture. Et prend l'habitude de publier ses *Propos* quotidiens.

Alain, homme de courage et de conviction. A l'aube de la guerre de 14, il milite âprement pour la paix en Europe. La guerre déclarée, sans renier ses idées, il s'engage, ne supportant pas de rester à l'arrière. Une fois démobilisé, il publie son célèbre pamphlet *Mars ou la guerre jugée* avant de s'engager en faveur d'une république libérale contrôlée par le peuple. Jusqu'à la fin des années 30, son œuvre est guidée par la lutte pour le pacifisme et contre la montée des fascistes. Il reprend la rédaction des *Propos*.

Une attaque cérébrale le condamne au fauteuil roulant. L'entrée dans le second conflit mondial est pour lui un effondrement. Très affaibli, pratiquement coupé du monde et de la guerre, il s'enfonce dans des années très sombres, physiquement et moralement. C'est la relecture des grandes œuvres qui le ramène à l'écriture.

Alain assigne à sa philosophie le but d'apprendre à réfléchir et à penser rationnellement en évitant les préjugés. Humaniste cartésien, il est un éveilleur d'esprit, passionné de liberté, qui ne propose pas un système ou une école de pensée mais apprend à se méfier des idées toutes faites. Selon lui, la capacité de jugement doit être en prise directe avec la réalité du monde et non bâtie à partir d'un système théorique.

Tout en respectant l'esprit des religions, Alain est profondément athée. Dénonçant la croyance sans preuve, il pointe du doigt le manque d'humanisme des

monothéismes, s'insurge contre l'esclavagisme de la guerre, ne supporte pas l'idée de cette tuerie organisée, de ce traitement que l'Homme inflige à l'Homme.

Ne pas se tromper d'ennemi, voilà ce qui compte : « Un homme n'a guère d'autre ennemi que lui-même. » D'où cette proposition brève et qui vaut pour tous : « Connais-toi. » Il y a du Montaigne chez Alain. Etre bien dans le monde, c'est se laisser aller à se fondre en lui : « L'instinct vaut sagesse et la réaction du corps nous suggère la joie. Il n'y a qu'une manière de résister au froid, c'est d'en être content. » Sourire, détente, déliement de la gorge, des poumons et du cœur, des gestes très simples pour remettre le corps en place.

Ingénu, Alain s'étonne : « Mais où est le médecin qui ordonnera de bâiller tous les quarts d'heure ? » Pourquoi se torturer inutilement alors que tout est donné ? Pour échapper à la paralysie coupable, agissons ! Et, appelant Spinoza à la rescousse : « Le repentir est une seconde faute. » Le philosophe nous encourage à dépoussiérer nos arrière-pensées : « Nos fautes périssent avant nous : ne les gardons point en momies... »

Seule la volonté peut nous guérir de nos humeurs. Nous voulons être heureux ? Sachons y mettre du nôtre ! Le temps d'une formule frappante, Alain se fait nietzschéen sur le fond comme sur la forme : « Penser c'est vouloir. » Se jouant de la fatalité qui nous glace, il rappelle que tout est indifférent et « sans égards ».

Tout nous est meilleur que de *jouer la tragédie*. Foin de fatalité à tête de méduse, secouons-nous et façonnons l'avenir. Penser, sourire, travailler... Et laisser le soin au destin de relancer sans fin les dés du hasard, car « la destinée est instable : une chiquenaude crée un monde nouveau ».

Alain, philosophe serein d'une prise en main lucide de l'existence.

## **MARTIN HEIDEGGER**

Peut-on être à la fois l'auteur du sublime *Etre et temps* (1927) et de la pensée délirante, aux relents antisémites, propre aux *Carnets Noirs* (publiés en 2014) ? Cela revient à se poser la question de savoir si l'on peut juger l'œuvre sans juger l'auteur. Le philosophe Martin Heidegger présente la particularité d'être au centre d'une telle interrogation.

Elevé dans un milieu catholique – père sacristain – Martin fait ses études secondaires au petit séminaire de Constance puis de Fribourg. La phrase d'Aristote « L'être se dit de multiples manières » décide de son « chemin de pensée » à venir, déclenchant chez lui un stimulant constant de travail, pour le mener vingt ans plus tard à la publication de *Sein und Zeit* (*Etre et Temps*). Réformé pour raison de santé, il abandonne la théologie pour la philosophie.

Il devient l'assistant de Husserl dont il partage les recherches sur la phénoménologie. Mobilisé en 1917, il reprend bientôt ses cours à l'Université de Fribourg où il acquiert une renommée universitaire. Il entretient des contacts passionnés avec la théologie protestante de son temps. Parmi ses étudiants, on note la présence de Hannah Arendt (avec laquelle il a une liaison clandestine), Hans Jonas, Günter Anders, Léo Strauss, Marcuse, Lévinas.

Nommé professeur à l'université de Marbourg, foyer européen du néokantisme, il commence à développer sa problématique personnelle relative à la question du sens de l'être. Ses travaux sur Augustin, Paul et Luther l'orientent vers une conception de l'être humain qui va privilégier l'existence sur l'essence. En 1928, il prend la suite de son maître Husserl à l'université de Fribourg. Il sera élu recteur trois mois après l'accession de Hitler au pouvoir en 1933.

Il affirme devant ses étudiants que « seul le Führer lui-même est la réalité et la loi de l'Allemagne d'aujourd'hui et de demain », ne faisant pas mystère de sa foi dans

le nazisme. Poursuivant son enseignement jusqu'en 1944, il traite longuement de la philosophie de Nietzsche. En 1945, les autorités alliées lui interdisent d'enseigner. Cela n'empêche pas sa pensée d'influencer considérablement la vie intellectuelle, par exemple via *L'Être et le Néant* de JP Sartre, œuvre d'inspiration heideggerienne.

Martin reprend ses cours en 1951, avec notamment « Qu'appelle-t-on penser ? Le principe de raison, Science et méditation ». L'homme habite le monde en poète. Convié pour une conférence à Cerisy, il séjourne chez Jacques Lacan. Il est ensuite réinvité à plusieurs reprises par le poète René Char à participer à des séminaires en Provence. Ces années sont particulièrement fécondes.

Exister, est-ce simplement être là ? Selon Heidegger, nous sommes, nous autres hommes, « dans le monde », présents au monde. Mais quand il se projette dans l'avenir, l'homme se heurte à sa finitude. Notre réalité humaine, telle qu'une réflexion philosophique lucide nous la révèle, est celle d'un *être-là-pour-la-mort*. Dans sa *Lettre sur l'humanisme*, il réoriente notre attention vers une méditation sur l'Être, dont l'homme est, selon lui, le « berger ».

Le monde est. En ne voyant pas cela dans sa recherche de l'essence de l'humanité, l'humanisme ne pense jamais suffisamment la spécificité de l'homme. Se découvrant comme *Dasein* (être-là), l'homme prend conscience de lui-même et du monde. Il sent qu'il a été « jeté dans le monde » et qu'il doit assumer une existence qu'il n'a pas choisie. *Etant* parmi les *étants*, c'est à travers la quotidienneté qu'il peut accéder à la compréhension de lui-même. Heidegger rejoint ici la question de Leibniz sur le sens de l'être : « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Sa philosophie repose sur une critique du rationalisme tel que conçu depuis Platon. Elle fait retour aux auteurs présocratiques, comme Parménide, le penseur de l'Être. D'où une conception mystique de la vérité se manifestant comme un esprit divin, dans la poésie, le langage, les choses... Indépendamment de notre volonté.

« Qu'est-ce que cela qui nous appelle à penser ? »

## **PIERRE TEILHARD DE CHARDIN**

L'homme n'est-il qu'un animal comme les autres ? « Les spiritualistes ont raison quand ils défendent si âprement une certaine transcendance de l'homme sur le reste de la Nature. Les matérialistes n'ont pas tort non plus quand ils soutiennent que l'Homme n'est qu'un terme de plus dans la série des formes animales. » C'est sur cette ligne de crête que Pierre Teilhard de Chardin situe sa réflexion dans son *Phénomène humain*.

Teilhard (1881-1955) est un prêtre jésuite français, chercheur, paléontologue, théologien et philosophe. Scientifique de renommée internationale, considéré comme l'un des théoriciens de l'évolution les plus remarquables de son temps, il est à la fois géologue et paléontologue. Dans le *Phénomène humain*, il trace une histoire de l'univers depuis la pré-vie jusqu'à la Terre finale, en intégrant les savoirs de son époque (mécanique quantique, thermodynamique). Aux deux axes entre infiniment grand et infiniment petit, il ajoute la flèche d'un temps interne, celui de la complexité et de l'émergence d'une spiritualité humaine à son plus haut degré d'organisation, celle du système nerveux verticalisé, se rattachant à l'idée d'un dessein intelligent : pour Teilhard, matière et esprit sont deux faces d'une même réalité.

Issu d'une très ancienne famille auvergnate de magistrats, il est le quatrième d'une famille de onze enfants. Après trois années de formation philosophique, il devient professeur de physique au Caire. Il étudie ensuite la théologie avant d'être ordonné prêtre. Mobilisé comme caporal brancardier entre 1915 et 1918, il refuse d'être aumônier militaire. Son expérience de la guerre lui permet d'élaborer une esquisse de sa pensée. Puis il soutient sa thèse en Sorbonne.

En 1923, il effectue son premier voyage en Chine, puis en Mongolie, pour le Muséum d'histoire naturelle de Paris. Il y découvre plusieurs sites de gisements de

fossiles datant du paléolithique. A son retour, il enseigne comme professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris, puis se voit démis de ses fonctions : la diffusion d'un texte portant sur le péché originel lui cause ses premiers troubles avec le Vatican. L'ordre des jésuites lui demande d'abandonner son enseignement.

Il poursuit sa carrière d'étude scientifique ponctuée de nombreux voyages d'études : Ethiopie, Etats-Unis, Inde, Java, Birmanie, Afrique du Sud. Dans *Christologie et évolution* (1932), Teilhard propose sa vision évolutive de la création, qui oblige à relire autrement les notions de mal, de péché originel, de création. Selon lui, le *phénomène humain* constitue une étape de l'évolution qui conduit au déploiement de la *noosphère* (sphère de la pensée humaine). Chaque conscience individuelle est amenée à entrer en contact avec les autres pour devenir, à terme, *noosphérique*.

Annonçant la *planétisation* que nous connaissons aujourd'hui, Teilhard conceptualise une « pellicule de pensée enveloppant la Terre, formée des communications humaines. » Situait la création en un *point Alpha* du temps, il pose que l'Homme doit rejoindre Dieu en un *point Omega* de parfaite spiritualité. L'évolution physique qui a débouché sur l'hominisation se double d'après lui d'une évolution spirituelle qu'il nomme humanisation. Il s'émerveille également de l'interfécondité de toutes les populations humaines sur la planète.

« Rien dans l'univers ne saurait résister à un nombre suffisamment grand d'intelligences groupées et organisées » assure le penseur. Il voit là non pas Dieu en construction, comme avant lui Ernest Renan, ou Sigmund Freud dans *L'Avenir d'une illusion*, mais l'humanité qui se rassemble pour rejoindre Dieu, en cet hypothétique *point Omega* qui représenterait la *Fin du Temps*.

« L'homme est non plus seulement un être qui sait, mais un être qui sait qu'il sait. »

## **LUDWIG WITTGENSTEIN**

Existe-t-il meilleur pourvoyeur de sens que le langage ? L'infinie souplesse de notre outil d'expression naturel délimite aussi bien le pensable que l'impensable. Et nous pousse jusqu'à l'indicible, cet « élément mystique » de nos vies.

Auteur d'un seul ouvrage majeur, le *Tractatus*, Wittgenstein (1889-1951) explore tous les langages comme autant de jeux possédant leurs propres pions, leurs propres règles. A la manière d'un jeu d'échecs où la valeur d'une pièce est donnée par l'ensemble des relations avec les autres pièces sur l'échiquier, les jeux de langage induisent une place pour l'erreur, donc pour l'exactitude.

Ludwig Wittgenstein est un philosophe du langage, entre logique et mystique. Un penseur qui sait se remettre en question. Issu d'un milieu de haute tenue intellectuelle de la Vienne habsbourgeoise, Ludwig porte une dévotion quasi mystique à la musique. Pour lui, rigueur, sincérité, éthique vont de pair avec la sévérité du regard sur les autres et sur soi.

Ingénieur et mathématicien, il hérite d'une fabuleuse fortune dont il fait don à des auteurs et artistes autrichiens, avant de quitter l'ambiance universitaire de Cambridge pour se retirer dans un petit village norvégien où il construit sa propre maison, en émule de David Thoreau. Il vit en ermite et étudie, avant que 1914 ne le jette dans un conflit dont il ressortira en chrétien convaincu et passionné.

Considérant que son *Tractatus* (1921) signe la fin de la philosophie, il se fait instituteur de village autrichien, sévère et réformateur, puis jardinier de monastère... à deux doigts de se faire moine. Il sort d'une dépression en construisant sa nouvelle maison, un bâtiment de style moderniste où il engage tout son souci de perfection. L'ingénieur et le logicien trouvent ici leur meilleur terrain d'entente.

Engageant des discussions avec le Cercle de Vienne, le penseur croit déceler une grave erreur dans son *Tractatus*: le voilà reparti pour une seconde carrière

philosophique ! Accueilli par la foule à Cambridge, il semble réaliser avec horreur qu'il est devenu l'un des philosophes les plus célèbres de son temps.

Rempilant comme simple étudiant, il passe sa thèse avant de repartir pour la Russie, puis la Norvège, et d'obtenir enfin la chaire de philosophie à Cambridge. Entre deux cours, Ludwig aime à se doucher l'esprit dans un polar ou un western. Pendant le deuxième conflit mondial, il se porte volontaire pour servir dans un hôpital de Londres, puis enseigne à Cambridge et se concentre sur l'écriture.

Ludwig conçoit la philosophie comme *une activité de clarification logique des pensées*, la vérité ne se manifestant selon lui que dans le langage des images. La logique n'est que la forme du langage, prise dans ce dernier comme la structure de fer d'un bâtiment.

La capacité à l'autocritique est rare dans l'histoire de la philosophie. Celle de Ludwig s'apparente à Platon. De même que son goût pour une vie sévère, à l'éthique rigoureuse, influence sans doute son professeur et ami Bertrand Russell. Quant à la philosophie elle-même, il ne la voit pas comme une activité théorique, mais plutôt comme un travail que l'on entreprend sur soi-même et, plus précisément, contre soi-même. Il le prouve en entreprenant la critique de son *Tractatus* dans la seconde partie de sa vie de penseur.

Tour à tour jardinier, clarinettiste et ingénieur, Wittgenstein renoue avec ses pairs de l'Antiquité qui avaient bien souvent plusieurs cordes à leur arc. Il ouvre la voie à une étude du langage ordinaire mettant à distance les discours qui prétendent se faire l'image du monde.

Penser pour soi et contre soi. Entre froideur de la logique et profondeur de l'éthique. « Le sujet n'appartient pas au monde mais il est frontière du monde. »

## **WALTER BENJAMIN**

En quoi l'œuvre d'art s'inscrit-elle dans l'Histoire ? Que signifie ce concept d'*aura* introduit par Walter Benjamin dans son essai *L'œuvre d'art à l'époque de la reproductibilité technique* (1936) ? Philosophe, historien de l'art et critique littéraire allemand de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, il se rattache à l'École de Francfort. Sa pensée a été largement redécouverte à partir des années 50.

Walter naît en 1892 à Berlin, de parents allemands à confession juive. De son père antiquaire et marchand d'art, il héritera du goût pour la collection. Il commence des études de philosophie et d'histoire de l'art à Fribourg, puis il voyage en Italie, point de destination traditionnel des bacheliers allemands. Il traduit les *Tableaux parisiens* de Baudelaire sur une dizaine d'années. Inscrit à l'université de Munich, il y rencontre Rainer Maria Rilke. Inscrit à l'université de Berne pour y finir ses études, il commence une thèse sur la critique d'art à l'époque romantique. Il poursuit ses traductions de Baudelaire en allemand.

Déjà en butte à l'antisémitisme, Walter reste en Suisse, termine sa thèse et se lie d'amitié avec des Dadaïstes, dont Picabia. En 1919, il rencontre Ernst Bloch et publie son premier essai tiré de sa thèse. Il manifeste son attachement à Hölderlin et aux utopies des Lumières, rencontre Klee et Kandinsky, professeurs au Bauhaus de Weimar, et se montre fasciné par la nouvelle architecture. Il rencontre le jeune Adorno puis part pour Paris, une ville dont il tombe amoureux, y croise certains surréalistes, son amie Hannah Arendt, et traduit Balzac, Valéry, Marcel Proust... tout en théorisant la notion de traduction. Il rencontre une communiste lettone qui l'initie au marxisme.

En 1933, il décide de ne pas rentrer en Allemagne nazie puis émigre à Paris. Il espère quitter l'Europe pour les États-Unis, mais déchu de sa nationalité et devenu apatride, il est arrêté puis libéré grâce à des amis influents. Il s'enfuit vers l'Espagne

le jour de l'entrée des Allemands dans Paris. A 48 ans, Benjamin souffre de multiples pathologies et prend de la morphine pour soulager ses douleurs. Conduit jusqu'à la frontière, l'exilé écrit sa toute dernière lettre en français : « Dans une situation sans issue, je n'ai d'autre choix que d'en finir. » Dans la soirée, après avoir franchi la frontière, il se suicide en absorbant une dose mortelle de morphine. Sa dépouille n'a jamais été retrouvée, pas plus que le « manuscrit le plus important de sa vie » contenu dans une mallette en cuir.

Penseur « privé », Benjamin n'a publié que cinq essais de son vivant. Il a usé beaucoup de son temps et de son énergie à essayer de survivre matériellement, faisant de Theodor Adorno son héritier testamentaire. Sa fin tragique a renvoyé son œuvre à une publication posthume.

Historien de l'art, le penseur introduit le concept d'*aura* pour définir le caractère unique de l'œuvre, liée à un endroit et à un moment précis dans l'Histoire. Il définit l'*aura* comme « l'unique apparition d'un lointain, quelle que soit sa proximité. » Pour illustrer son propos, il donne l'exemple d'un observateur admirant une chaîne de montagnes un jour d'été : le sentiment qu'il perçoit à ce moment précis ne pourra jamais être reproduit tel quel. L'inaccessibilité de l'œuvre d'art s'explique selon lui par ses origines dans des rites magiques et plus tard religieux.

La reproductibilité technique des œuvres à l'âge contemporain a pour conséquence la perte de leur *aura* : elles sortent alors ipso facto de tout contexte historique et spatial pour devenir de simples objets commerciaux. Pour autant, Benjamin attribue un rôle positif à certains aspects de la culture de masse, contrairement à Adorno. Ses écrits sont utilisés aujourd'hui par ceux qui étudient la culture populaire.

« Pour connaître toute la mélancolie d'une ville, il faut y avoir été enfant » suggère l'auteur d'*Enfance berlinoise 1900*, décrété... juif apatride... et pourtant bien né quelque part !

## **GASTON BACHELARD**

Quels liens peuvent entretenir philosophie, sciences et... poésie ? Philosophe français des sciences, de la poésie et du temps, Gaston Bachelard est l'un des principaux représentants de l'école française d'épistémologie historique (nécessité de retracer l'histoire d'une science pour la comprendre). Il renouvelle l'approche philosophique et littéraire de l'imagination, s'intéressant à des poètes et écrivains (Poe, Lautréamont, Novalis), à la peinture, l'alchimie, le symbolisme.

Le penseur interroge les rapports entre la littérature et la science, c'est-à-dire entre l'imaginaire et la rationalité. Ces liens peuvent être conflictuels ou complémentaires. Une image au fort pouvoir affectif provoquera des illusions pour le scientifique (l'image du feu par exemple pourra obstruer la connaissance de l'électricité). Mais cette même image produira en littérature des effets inattendus et surchargés poétiquement : son pouvoir de fascination sera très important (chez Novalis ou Hölderlin pour l'image du feu, par exemple). Ainsi, la rêverie poétique *sympathise* intimement avec le réel, tandis que l'approche scientifique est *antipathique* : elle prend ses distances avec la charge affective du réel.

Né à Bar-sur-Aube en Champagne en 1884, Bachelard exerce le métier de professeur de physique-chimie au collège de Bar-sur-Aube. Il poursuit avec l'agrégation de philosophie, tout en continuant d'enseigner les sciences expérimentales. Docteur ès Lettres à la Sorbonne, il nous livre quelques traces personnelles dans *La flamme d'une chandelle* ou *La Psychanalyse du feu*. Elu à l'Académie des sciences sociales et politiques, il meurt à Paris en 1962.

A l'unique condition d'accepter une rupture entre connaissance sensible et scientifique, Bachelard pense que l'homme peut atteindre la « physique de la sérénité » et devenir un être en harmonie avec le cosmos. Quant au statut de l'inconscient, il lui ménage en lien étroit avec l'éclosion et l'affermissement de notre

puissance créatrice. Selon lui, l'homme est un « ergothérapeute de soi » : l'être, par sa rêverie, se dilate au cosmos et s'y fond comme dans une Grande Mère Nature. In fine, ce serait l'univers qui pense le sujet, et non l'inverse, notre liberté se limitant à choisir les moyens qui vont nous amener à saisir ce qui, dans l'espace-temps, nous situe. Armé de son expérience d'enseignant, Bachelard considère que l'essentiel de la pédagogie dans les sciences consiste à éveiller les élèves au « sens du problème ».

Après l'épistémologie, le penseur se consacre à une étude approfondie de l'imaginaire poétique. Il plaide alors pour les douceurs de la rêverie et se laisse aller aux évocations que lui inspire la flamme d'une chandelle. Il établit le projet d'une méta-poétique (discours philosophique sur la poésie) et reprend les notions nitzschéennes de désir, de puissance et d'ascension, qu'il applique à ses psychologies de l'air et du feu.

Bachelard classe les inspirations poétiques en quatre catégories, correspondant aux quatre éléments des Anciens et des alchimistes : l'eau, le feu, l'air et la terre. Ses fragments posthumes d'une *Poétique du Feu* célèbrent Prométhée, le phénix et Empédocle. Son *Intuition de l'instant* révèle son travail sur la notion de temporalité.

Très influencées par le surréalisme naissant, ses réflexions sur la poésie et l'imagination marqueront le travail de penseurs postmodernes tels que Ricoeur, Deleuze, Derrida, Sloterdijk. Ce dernier analysera l'imaginaire aquatique dans l'histoire de la pensée à la suite de *L'Eau et les Rêves*. Derrida approfondira la question de la métaphore. Michel Serres, pour sa part, qualifie Bachelard de « dernier des symbolistes » saturant l'espace de symboles au croisement de la science et de la culture.

« Jamais le rêveur aérien n'est tourmenté par la passion », confie ce poète-philosophe atypique.

## **GEORGES BATAILLE**

L'érotisme repose-t-il sur la transgression ? Matérialiste et athée après avoir failli devenir prêtre, Georges Bataille éprouve une fascination qu'il faut bien qualifier de morbide pour les scènes où se manifeste la dégradation physique et morale de l'homme (ou de la femme). La décomposition de l'esprit et du corps sous l'effet de la violence et de la mort nie, à ses yeux, toute transcendance. La vie est une progression vers le néant où les seuls moments d'exaltation sont ceux où l'érotisme se manifeste dans l'excès. Où l'esprit, la raison, la conscience de soi se dissolvent dans le vertige de corps aux prises avec la déchéance, avec la souffrance, avec la mort. D'où la fascination-répulsion de Bataille pour les manifestations organiques du corps, pour les supplices, pour l'agonie, pour les grands pervers tels que Gilles de Rais ou Sade. D'où aussi sa quête *mystique* de la transgression, du blasphème, expériences extrêmes où il peut faire à la fois l'épreuve d'une forme de liberté et de ses limites. Une exploration de sa *part maudite*.

La philosophie de Georges Bataille (1897-1962) trouve certainement son origine dans sa situation familiale tragique. Son père, syphilitique, aveugle et paralysé, perdit la raison. Sa mère, mélancolique, devint folle elle aussi alors qu'il était adolescent. Bataille se convertit au catholicisme, mais perdit la foi. Convaincu que Dieu était mort, que le monde n'avait pas de sens et que la solitude humaine était absolue, il cherchera le salut dans l'extase.

Né dans le Puy de Dôme en 1897, Georges fait ses études au lycée de Reims et se convertit au catholicisme en 1914. Il songe à rejoindre les ordres, mais passionné par l'histoire, en particulier par le Moyen Age, il préfère rentrer à l'Ecole nationale des Chartes. Ayant finalement perdu la foi, il soutient sa thèse sur un conte du XIII<sup>e</sup> siècle *L'Ordre de chevalerie*. Débute alors une longue carrière de bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Paris. Parallèlement, il découvre avec passion l'œuvre de

Nietzsche qui nourrit son rejet croissant du christianisme. Dans le même temps, il adresse de vives critiques au mouvement surréaliste mené par André Breton.

Côtoyant les milieux intellectuels parisiens, il se rend également dans les bordels de la capitale. Toute sa vie il fréquentera des prostituées et sera féru d'expériences extrêmes (sexe, alcool, jeux...) Il écrit en 1928 son premier texte à caractère pornographique, *L'Histoire de l'œil*, juste après s'être marié avec Sylvia Maklès (laquelle deviendra, après leur séparation, la compagne de Jacques Lacan).

Engagé dans plusieurs revues – dont *Acéphale* qu'il fonde – il crée le Collège de sociologie, avec notamment son ami Michel Leiris, écrivain et anthropologue. Il publie *L'Expérience intérieure*, fraîchement accueillie par JP Sartre. Après avoir créé la revue *Critique* en 1946, Bataille est nommé conservateur à Carpentras puis à Orléans. Atteint d'artériosclérose cérébrale, il multiplie néanmoins les projets éditoriaux, dont notamment *L'Érotisme* en 1957. Il meurt à Paris cinq ans plus tard à 64 ans.

Auteur inclassable, à la fois romancier scandaleux et essayiste savant, naviguant sans cesse entre différents champs du savoir (histoire, littérature, philosophie, anthropologie, économie...), Bataille a été salué par Michel Foucault comme « l'un des écrivains les plus importants de son siècle ».

« L'érotisme a pour fin d'atteindre l'être au plus intime, au point où le cœur manque » note l'auteur de *Méthode de méditation*, qui ajoute : « La sainteté demande la complicité de l'être avec la lubricité, la cruauté, la moquerie ». Bataille est obsédé par le corps. Il pense que celui-ci introduit une part d'animalité, de souillure, en l'homme. La jouissance érotique est une dissolution de l'être qui préfigure la dissolution définitive dans la mort.

Pour autant, la traversée de la perversion ne constitue pas une fin en soi. Il s'agit de vivre une limite que le caractère ambivalent de la sexualité rend proche de l'expérience mystique. L'érotisme selon Bataille ? Une préparation à la mort.

## **THEODOR ADORNO**

En quoi la philosophie peut-elle éclairer les rapports sociaux ou les formes diverses que peut prendre la vie sociale ? Comment la recherche de la vie bonne peut-elle s'articuler avec celle de la justice et des sciences sociales (droit, économie, politique) ? Née sous l'impulsion de JJ Rousseau, la philosophie sociale disparaît par la suite en France alors qu'elle va proliférer en Allemagne, notamment avec l'École de Francfort (Adorno, Horkheimer, Marcuse).

Philosophe, sociologue, compositeur et musicologue allemand, Theodor Adorno est un théoricien de la Nouvelle Musique (musique contemporaine d'avant-garde du XX<sup>e</sup> siècle). Il introduit la notion interdisciplinaire d'*industrie culturelle* (dans son article *Sur le jazz*, 1936) qui ouvre un champ de recherche sur la culture populaire des médias et des grands groupes de communication.

Theodor naît en 1903 d'un père juif allemand et d'une mère française catholique et cantatrice. Naturalisé américain en 1943, il est proscrit en Allemagne nazie comme non-aryen. Le jeune Adorno se tiendra à l'écart des religions et de leurs représentants. Surnommé *Teddye* par ses camarades et ses intimes depuis l'enfance, il se liera à des intellectuels juifs et sera perçu comme tel.

Initié à la philosophie en lisant Kant, il soutient sa thèse de doctorat en philosophie en 1924. Il pratique aussi le piano, découvre la musique d'avant-garde et songe à une carrière de musicien. Il rédige ses premiers articles de musicologie. Il rencontre le compositeur Alban Berg à Francfort et se rend avec lui à Vienne pour y étudier la composition musicale.

Dans le contexte politique du nazisme et de l'antisémitisme, Adorno, privé d'enseignement, est de plus en plus menacé. Il émigre d'abord en Angleterre puis part pour New York avec un projet de recherche sociologique sur l'action de la radio aux États-Unis. Il étudie les liens entre musique et auditeurs et s'implique dans

des émissions pédagogiques sur la musique à la radio. Avec Horkheimer, il commence à rédiger *Dialectique de la raison* et se fonde sur une critique des Lumières pour poser la question : comment la barbarie a-t-elle été rendue possible au XX<sup>e</sup> siècle au sein d'une civilisation édifiée sur le principe de la raison toute-puissante ?

S'installant à Los Angeles, il croise Chaplin, Lang, Schönberg et Thomas Mann. Il se résout à regagner l'Allemagne après la guerre, rejoignant l'université de Francfort où il enseigne, à partir de 1950, la philosophie, la dialectique et l'esthétique. Il poursuit aussi un travail interdisciplinaire et intervient dans l'espace public, prenant à partie l'œuvre de Heidegger. En mai 68, ses étudiants l'accusent de complicité avec le pouvoir bourgeois. Affecté par cet épisode, il se voit à nouveau comme la victime d'une « folie collective ». Est-ce là ce qui conduit à la mort du philosophe ? Il décède l'année suivante, laissant inachevée sa *Théorie esthétique*.

La pensée d'Adorno est centrée sur la critique de la raison associée aux Lumières, une raison à la fois émancipatrice et dominatrice. Selon lui, la musique populaire est soumise à l'aliénation d'une consommation de masse, dans une société où toute individualité est écrasée. Le monde contemporain est contradictoire, car travaillé par les antagonismes du capitalisme. Quant à l'exploitation des animaux par l'homme, elle est une des origines de la violence. Sa démarche a exercé une influence dans le champ des sciences de l'information et de la communication.

Après des millénaires de rationalité, la panique s'empare des humains devant la ruine programmée de la nature : où est passée notre conscience ? Adorno explore ce côté obscur de la raison, principe de domination affleurant sous l'hybris antique, véritable prison du sujet.

« La barbarie perdure aussi longtemps que les conditions qui ont permis cette régression persistent. C'est cela l'horreur totale. »

## **VLADIMIR JANKELEVITCH**

Saisir l'instant comme une opportunité ou une grâce en profitant de ce qui se présente : c'est le credo de l'auteur du *Je-ne-sais-quoi et du Presque-rien*. Vladimir Jankélévitch inaugure le XX<sup>e</sup> siècle en philosophe et musicologue passionné.

Né d'une famille d'intellectuels juifs russes qui ont fui les pogroms antisémites dans leur pays, Vladimir est reçu premier à l'agrégation et enseigne dans plusieurs villes de France. Il entre dans la clandestinité puis s'engage dans la Résistance en 1940. Distribuant des tracts en pleine rue, au risque de sa vie, il pratique là une morale de l'engagement qui lui est chère.

Titulaire de la chaire de philosophie morale à la Sorbonne, il épouse « corps et âme » l'insurrection étudiante de 1968. Avec Claude Derrida, il contribue puissamment à sauver l'enseignement de la philosophie en classe terminale. Il marque plusieurs générations d'étudiants au cours de ses trente années de cours de morale et de métaphysique, tant par la qualité de son enseignement que par ses qualités personnelles.

Il porte un regard neuf sur la musique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, autant qu'il contribue à définir la notion d'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité. Joignant philosophie et histoire vécue, il est de tous les combats de son siècle. Son combat est de faire reconnaître la prééminence absolue de la morale sur toute autre instance. Une vie vécue selon l'ordre du cœur constitue l'armature de sa philosophie.

Il est, à la suite de Bergson, le penseur du devenir, toujours posté en équilibre sur *la fine pointe de l'instant*, tentant d'encercler au plus près le *pas encore* et le *jamais plus*. Il reste de cet instant brévisime, de ce *presque rien* où l'être s'est amenuisé, un *je ne sais quoi* qui traîne dans l'atmosphère, comme un charme. Et rien ne sera plus comme avant. Philosophe mystique, il est le chantre de la

transcendance quotidienne, entre amour et tentation. Une conception de la liberté qui vous emporte vers un au-delà de conscience toujours à conquérir. L'intention doit se traduire en acte. Tout le problème de l'agent moral comme de l'amant est de *faire tenir le maximum d'amour dans le minimum d'être*.

Passionné de musique et musicologue, sa réflexion est autant philosophique qu'esthétique. Il écrit sur Ravel, Debussy, Fauré, Liszt, des compositeurs qu'il admire. Vladimir développe une réflexion sur l'existence de la conscience dans le temps. Comme en musique, il procède par variations autour de quelques thèmes dominants : la musique et l'ineffable, le temps et la mort, la pureté et l'équivoque. Sa philosophie s'efforce de retraduire dans l'ordre du discours la précarité de l'existence.

Si la vie, « parenthèse de rêverie dans la rhapsodie universelle » n'est peut-être qu'une « mélodie éphémère » découpée dans l'infini de la mort, la musique demeure quelque chose d'essentiel. Apaisante et voluptueuse, elle exprime la plénitude exaltante de l'être, l'image exemplaire de la temporalité, celle de notre humaine condition, en somme.

Dans *L'Irréversible et la nostalgie*, le philosophe confie : « Celui qui a été ne peut plus désormais ne pas avoir été ; désormais ce fait mystérieux et profondément obscur d'avoir vécu est son viatique pour l'éternité ».

Maniant aussi l'ironie, le penseur serait à Sartre ce que Socrate fut à Platon. Comme une sorte de doute qui s'insinue gentiment parmi les certitudes. L'ironie serait-elle pour lui un moteur du changement ? Une sorte de « tant qu'il y a de l'ironie, il y a de l'espoir » ?... Une manière de procédé pour contourner le système ?

La voix si particulière de Vladimir, bondissante et traînante à la fois, porte en elle, il est vrai, de quoi remettre en questions un monde aux règles et certitudes si assurées qu'un zeste de malice et de goguenardise peut toujours les affadir.

## **EMMANUEL LEVINAS**

Grand explorateur du Talmud, il est celui qui cherche et détecte la source de la morale sur le visage d'autrui. Elève de Husserl puis de Heidegger, il fait l'apprentissage de la phénoménologie.

Né en Lituanie d'un père libraire, le jeune Emmanuel se nourrit des grands romanciers russes qui l'ouvrent aux questions métaphysiques. Fuyant la Russie d'après 1917, Lévinas s'installe en France où il entame une carrière universitaire. Il publiera sa thèse *Totalité et Infini* au début des années 60.

Le penseur évoque rarement ses cinq années de captivité en stalag. Pourtant, il a été blessé dans sa chair par l'antisémitisme, à la suite de la disparition de sa famille à Auschwitz. L'expérience de l'humiliation et de la souffrance inutile le conduisent à professer son judaïsme comme un humanisme. Pour lui, l'antisémitisme se confond avec la haine de l'autre, de tout autre.

Partant de son expérience de la guerre et des camps de travail, Lévinas démonte la philosophie de l'être et propose une philosophie de l'autre. Entre hitlérisme pressenti et impérieuse nécessité de transmettre aux générations futures le devoir de mémoire, le penseur s'efforce de porter sur l'Histoire un regard sans haine ni ressentiment. Pour lui, survivre est un privilège. Dans cet ajournement de la mort, le survivant Lévinas fait l'étrange expérience d'une liberté qui se découvre responsable pour l'autre être humain à l'infini.

En réponse à l'affirmation totalitaire de la haine et à l'enracinement de celle-ci au plus profond de l'être, Lévinas, au sortir de la guerre, travaille à déployer une éthique qui envisage la souffrance dans une perspective interhumaine, c'est à dire dans une non-indifférence des uns envers les autres. La notion de transcendance surgit d'une humanité souffrante.

Se rapporter à l'absolu en athée, c'est s'offrir au dialogue avec l'Autre et non pas le réduire à l'objet d'un discours. Le philosophe indique comment l'emphase a lieu dans le passage de l'infini dans le fini. Ce n'est pas Dieu qui est recherché dans le prochain, c'est l'Autre qui interpelle, interroge notre conscience dans une proximité à autrui – qui est à la fois une distance infinie de ce avec quoi je ne pourrai jamais former une totalité – et qui lui signifie notre dévotion.

Ainsi, l'*Epiphanie du visage* selon Lévinas mène à une rencontre éthique. Et, par la suite de sa recherche, pose la question du tiers, condition de la société. Ce que Lévinas résume bien ainsi : « *Après vous* : cette formule de politesse devrait être la plus belle définition de notre civilisation. »

Au cours de ses études en France – au moment de l'affaire Dreyfus – son professeur de philosophie donne cette affaire comme « exemple de l'éthique vainqueur du politique ». Grâce à sa longue camaraderie avec Blanchot, son mentor en philosophie, Lévinas lit Proust et Valéry, avant de suivre les enseignements de Husserl puis Heidegger. Tout en continuant à réserver la part du Juif en lui en partant retrouver chaque année sa famille et ses livres hébreux en Lituanie.

Mais après la Shoah, comment oser survivre ? En ressuscitant et travaillant sans relâche les textes juifs. Emmanuel fait rayonner autour de lui ses découvertes de la sagesse talmudique. *Totalité et Infini* lui ouvre les portes de l'université. Il est un professeur qui préfère, au cours magistral, l'enseignement sur textes.

« Le moi, devant autrui, est infiniment responsable » affirme celui qui explique aussi que « comprendre une personne, c'est déjà lui parler. Poser l'existence d'autrui, c'est déjà avoir accepté cette existence, avoir tenu compte d'elle ».

Lévinas en humaniste moderne.

## **JEAN-PAUL SARTRE**

L'existence est-elle contingente ? La morale est-elle incompatible avec la liberté ? Pour Jean-Paul Sartre, « Tout existant naît sans raison, se prolonge par faiblesse et meurt par rencontre. »

Ce que Sartre décrit dans *La Nausée* (1938), c'est l'expérience de ce que nous appellerions aujourd'hui la dépression. Comme Antoine Roquentin, le déprimé éprouve ce sentiment de non-sens, d'à quoi bon, cette solitude et jusqu'à cette *épaisseur visqueuse* des choses. Comment se fait-il que la plupart des gens, même s'ils ne croient pas en Dieu, n'ont pas ce sentiment de contingence ? Une réponse possible est qu'ils trouvent un sens dans les rapports familiaux et sociaux. Nés dans une famille et un milieu social stables, ils ne sont jamais amenés à se poser la question du sens de l'existence, car celui-ci leur est immédiatement donné par leur milieu, leur travail. Il faut l'expérience d'une rupture, de la solitude, pour se poser cette question. Peut-être ne peut-on échapper au sentiment de contingence que dans un lien voulu et heureux avec autrui : cette transcendance vers l'autre dont parle Lévinas.

Philosophe et écrivain engagé, Jean-Paul Sartre épouse le XX<sup>e</sup> siècle (1905-1980). Après l'ENS, il passe l'agrégation et fait la connaissance de Simone de Beauvoir. Il est professeur de philosophie en 1937. La Seconde Guerre Mondiale dans laquelle il est tout à tour soldat, prisonnier, résistant et auteur engagé, lui permet d'acquérir une conscience politique. Pendant la guerre, il rédige son œuvre philosophique majeure, *L'Être et le Néant*, où il approfondit son système de pensée. Recruté par Albert Camus en 1944, il devient reporter au journal *Combat*.

A la Libération, il devient le chef de file du mouvement existentialiste, véritable mode de l'époque. Dans la revue *Les Temps Modernes* qu'il crée en 1945, il prône l'engagement comme une fin en soi, avec à ses côtés, Beauvoir, Aron et Merleau-

Ponty. Héritier de Descartes, Sartre est influencé par les penseurs allemands Hegel, Marx, Husserl et Heidegger. Dans *L'Être et le Néant*, son traité de l'existentialisme, il aborde les rapports entre conscience et liberté. L'ouvrage s'articule autour des thèmes de l'existence, du pour-soi (manière d'être), de l'angoisse et de la responsabilité. Pour Sartre, Dieu n'existant pas, les hommes n'ont pas d'autre choix que de prendre en main leur destinée.

Le théâtre et le roman sont pour le philosophe un moyen de diffuser ses idées grâce à des mises en situation concrète (*Huis clos*, *Les Mains sales*, *La Nausée*...). Il mène une vie engagée en se rapprochant du parti communiste en 1950, tout en conservant un esprit critique, avant de s'en détacher en 1956 lors des événements de Budapest. Pour autant, le penseur garde ses convictions socialistes, anti-bourgeoises, anti-américaines, anti-capitalistes et surtout anti-impérialistes.

Il mènera jusqu'à la fin de multiples combats : contre la guerre d'Algérie, la guerre du Viêt-Nam, pour la cause palestinienne, les dissidents soviétiques, les boat-people... Il refuse le prix Nobel de littérature en 1964, car, selon lui, « aucun homme ne mérite d'être consacré de son vivant ».

Dans l'univers sartrien, chaque subjectivité poursuit sa propre puissance et veut dominer les autres. Dès lors, il est impossible d'établir une morale universelle, une notion du bien sur laquelle tout le monde puisse s'accorder, puisque l'accord entre les consciences est impossible. Sartre est ici proche de Hobbes lorsque celui-ci affirme que seule une contrainte extérieure peut obliger l'homme à être moral. Dans ses *Cahiers pour une morale* (inachevés), le philosophe admet que les valeurs morales révèlent la liberté en même temps qu'elles l'aliènent : un bel exemple d'*aporie* – contradiction qui ne peut être résolue.

« L'homme n'est rien d'autre que ce qu'il se fait », « L'angoisse est le vertige de la liberté » constate celui qui écrit aussi : « L'enfer c'est les autres ».

## **RAYMOND ARON**

Le progrès permet-il une pacification de la société ? Ou peut-il se révéler au contraire une autre forme de barbarie ? Raymond Aron montre que nos sociétés modernes sont en proie à une contradiction inévitable. Là où toutes les volontés humaines convergent, une scission éclate pourtant.

Si le progrès fait l'unanimité, les moyens de le réaliser ne vont pas sans poser de nombreux problèmes, tant à l'échelon national qu'international. Parce que les sociétés ne bénéficient pas toutes des mêmes ressources naturelles, d'un même niveau de connaissance technique, des mêmes conditions économiques, parce que les cultures sont différentes, le progrès souligne et accentue les inégalités entre les hommes. Il profite aux nations les plus développées, lesquelles voient leurs richesses croître, et laisse à la traîne les pays pauvres ou en développement. Le progrès est alors une source de conflit. Plus l'écart entre riches et pauvres est grand, plus les hommes sont enclins à rentrer en lutte les uns contre les autres.

« Il aura fallu la conjonction, à la fois logique et contradictoire, de l'orgueil technique et de l'idéal égalitaire pour que le projet universaliste de la civilisation industrielle divise l'humanité qu'elle a vocation à unir » note justement Raymond Aron dans ses *Désillusions du progrès* en 1969.

Aron naît en 1905 dans le sixième arrondissement de Paris. D'abord ami et condisciple de JP Sartre et de Paul Nizan à l'ENS, il devient, lors de la montée des totalitarismes, un ardent promoteur du libéralisme, à contre-courant d'un milieu intellectuel pacifiste et de gauche alors dominant. Il dénonce ainsi, dans son ouvrage *L'Opium des intellectuels*, leur aveuglement et leur bienveillance à l'égard des régimes communistes. Il sera pendant trente ans éditorialiste au journal *Le Figaro*. Durant ses dernières années, il travaille à *L'Express*. Grâce à des compétences et des centres d'intérêt multiples – en économie, sociologie,

philosophie, géopolitique – il se distingue et acquiert une forte réputation parmi les intellectuels. Ses convictions libérales et atlantistes lui attirent de nombreuses critiques, venant des partisans de la gauche comme de ceux de la droite.

Il garde néanmoins un ton modéré tout au long de sa vie. Il est un commentateur reconnu de Karl Marx, Clausewitz, Kojève et Sartre. Issu d'une famille juive et d'un milieu plutôt aisé, reçu premier à l'agrégation de philosophie, Aron se rend en 1930 en Allemagne où il étudie et assiste à la montée du nazisme. Il obtient son doctorat ès Lettres avant d'être mobilisé dans l'armée. Rédacteur de *La France libre* à Londres, il fait sa première expérience de l'écriture journalistique qu'il n'abandonnera plus jusqu'à sa mort. En 1945, Aron fonde avec Sartre la revue *Les Temps modernes* et collabore à *Combat* avec Albert Camus. Il s'installe à Paris après la guerre et devient professeur à l'ENA puis au Collège de France. Parallèlement, il est chroniqueur à la radio *Europe 1*.

Adoptant une opinion mesurée à propos de Pétain, il n'apporte pas un soutien sans faille à De Gaulle (comparé à *Badinguet*, surnom satirique de Napoléon III), dont il redoute le césarisme. Le paradoxe est bien le maître mot de cet intellectuel controversé qui développe un sens critique toujours en éveil face au politique. Dans les années 50-60, il devient l'intellectuel de droite face à Sartre, son pendant à gauche. Ils se rejoignent en 1979 pour déplorer le sort des *boat-people* fuyant le régime communiste vietnamien. Spectateur engagé, Aron tente de concilier étude et action tout au long de sa vie, s'appuyant sur le sociologue allemand Max Weber dont il s'inspira. A travers la revue aronienne *Commentaire* existe une école de pensée d'un libéralisme modéré, teinté de conservatisme et tourné vers le monde anglo-saxon. Institutions, valeurs et normes communes sont reconnues comme la marque d'une « société internationale » qui, bien qu'anarchique, possède un certain degré de régulation entre ses membres. Il n'en demeure pas moins que, selon lui, « Les hommes font l'histoire, mais ils ne savent pas l'histoire qu'ils font ».

## **SIMONE DE BEAUVOIR**

L'inégalité entre hommes et femmes est-elle culturelle ? Pour Simone de Beauvoir, la femme a été reléguée au rang de *deuxième sexe* par des habitudes culturelles. Dans le couple, l'homme apparaît comme le sujet et la femme comme l'objet. Cette inégalité n'est pas un fait naturel. On remarque d'ailleurs que les civilisations qui se fondent sur ce déséquilibre culturel sont en crise grave. En se posant comme sujet, la femme aidera l'homme à se libérer des préjugés culturels qui l'amènent à la voir comme un objet inférieur. Il est indispensable que les deux sexes s'affirment réciproquement comme sujets dans la société.

Philosophe, écrivaine et théoricienne du féminisme, Simone de Beauvoir naît en 1908 à Paris dans une famille aisée et reçoit une éducation bourgeoise, stricte et catholique. La banqueroute de son grand-père maternel, banquier, précipite la famille dans le déshonneur et la prive de ressources. Son père cependant lui transmet le goût de la littérature et des études, seul moyen selon lui de sortir ses filles de leur médiocre condition.

A l'âge de quatorze ans, Simone devient athée, marquant son émancipation d'avec sa famille, et décide de devenir écrivaine. Elle étudie les Lettres et la philosophie et rencontre Jean-Paul Sartre avec qui elle noue une relation légendaire, un *amour nécessaire* que seule la mort déliera. En 1929, elle est reçue seconde au concours d'agrégation, juste derrière... Sartre. Simone refuse le mariage, source, selon elle, *d'obligations familiales* et de *corvées sociales* multipliées.

Abandonnant le métier d'enseignante, elle s'oriente vers la carrière littéraire. Avec Sartre, Aron, Leiris, Merleau Ponty, Vian et d'autres intellectuels de gauche, elle fonde en 1945 la revue *Les Temps modernes* dont le but est de faire connaître *l'existentialisme*. Grâce à ses romans et essais, elle obtient son indépendance financière qui lui permet de se consacrer entièrement à l'écriture.

Simone voyage dans de nombreux pays, rencontrant des personnalités communistes comme Fidel Castro, Che Guevara, Mao Zedong. Elle obtient la notoriété en publiant en 1949 *Le Deuxième Sexe*, un essai philosophique qui devient la référence du féminisme moderne et la révèle comme une grande théoricienne du mouvement de libération et d'émancipation des femmes.

Elle obtient le prix Goncourt en 1954 avec *Les Mandarins*, roman qui met en scène des intellectuels parisiens confrontant leurs points de vue sur la société française à la Libération de 1945. Le livre est dédié par Nelson Algren, un écrivain communiste américain avec lequel elle vit une intense relation depuis 1949. A partir de 1958, elle publie une série de récits autobiographiques sur son milieu rempli de préjugés, sur ses efforts pour en sortir, sur sa relation avec Sartre. La philosophe jouera un rôle important dans les combats menés par Gisèle Halimi et Elisabeth Badinter pour la reconnaissance des tortures infligées aux femmes durant la guerre d'Algérie et pour le droit à l'avortement. En 1971, elle assure la direction des *Temps modernes*. Elle partage la tombe de JP Sartre au cimetière du Montparnasse.

« On ne naît pas femme on le devient » assure Simone de Beauvoir. *Le Deuxième Sexe* est le plus grand livre de la philosophie contemporaine sur le féminisme. Elle y présente sa thèse majeure, celle de la femme comme figure de l'Autre, figure aliénée par la culture dominante masculine. Constat philosophique et manifeste politique, ce livre de combat prône la libération des femmes et inspirera les mouvements féministes partout où ils fleuriront. Beauvoir utilise la dialectique développée par Hegel, pour repenser la relation homme-femme et la retourner : « Grâce à la femme, il y a moyen d'échapper à l'implacable dialectique du maître et de l'esclave ». La solution, selon elle, serait que la femme sorte de son destin biologique en refusant la maternité. Prônant autonomie et respect mutuel dans les relations entre les deux sexes, la philosophe émet le souhait que « chacun demeure pour l'autre... un autre. »

## **MAURICE MERLEAU-PONTY**

L'homme meurt à 53 ans à sa table de travail. Son cœur arrête son esprit occupé à la lecture de la *Dioptrique* – un traité d'optique – de Descartes. Il laisse inachevé un livre qui devait constituer son chef d'oeuvre : *Le visible et l'invisible*. Le penseur fut-il un voyant à la Rimbaud ?

Un visionnaire, à tout le moins. Merleau-Ponty est l'un des rares philosophes à avoir fait du corps un sujet essentiel de sa réflexion. Pour lui, la conscience n'est pas devant le monde comme le spectateur devant un tableau. Elle est dans le monde, immergée en lui par l'intermédiaire du corps. Celui-ci est à la fois un objet situé dans le monde – un *corps chose* – et ce par quoi le monde nous devient sensible – un *corps propre*. La conscience s'incarne.

Le philosophe imagine la belle image de *l'entrelacs* pour signifier ce corps-charnière entre subjectivité et objectivité, entre esprit et matière, entre moi et monde. Nul besoin d'opposer la conscience et le monde : nous sommes consciences incarnées dans le monde. Ni esprit ni automate, le sujet est cette *chair* qui réunit corps et conscience, moi et monde.

Ami de Sartre et membre du comité rédacteur des *Temps Modernes*, l'agrégé de philosophie – et Docteur ès Lettres - développe la phénoménologie, cette analyse directe des expériences vécues par le sujet. Une approche, inspirée de Husserl, qui suggère un monde dans lequel la réalité est multiple. *La Phénoménologie de la perception* est son œuvre majeure : la perception comme primat de la connaissance.

Pas de pure impression, selon lui, la perception s'ancre dans notre subjectivité : sentir est une expérience intérieure qui nous est propre. L'auteur met en évidence l'intentionnalité de la conscience. Au sein d'un *horizon de sens*, la sensation prend corps et peut *associer* librement, faisant appel à une *projection de souvenirs*.

Il faut remonter à Socrate, aux sources de la philosophie. Celle-ci est quête de sens et réapprentissage de notre vision du monde. On ne saurait y distinguer l'esprit de la matière : le corps est là, porteur de sens, et l'existence humaine nous apparaît comme inséparable de la conscience lucide de la mort qui nous aide à mieux appréhender la vie. Inséparable aussi de ma relation à autrui.

Réciprocité possible et humanité partagée se manifestent par le langage qui se confond avec toute l'activité de notre conscience. Approfondir notre relation aux autres, c'est tenter aussi de comprendre l'Histoire. Le philosophe touche ici notre dimension proprement culturelle.

En disant *Je suis un corps*, Merleau Ponty transcende les limites traditionnelles de sa discipline. Faisant de la chair même l'étoffe de la subjectivité, ni le sujet ni la nature ne disparaissent. Au point de réconcilier, l'espace d'un trait de pensée, les partisans du déterminisme pour lesquels il n'y a pas plus charnel que le sujet et les partisans de la conscience qui ne voient rien de plus subjectif que la chair.

Dans *La Prose du monde*, le penseur affirme la solidarité entre la philosophie, l'art et la littérature : nous sommes seulement capables d'un langage indirect avec les choses et les êtres. Pensée pure et langage pur ne sont décidément qu'illusions !

Littérature et peinture font advenir ce qu'elles pensent : elles sont libérées de tout assujettissement à la vision et au langage. Comme l'écrivain et le peintre modernes, le philosophe tente de rendre manifeste l'activité de pensée qui l'anime.

*Car c'est le propre de l'interrogation philosophique de se retourner sur elle-même, de se demander aussi ce que c'est que questionner et ce que c'est que répondre.*

Belle et juste illustration de la figure de l'entrelacs.

## **HANNAH ARENDT**

L'expérience totalitaire est profondément liée à l'absence de pensée et à la banalité du mal. C'est la conclusion à laquelle parvient Hannah Arendt dans ses *Origines du totalitarisme* au mitan du XX<sup>e</sup> siècle. « Je danse dans une ironique splendeur » ose la rebelle, adepte du poète Rilke.

L'élève de Heidegger et de Husserl quitte l'Allemagne lors de la montée du nazisme et organise l'émigration d'enfants juifs vers la Palestine. Puis elle s'exile aux Etats-Unis où elle enseignera à l'université. C'est là qu'elle développera sa thèse sur la banalité du mal.

Une relation secrète, passionnée, irraisonnée, la lie à son professeur Heidegger pourtant ambigu à l'égard du judaïsme. Par-delà la guerre et l'exil, la philosophe se fera l'infatigable promotrice du penseur allemand outre Atlantique. A New York, elle collabore à plusieurs journaux.

Après *Condition de l'homme moderne* et *Crise de la culture*, elle couvre à Jérusalem le procès du responsable nazi Eichmann en qui elle voit l'incarnation de la banalité du mal. Ses articles nourrissent une importante polémique. Elle meurt avant d'avoir achevé son livre posthume *La Vie de l'esprit*. « Avec ta mort, tu as laissé un monde un peu plus glacé qu'il n'était » déclare son ami Hans Jonas après avoir prononcé le *kaddish*.

Infatigable chercheuse en philosophie de l'Histoire, Hannah occupe une place charnière dans la réflexion contemporaine. Elle pense l'espace public comme un lieu fait de fragilité car continuellement soumis à l'émergence de nouveaux humains. Analysant les liens entre le travail, l'oeuvre et l'action, elle pose en regard vie privée et sphère publique comme les deux faces d'une même expérience du social et de la liberté.

Critique de la société de consommation et invitation à l'auto-limitation du travail renvoient aux notions de simplicité volontaire et de décroissance et placent la penseuse parmi les pionniers de l'écologie. L'*oeuvre* de l'*Homo Faber* participe à la fabrication d'un monde commun s'inscrivant dans une certaine durée et stabilité. Dans la *Crise de la culture*, Hannah dénonce la transformation de l'art en objet de consommation.

Distincte de la *fabrication*, l'action appartient au domaine politique et représente pour l'humain le lieu où affirmer sa singularité et actualiser sa liberté en révélant qui il est. Alors l'homme libre comme faiseur de miracles ?... Ce serait sans compter sur la *fragilité* de nos actes par définition imprévisibles dans leurs conséquences. A nous d'assumer cette fragilité dans l'espace public.

Mais les réflexions sur l'action n'éluent pas le rôle majeur de la pensée. Dans *La Vie de l'esprit*, Hannah attribue à celle-ci un rôle de purgatoire : elle est l'occasion de se retirer du monde, de s'en rendre spectateur. Elle permettra de faire preuve de discernement pour juger les événements de l'espace public en faisant preuve de goût et de discernement dans ses actions.

Hannah Arendt défend la position de Socrate qui enseigne la possibilité de penser la vertu. Le mécanisme de la réflexion par dialogue révèle un dédoublement de la personnalité du penseur au cours de l'exercice, avant son retour au monde courant. Pour concrétiser la pensée, chacun peut être à même de développer sa capacité de jugement en tenant plusieurs points de vue.

Selon la philosophe, ce n'est pas l'individu mais le peuple qui est l'image de l'homme. Son constat, réaliste : les droits de l'homme n'ont pas de réalité, car rien ne les garantit. Seuls existent les droits du citoyen. Or, n'est véritablement citoyen que celui qui n'a pas été exclu du système économique.

Arendt en appelle à l'éveil des consciences.

## **JAN PATOCKA**

Sa vie suit la trajectoire d'un Socrate de l'autre côté du Rideau de Fer. Au fil d'une existence contestataire, le penseur tchèque était devenu, aux yeux de l'Etat communiste, un moderne corrupteur de la jeunesse.

Jan Patocka consacre une partie de son œuvre à la figure du philosophe président Thomas Masaryk, premier chef de la toute jeune république tchécoslovaque au lendemain de la première guerre mondiale et figure moderne du philosophe-roi décrit et promu par Platon dans l'Antiquité.

Parcourant l'Europe, Jan découvre la phénoménologie allemande qui prône le retour « aux choses mêmes » telles qu'elles se présentent à la conscience, comme objets d'intuition immédiate. Le jeune penseur devient un défenseur acharné de cette approche, ne cessant de questionner le sens que les hommes mettent sur leur expérience concrète, en politique par exemple. Elève d'Heidegger, il approfondit la notion platonicienne de « soin de l'âme ».

Alors que son maître Husserl est interdit d'enseignement par les Nazis, Jan voit son pays lâché par la France lors des accords de Munich. Le professeur devra interrompre ses cours à l'Université Charles de Prague à plusieurs reprises : durant le deuxième conflit mondial, puis lors du « coup de Prague » de 1948, en 1969 enfin lors du durcissement du régime communiste. Au total, Patocka aura enseigné... sept années au cours de sa vie.

Comme maints collègues, il doit vivre de modestes tâches, donne des cours de soutien scolaire, vend des traductions. Dans l'intervalle, le penseur publie des textes dissidents et donne des conférences clandestines dans sa cave. Le penseur tchèque défend l'héritage des philosophes européens envers et contre tout.

« Où est votre légitimité morale ? » lance-t-il à ses collègues de l'Ouest, ajoutant : « Nous vivons dans un temps d'auto-suppression de l'Europe ». Défiant le

régime communiste après les accords d'Helsinki de 1975, il accepte de devenir le porte-parole de la *Charte 77*, une pétition ambitieuse lancée par l'écrivain et dissident Vaclav Havel pour contraindre le gouvernement à appliquer les droits de l'homme inscrits dans la Constitution du pays. Jan ne sait pas encore qu'il le paiera de sa vie.

Les persécutions policières s'amplifient jusqu'à son arrestation. Jan est soumis à une suite d'interrogatoires musclés dont l'un dure plus de dix heures, provoquant une hémorragie cérébrale et la mort du philosophe. Il est « littéralement mis à mort par le pouvoir » constate Paul Ricoeur dans un article du *Monde*. Le gouvernement va jusqu'à obliger les fleuristes à fermer le jour de son enterrement.

Suspendre notre jugement, mettre le monde entre parenthèses, tel est l'acte au centre de la pensée de Jan Patočka : l'*époque* est « une liberté absolue à l'égard de tout ce qui attache ou engage ». Un arrêt provisoire, le temps de...

Ce geste était déjà familier chez les sceptiques trois siècles avant JC. Mais l'*époque* ne remet pas en cause la légitimité de chaque point de vue : elle les accepte comme tels, malgré leurs apparences contraires. Respectueuse sinon bienveillante, elle sous-entend curiosité et indulgence envers chaque opinion. Une attitude proche de l'ataraxie chère à Epicure.

L'*époque* comme bouclier évident contre les idéologies qui nous envahissent : le remède n'a pas vieilli d'un iota. Notre monde contemporain de bruit, de vitesse et de fureur, ferait bien de s'en souvenir avant de sombrer dans un présentisme où se noient nos ego ivres de reconnaissance.

Prendre le temps de comprendre pour expliquer : la philosophie, discipline de questionnement du monde est bien le lieu d'un éternel retour aux sources de notre sagesse.

« Ce qui est nécessaire, c'est de se conduire en tout temps avec dignité, de ne pas se laisser effrayer, intimider. Ce qu'il faut, c'est dire la vérité » ose Patočka.

## **GEORGES CANGUILHEM**

Le vivant dans sa totalité peut-il être déduit des lois physico-chimiques ? Ou faut-il partir du vivant lui-même pour comprendre la vie ? Georges Canguilhem, médecin et philosophe français, plaide ouvertement pour la seconde démarche.

Né en 1904 à Castelnaudary, il fait ses études secondaires à Paris, au Lycée Henri-IV, où enseigne alors Emile Chartier, plus connu sous le nom d'Alain. Celui-ci influencera durablement le jeune étudiant. Il est reçu en 1924 à l'ENS (section Lettres) où il a comme condisciples Sartre et Aron. Georges commence des études de médecine qu'il mène parallèlement à son activité d'enseignant en philosophie. En 1941, il entre dans la Résistance où il exerce essentiellement sa fonction de médecin. En 1943, la Gestapo envahit l'université de Clermont Ferrand où s'était repliée celle de Strasbourg. Canguilhem parvient à s'échapper et prend d'importantes responsabilités dans la direction des mouvements de résistance en Auvergne. Il crée un hôpital de campagne dont il organise l'évacuation sous le feu de l'ennemi.

Nommé professeur à la Sorbonne en 1955, il succède à Gaston Bachelard pour diriger l'institut d'histoire des sciences et compte parmi ses élèves et disciples Foucault (qui lui demande d'être le rapporteur de sa thèse *Folie et déraison*) et Deleuze. Canguilhem développe une philosophie de la science dans *Le Normal et le pathologique* (1943) et *La Connaissance de la vie* (1952).

Le premier ouvrage permet au penseur de mener une recherche approfondie sur la nature et le sens de la notion de normalité en médecine et biologie, mais aussi sur la production des connaissances scientifiques. Une étude qui demeure fondamentale aujourd'hui encore sur le plan de l'anthropologie médicale et de l'histoire des idées.

Le second développe la spécificité de la biologie en tant que science, et expose le concept de *vitalisme* : l'organisme vu sous l'angle de sa relation avec le milieu où il vit, sa survie dans ce milieu (et dès lors sa relation aux erreurs génétiques et à l'anormalité). Le *vitalisme* envisage la vie comme de la matière animée d'une force vitale, qui s'ajouterait pour les êtres vivants aux lois de la matière ordinaire : c'est cette force qui insufflerait la vie à la matière. Un concept qui s'oppose à la théorie classique de l'animal-machine de Descartes, qui influença la pensée médicale selon un point de vue mécaniste (déterminisme des causalités : les mêmes causes produisent les mêmes effets...)

Emmanuel Kant opéra une réconciliation du mécanisme et du vitalisme avant que Bergson ne développe lui-même son concept d'*élan vital* dans *l'Evolution créatrice* (1907). Les expériences de Louis Pasteur sur les microbes et la génération spontanée constituent une étape vers l'abandon du vitalisme scientifique. Plus près de nous, le biochimiste Jacques Monod critique ce concept dans *Le Hasard et la Nécessité* (1970). Si peu de biologistes actuels se disent *vitalistes*, certains philosophes contemporains – comme Canguilhem et Hans Jonas – se réclament encore de cette doctrine.

Disciple de Bachelard, Canguilhem s'inscrit dans la tradition française en épistémologie historique (nécessité de retracer l'histoire d'une science pour la comprendre). On lui reconnaît une influence sur Foucault et Bourdieu.

Mais comment un philosophe au parcours classique en vient-il à s'intéresser à la médecine ? Derrière cet intérêt se niche une certaine conception de la philosophie, comme il le note lui-même : « La philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne, et nous dirions volontiers pour qui toute bonne matière est étrangère ».

Et il ajoute attendre de la médecine une introduction à des problèmes humains concrets, la présentant comme « un art au carrefour de plusieurs sciences ».

## **SIMONE WEIL**

L'amour impérieux de la vérité mérite-t-il que l'on y consacre sa vie, jusqu'à y sacrifier sa propre santé ? Peut-il se définir comme le besoin le plus sacré de l'âme humaine ? C'est le chemin que choisit Simone Weil, philosophe, humaniste, écrivaine et militante politique, reconnue comme une mystique dont on peut dire qu'elle était plutôt égarée dans son temps de matérialisme ambiant.

Née à Paris en 1909, Simone est d'une famille d'origine juive aux parents agnostiques. Au Lycée Henri IV, elle est l'élève du philosophe Alain qui devient son maître à penser. Agrégée de philosophie, elle enseigne en province. De santé fragile, elle souffre de fortes migraines qui l'empêcheront souvent de travailler. Simone Weil participe aux combats sociaux et syndicaux dans l'entre-deux-guerres.

Bien que critique envers le marxisme, elle se situe de manière résolue du côté du monde ouvrier. En 1932, sa rencontre avec Boris Souvarine, militant communiste hostile à Staline, la conforte dans son opposition politique à la bourgeoisie ainsi qu'au stalinisme. Elle passe quelques semaines en Allemagne pour tenter de comprendre la montée de l'hitlérisme. A son retour, elle écrit quelques articles très lucides pour exprimer ce qu'il risque de survenir.

Simone Weil rédige en 1934 son œuvre majeure *Réflexion sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*. Elle y présente une vision pessimiste de l'avenir de la société, du progrès, de la révolution, concluant : « Il semblerait que l'homme naisse esclave et que la servitude soit sa condition propre ». Mettant alors entre parenthèses sa carrière d'enseignante, elle décide d'expérimenter elle-même la condition ouvrière en travaillant dans plusieurs usines. Elle doit abandonner ce projet pour des raisons de santé mais consigne ses impressions dans son *Journal d'usine*. Reprenant sa carrière d'enseignante, elle reverse une partie de son salaire à la Caisse de Solidarité des mineurs, ne gardant que le strict nécessaire pour

subsister. Pendant la Guerre d'Espagne, en 1936, Simone s'engage dans le camp des républicains et des anarchistes après le coup d'état du général Franco. Mais, blessée accidentellement, elle doit rentrer en France.

Sur le plan religieux, la penseuse se considère comme une mystique chrétienne. Elle n'adhère pas explicitement au christianisme, mais écrit : « J'ai eu soudain la certitude que le christianisme est la religion des esclaves, que les esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi parmi les autres ». Elle s'intéresse aussi à l'hindouisme, au bouddhisme ainsi qu'aux religions des antiquités égyptienne et grecque.

L'occupation allemande de la Seconde Guerre mondiale mettant en danger sa famille, elle se réfugie avec elle à Marseille et publie dans la revue littéraire *Les Cahiers du Sud* sous le pseudonyme d'Emile Novis, anagramme de son nom. Après avoir émigré aux Etats-Unis avec ses parents, elle rejoint la *France Libre* du Général de Gaulle à Londres où elle travaille comme rédactrice. Intransigente, elle ne s'entend pas avec les gaullistes et regagne la France en 1943. Atteinte de tuberculose, elle doit bientôt retourner en Angleterre et meurt le mois suivant au sanatorium d'Ashford.

Ses écrits, où la raison se mêle aux intuitions religieuses et aux éléments scientifiques et politiques, forment un tout cohérent. Mystique dans *La Pesanteur et la Grâce*, défenseuse de la beauté incarnée dans le cosmos et dans les œuvres issues du génie humain, elle met en avant le libre-arbitre de chacun autant que son aptitude à la charité. Elle dote la souffrance physique d'une vertu révélatrice et assure que toute séparation est aussi un lien, empruntant à Platon son idée de *metaxu* – d'intermédiaire. Foyer, Patrie, traditions, culture sont autant de ces liens qui réchauffent et nourrissent l'âme, sans lesquels aucune vie humaine n'est possible.

Pour autant, il reste qu' « aimer c'est consentir à la distance ».

## **JACQUES DERRIDA**

Faut-il se méfier de l'écriture ? La tradition philosophique nous avait habitués à considérer la parole comme le lieu suprême de la vérité et la matrice même de l'activité philosophique. Socrate, père de la philosophie, n'a jamais écrit. L'écriture était seconde, comme un simple instrument de la parole. Déconsidérée et qualifiée même d'instrument du pouvoir, l'écriture devenait objet de méfiance (voir Platon insistant, dans son mythe de *Theuth*, sur les dangers qu'elle représente). Lévi-Strauss, grand ethnologue contemporain, montre dans *Tristes Tropiques*, comment le chef d'une tribu primitive sans écriture a très vite compris qu'en imitant les ethnologues et traçant des raies sur le papier, il pouvait montrer à ses compagnons qu'il participait aux secrets des Blancs. Derrida reprend la question.

Né en 1930 en Algérie, Jacques Derrida est l'un des philosophes français contemporains les plus connus et les plus controversés. Il est considéré comme le père de la *déconstruction*. Sa pensée a une grande influence dans les milieux universitaires américains où elle est souvent interprétée dans un sens radical et féministe. Dans la lignée de Husserl et de Heidegger, il remet en question la phénoménologie et la métaphysique traditionnelle et introduit une nouvelle manière de penser les sciences humaines.

Issu d'une famille juive d'Algérie, il subit les lois de Vichy en 1940 lorsque sa famille est déchue pendant deux ans de la nationalité française. Un temps exclu de son lycée, Jacques connaît une scolarité mouvementée, voyant les métropolitains comme oppresseurs et normatifs, normalisateurs et moralisateurs. Sportif, il rêve de devenir footballeur professionnel. Il découvre et lit philosophes et écrivains : Rousseau, Nietzsche, Gide et Camus. Bergson, Sartre, Heidegger.

Poursuivant ses études à Paris, il se lie d'amitié avec Bourdieu, rencontre Louis Althusser, suit les cours de Michel Foucault et milite dans des groupes d'extrême

gauche. Bientôt agrégé de philosophie, il part à Harvard comme *special auditor*. Effectuant son service militaire en Algérie en plein conflit, il condamne la politique coloniale de la France. Il devient assistant à l'université de Paris et fréquente Antelme, Boulez, Genet, Ponge et Sarraute.

Nommé maître assistant en histoire de la philosophie à l'ENS, il participe à de nombreux colloques aux Etats-Unis, contribuant à introduire la nouvelle pensée française sur le continent nord-américain. En 1967, il publie ses trois premiers livres : *De la grammatologie, L'écriture et la différence, La voix et le phénomène*. Participant aux défilés de mai 68, il organise la première assemblée générale du mouvement à l'ENS. Enseignant dans des dizaines d'universités américaines, il est massivement rejeté en France. S'impliquant de plus en plus dans des actions politiques, il aide les intellectuels tchèques dissidents et se trouve même arrêté et brièvement emprisonné à Prague. Il fonde le Collège international de philosophie. Il meurt en 2004 d'un cancer.

« La constitution d'une science ou d'une philosophie de l'écriture est une tâche nécessaire et difficile » affirme l'auteur de *La Grammatologie*. La force de l'analyse de Derrida est de remettre en question la validité de cette opposition parole/écriture, d'interroger à nouveau les grands textes par un travail de *déconstruction* propre au philosophe. Il s'agit de revoir le point de vue des Anciens : selon certains d'entre eux, avec le risque de figer le discours, de brouiller le sens, ou d'engendrer l'oubli (évoqué déjà par Platon), l'écriture échouait à rendre compte des sentiments et pouvait servir d'instrument de pouvoir et de domination.

Ainsi, Derrida va-t-il « relire », à partir du dualisme parole/écriture, nombre de textes qui manifestent le *logocentrisme* de notre tradition occidentale : linguistique de Saussure, anthropologie de Lévi-Strauss et essais de Rousseau seront réinterprétés.

« Ce qu'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire mais l'écrire... »

## **EMIL CIORAN**

Il tonne, beugle, fulmine, profère, pourfend les certitudes. Etonne. Exister ? C'est protester contre la vérité. La cause est décidément indéfendable. Il va la défendre, à coup d'aphorismes tranchants comme des lames.

Il balade son inconvéient d'être né au fil des rues, des bistrots, des bordels et des cimetières. Quel pied de fumer une sèche entre deux tombes ! Tout petit déjà, son ami le fossoyeur le fournissait en crânes humains comme autant de ballons à jouer...

Né au fond d'une vallée perdue de Transylvanie, le jeune Roumain hérita d'un père Pope et d'une mère... athée. Un comble de paradoxe. Tôt blessé par la révélation du désamour maternel, le voilà qui enfourche le dada des haines et des rancœurs. Mais sans souffrance, la vie serait sans saveur !...

De ses nerfs torturés, de toutes ses tripes, il va créer une œuvre rare, atypique, sans concession. Depuis sa douleur il déplie un tragique contemporain que n'auraient pas désavoué les Antiques. Une forme de sérénité en moins peut-être.

Du nazisme il retient « le culte de l'irrationnel, l'exaltation de la vitalité, l'expansion visible des forces »... avant de se réfugier dans le bouddhisme. Tout à la fois juif et antisémite, le voilà hanté par l'éclat du miroir ou le voyeurisme d'une glace sans tain. Mais l'apologie de soi surnage toujours dans son goût foncier pour la solitude.

Fraîchement débarqué en France, Emil Cioran ne voit que « des zombies sans âme ni humanité ». Ce moderne Diogène vit la bohème parisienne, fréquente les cafés étudiants, affectionne la compagnie des mendiants, des marginaux, des exilés comme lui. Il achète son premier vélo. Son ardeur à pédaler dans la nature le délivre pour un temps des insomnies et du désenchantement. Délaissant sa thèse sur Bergson, le jeune Emil parcourt le pays sur sa bécane, dormant à la belle étoile,

dans les granges ou auberges de jeunesse. La liberté lui va si bien. Et puis l'homme sait rire aussi avec ses amis.

La plume toujours prête, acérée, notre intello décide de... changer de langue. Lui le barbare assumé rêve d'une langue coup de poing. C'est le français qui lui offrira la discipline de pensée qui lui convient. Derrière son apparence d'homme simple, Emil est un orgueilleux affligé d'une fierté refoulée. L'ami de Ionesco vit une existence de littéraire ignoré. Paris, « ville idéale pour un raté », lui offrira un cadre à ses vagabondages de parasite social.

Celui qui semble croire au Diable conseille... et déconseille le suicide : le mystère de la vie est à lui seul une raison de vivre. D'hôtels borgnes en pouilleuses chambres de bonne, il cultive son indépendance à coup de *noctambulations*. Il aime flâner, arpenter les rues désertes et silencieuses à la nuit tombée. La sincérité de l'ascète le confine à une pauvreté assumée. Proche du bouddhisme, ne veut-il pas toucher de près les vicissitudes de la vie ?

Se glissant au creux de la figure moderne de l'artiste maudit, il reste peu lu et méconnu de son vivant. Entre ironie et scepticisme, sa philosophie est celle d'un « voyeur » à la Rimbaud. Sa ténacité à s'inculquer la langue le conduit à la manier avec « l'habileté d'un horloger et la précision d'un chirurgien ».

Doté d'un excellent cerveau, cet écrivain au style parfait savait aussi travailler admirablement de ses mains. Tel un artisan laborieux, il aménageait, réparait, construisait tout dans une maison.

Le goûteur d'aphorismes raffinés savait aussi penser contre lui-même, définitivement lucide sur la fatigue d'être soi.

« Dans un monde sans mélancolie, les rossignols se mettraient à roter » suggérait-il, laconique.

## **PAUL RICOEUR**

Créer une communauté de vie et de pensée ? L'idée de phalanstère intellectuel peut paraître farfelue à l'ère de l'ultra-individualisme. Le dessein de vivre en commun et de partager ses ressources avec d'autres semble pourtant un moyen efficace de lutter contre la solitude contemporaine.

Il exista dans la banlieue parisienne un tel lieu collectif qui perdurera jusque dans les années 2005 : les *Murs Blancs*, cénacle d'amis partageant un même projet éducatif et participant à la revue *Esprit*. Le philosophe Paul Ricoeur fut du projet dès la fin des années 30.

Par une continuité de destins dont l'histoire a le secret, le jeune Emmanuel Macron, fraîchement licencié de philosophie, rencontra Ricoeur au couchant de sa vie alors que celui-ci terminait *Mémoire, histoire et oubli*. Le futur Président de la république apprit de cette période à... lire la philosophie.

La tâche confiée par le maître à son disciple était manuelle et ancillaire à la fois : ranger des archives. C'est plongé dans l'épaisseur des écrits du penseur que l'on peut imaginer le jeune homme éprouver l'étendue et la consistance de l'histoire, y compris en reconnaissant les erreurs rétrospectives dont elle est émaillée. Examiner de près ce que pense l'autre, déconstruire en allant au corps à corps de la discussion, débattre pour mieux reconstruire : apprendre à dialoguer. Les gestes mêmes du philosophe.

Le jeune élève pratique là le va et vient fertile entre la trace historique évoquée et la représentation qui guide l'observateur. Faire de la politique, c'est être intempestif, assumer de prendre à revers l'hyper simplisme (le tweet en 140 signes) comme l'émotion extrême qui vous submerge parfois, annonciatrice d'un début de défaite de la pensée. Pour tenir à la complexité du monde, il faut des règles, des devoirs, du commun. Et proposer des projets d'émancipation à tous, à l'examen de

nos héritages. L'apprenti philosophe rejoint ici Socrate : « Une vie non examinée ne vaut pas la peine d'être vécue. »

Des Murs Blancs au phalanstère national, le fil de transmission se dégage peu à peu. Il nous replonge au cœur des origines de la philosophie avec Platon : « Il faudrait, pour le bonheur des Etats, que les philosophes fussent rois ou que les rois fussent philosophes. » La maxime platonicienne s'ancre dans le projet de bon gouvernement d'une cité idéale s'extrayant peu à peu des obscurités de la caverne. Désintéressé, le philosophe veut bousculer le système engoncé dans un fatalisme terrible qui nourrit la désaffection vis à vis du politique, le scepticisme et l'entre-soi. Macron l'affirme : « Il faut dire nos échecs et nommer nos tabous. Ce qui a disparu du champ politique, c'est l'explication. On est entré dans une société de l'action et de la réaction. La politique, c'est de l'agir mais aussi du dire. Son rôle c'est d'expliquer, de porter une vision commune du pays, des valeurs. Il y a un décalogue républicain à rebâtir. » Le penseur et l'homme d'action en pédagogue.

Il devient donc urgent de réconcilier les citoyens en tenant les deux bouts de la réalité, du risque assumé à la prise de responsabilité. Le philosophe dénonce la tyrannie des événements qui ne laisse plus de place à la réflexion en dictant des décisions aléatoires. Contre l'immobilisme des corporations, le futur dirigeant encourage perdants et gagnants à se serrer les coudes pour affronter l'air du large avec lucidité. Appel à nos consciences. Rappel que la vérité est hybride, forcément.

L'ancien disciple de Ricoeur s'est mis *En marche*, mimant le geste originel des philosophes grecs qui arpentaient la cité en discourant. La société le suivra-t-elle dans cette remise en mouvement des corps comme des esprits ? Des Murs Blancs du Maître à la page blanche du disciple, une histoire commune est à écrire, une identité collective à construire. Le grand apport de Ricoeur se situe justement dans le domaine de l'identité, une construction qui passe par la narration.

« Toute philosophie est, d'une certaine façon, la fin de l'histoire » ose le penseur.

## **ALBERT CAMUS**

« Une seule chose : cette épaisseur et cette étrangeté du monde, c'est l'absurde » évoque Albert Camus dans son *Mythe de Sisyphe*. Mais ce sentiment de l'absurde n'est qu'une première étape. Il faut dépasser l'attitude de solitude désespérée en se révoltant contre l'injustice et en affirmant la solidarité fraternelle entre les hommes. La philosophie peut nous y aider.

Albert n'a pas connu son père mort à la guerre de 14 et a passé son enfance avec sa mère dans un quartier populaire d'Alger. Une tuberculose précoce ne lui permet pas d'accéder à une carrière universitaire. Après une licence de philosophie, il devient journaliste engagé (*Alger Républicain*), puis résistant pendant l'occupation.

D'une année d'adhésion au parti communiste, il retire une profonde méfiance de l'endoctrinement et la certitude que la stratégie politique ne doit jamais prendre le pas sur la morale. En 1943, il rencontre Jean-Paul Sartre et travaille avec lui au journal *Combat*. Leur complicité intellectuelle durera jusqu'à la publication de *L'Homme révolté*. Albert Camus refuse la conception marxiste de la révolution qui légitime l'utilisation de la violence et dénonce les perversions de 1789 et 1917.

Camus élabore une philosophie existentialiste de l'absurde résultant du constat de l'absence de sens à la vie. La prise de conscience de cette absurdité doit être considérée comme une victoire de la lucidité sur le nihilisme, qui permet de mieux assumer l'existence en vivant dans le réel pour conquérir sa liberté. L'homme peut ainsi dépasser cette absurdité par la révolte contre sa condition et contre l'injustice.

Camus met à profit son talent d'écrivain en adaptant la forme au sujet traité. Le roman symbolique et l'oeuvre théâtrale sont utilisés comme moyens d'expression pour les idées et les doutes. *La Peste* est récit symbolique du nazisme envahissant une ville. Le penseur se tourne vers un humanisme sceptique et lucide pour lequel il

convient avant tout d'être juste. Prix Nobel de littérature, il meurt peu après d'un accident de voiture, au mitan du XX<sup>e</sup> siècle.

« Dans l'expérience absurde, la souffrance est individuelle. A partir d'un mouvement de révolte, elle a conscience d'être collective, elle est l'aventure de tous » écrit celui qui préférait la révolte à la révolution. Pour Camus, la philosophie est une manière de lutter contre le sentiment démobilisant du non-sens, car cette discipline tente de comprendre un certain ordre du monde et de mettre des mots sur la finalité de l'existence. L'impression d'étrangeté exprimée par son *Etranger* ne peut être surmontée que si l'on valorise les rapports avec autrui, si l'on trouve dans la fraternité ou l'action collective le sens que nous cherchons parfois en vain dans le Ciel.

En marge des courants philosophiques, Camus est d'abord un témoin intransigeant de son temps. Il ne cesse de lutter contre toutes les idéologies qui nous détournent de l'humain et ose redéfinir les contours du colonialisme, ce passé qui ne passe pas. Le penseur incarne une des plus hautes consciences morales du XX<sup>e</sup> siècle.

En partie sourde, sa mère ne sait ni lire ni écrire. Elle occupera pourtant une place centrale dans la vie d'Albert. Celui-ci sera aussi influencé par son oncle, anarchiste et voltairien, un homme cultivé qui lui offre une bibliothèque riche et éclectique. Son instituteur Louis Germain est également pour lui un modèle formateur qui le marque à vie.

De nos jours, Camus est devenu l'auteur classique par excellence, celui dont chacun peut citer *La Peste*, *L'Etranger* ou *Noces*. Tour à tour ironique, neutre ou mordant, le romancier philosophe demeure une conscience éveillée pour notre temps.

Il reste celui qui a porté haut la responsabilité civique personnelle par cette réflexion : « Je me révolte donc nous sommes ».

## **ROLAND BARTHES**

La littérature est-elle en train de disparaître ? On entend souvent dire, en France, qu'il n'y a plus de grands écrivains, que la littérature est en crise. On oublie que si l'on avait dit aux contemporains de Baudelaire, par exemple, que celui-ci était l'un des plus grands poètes de langue française, ils auraient sans doute ricané. Le propre du langage littéraire étant d'évoluer, il est difficile de discerner sur le moment – à plus forte raison à notre époque, que caractérise la multiplication des publications et la perte des repères – quels sont les écrivains qui passeront à la postérité et deviendront des classiques. Cela dit, l'histoire de la littérature étant faite de périodes d'essor et de périodes de décadence, on ne peut exclure que la littérature française traverse une phase d'appauvrissement ni que, comme la littérature latine ou grecque, elle ne vienne un jour à disparaître.

Critique littéraire français (1915-1980), Roland Barthes est considéré comme l'un des maîtres à penser de la *nouvelle critique* et de la sémiologie – application de la linguistique structurale aux systèmes de la vie sociale (modes, médias etc...). Selon Barthes, la dislocation de l'écriture aboutit à la « mort de la littérature » (avec Mallarmé), au silence (avec Rimbaud) ou à un nouveau style d'écriture neutre, parlé, journalistique, sans style, que Barthes nomme *degré zéro de l'écriture*. Cette écriture, que l'on retrouve, par exemple, dans *L'Étranger* de Camus, poursuit un but utopique : parler le même langage que la société afin de se réconcilier avec elle.

Né dans une famille bourgeoise et protestante, orphelin de père à un an, Roland passe son enfance à Bayonne puis à Paris. Après une licence de Lettres classiques en Sorbonne, il doit renoncer à l'agrégation pour cause de tuberculose. Ses longs séjours en sanatorium (1941-1946) seront pour lui l'occasion d'une vie intellectuelle intense : il lit et annoté tout Michelet, découvre Sartre, Marx, Lénine et Trotski et donne ses premières conférences.

Sociologue au CNRS à partir de 1955, il s'impose à un large public avec ses *Mythologies* (1957). Chroniqueur rigoureux à l'acuité subtile, il y analyse quelques-uns des symboles de la société de l'époque (de la DS Citroën à Greta Garbo, du péplum à *Paris-Match*, des *Guides bleus* aux produits détergents...), révélant derrière des évidences trop lisses un système de valeurs petit-bourgeois analysable scientifiquement. Appliquant sa *sémiologie* à l'ensemble des pratiques symboliques d'une société, il s'attache aux réseaux de relations reliant ces signes pour expliquer leur sens (*L'Empire des signes*, 1970).

Mais c'est au texte littéraire, lieu par excellence des significations plurielles, que Barthes consacra la plus grande partie de ses analyses. Il posera les principes d'une nouvelle critique attachée à l'organisation immanente du texte, par opposition à une critique plus classique qui prétend expliquer l'œuvre par ses sources, la biographie de l'auteur et le contexte historique. Quel que soit son objet, la pensée de Barthes ne fait qu'une avec son écriture : élégante, inventive, toujours à rebours des automatismes du langage et s'attachant au signifiant d'abord. *La Chambre claire*, plus qu'un essai sur la trace photographique comme lieu paradoxal de la présence et de la perte (le fameux *ça a été*), se révèle une méditation sur la disparition d'Henriette Barthes, la mère qu'il a tant chérie. Enfin, dans son dernier cours au Collège de France, où il occupe la chaire de sémiologie depuis 1977, Barthes évoque son projet d'un roman, *Vita nova*, qu'il laisse à l'état d'ébauche au moment de sa disparition brutale : renversé par une camionnette devant le Collège de France en 1980, il décède peu après.

Roland Barthes a su concilier l'approche savante et le plaisir esthétique dans ses travaux. Son rayonnement reste considérable sur la critique et les pratiques littéraires contemporaines. « Marcher est peut-être – mythologiquement – le geste le plus trivial, donc le plus humain. Tout rêve, toute image idéale, toute promotion sociale supprime d'abord les jambes » suggère l'auteur du *Degré zéro de l'Écriture*.

## **LOUIS ALTHUSSER**

La psychanalyse est-elle une science ? Dans son *Freud et Lacan* (1993), Althusser affirme : « Le premier mot de Lacan est pour dire : dans son principe, Freud a fondé une science. Une science nouvelle qui est la science d'un objet nouveau : l'inconscient. » Lorsqu'il écrit ce court texte, le philosophe veut montrer à ses amis communistes que la psychanalyse ne doit pas être rejetée. Il entreprend donc de mettre en lumière l'œuvre de Lacan – ce dernier ayant, selon lui, définitivement donné à la psychanalyse son objet spécifique et sa méthode.

Né à Alger dans une famille catholique, Louis Althusser est reçu à l'École Normale Supérieure en 1939. Mobilisé, prisonnier en 1940, il est interné dans un camp de sous-officiers où il connaîtra ses premiers troubles psychiatriques. A son retour d'Allemagne en 1945, il est reçu à l'agrégation de philosophie. Il devient membre du parti communiste en 1948, parti avec lequel il entretiendra des relations conflictuelles tout au long de sa vie, notamment avec le penseur *officiel* du parti, Roger Garaudy. Il critiquera aussi ouvertement le stalinisme.

Il rédige une thèse sur son analyse de la pensée hégélienne, bonne transition pour passer à Marx. Bien qu'entrecoupée de séjours en clinique psychiatrique, son œuvre conquiert la notoriété internationale en 1965 avec la publication de *Pour Marx* et de *Lire le Capital*. Il s'agit pour lui de dépoussiérer Marx, d'en avoir une lecture neuve.

En 1980, au cours d'une nouvelle crise de démence, il étrangle son épouse rencontrée en 1945, épouse avec laquelle il entretenait des relations ambiguës. Déclaré irresponsable au moment des faits, il est interné à l'hôpital Sainte-Anne à Paris. Il bénéficiera d'un non-lieu en 1981. Réagissant à un article de Claude Sarrate en 1992 dans *Le Monde*, il revient sur la genèse de son acte en publiant *L'Avenir dure longtemps*. Ce geste est également au centre d'une pièce de théâtre

*Le Caiman*, révélée en 2006. Althusser publiera peu d'ouvrages de son vivant, laissant un nombre considérable d'inédits. Sa relecture de Marx à la lumière de Spinoza lui vaudra d'être accusé d'avoir déformé la pensée marxiste. Philosophe *structuraliste* – courant de pensée des années soixante tendant à privilégier l'étude des objets et des systèmes dans leur totalité et à travers leurs liens entre eux – au même titre que Lévi-Strauss en anthropologie, Barthes en littérature, Foucault en philosophie ou Lacan en psychanalyse, Althusser fait le détour par Spinoza pour tenter d'y voir plus clair dans la philosophie de Marx.

Entamant un travail sur Machiavel en 1962, il rapproche alors sa théorie du développement de son mal-être : « J'avais le sentiment hallucinatoire de ne rien développer d'autre que mon propre délire. » Il se dit aussi redevable à Spinoza de son étonnante conception du corps comme *pensée du corps même* : « Cette expérience rejoignait mon expérience de recomposition de mon corps... »

Althusser va réaliser une relecture de Marx en le dégageant des sédiments – humanistes, économiques, idéologiques – qui le recouvrent. La découverte par celui-ci du *continent histoire* mène cette discipline au rang de pratique accédant à la science, comme Freud aurait découvert le *continent de l'inconscient*. A travers lui, le courant structuraliste fera ainsi apparaître la réalité comme effet de structures dans de nombreux champs d'investigation. Pour autant, les positions du philosophe seront taxées d'*élucubrations* par nombre de ses collègues. Sa postérité sera altérée par le déclin du marxisme dans les années 1970. Mais sa reconnaissance pour l'approche psychanalytique garde sa pertinence : en identifiant ce domaine aux effets du combat que chaque sujet humain a dû livrer dans sa petite enfance pour se faire une place au sein de l'ordre humain, il aide à la reconnaissance de la théorie psychanalytique comme science. « L'Histoire est un procès sans sujet » - donc un processus où l'homme est moins acteur que produit - affirme l'homme qui domina la philosophie universitaire des années 1960-70.

## **RENE GIRARD**

« *C'est la rivalité mimétique qui est première pour moi, non l'individu* » affirme le chercheur René Girard qui pistera ce concept avec constance. C'est en enseignant la littérature aux Etats-Unis qu'il découvre les sources de la théorie qui lui servira de base à une nouvelle anthropologie de la violence et du religieux.

Tout désir est imitation du désir d'un autre. Si deux individus désirent la même chose, il y en aura bientôt un troisième, un quatrième. Le processus fait facilement boule de neige. L'objet du désir est vite oublié, les rivalités mimétiques se propagent et le conflit se transforme en antagonisme généralisé : le chaos, *la guerre de tous contre tous* de Hobbes, ce que Girard appelle la crise mimétique. Une énigme qui ne fait qu'un avec la question de l'apparition du sacré : le bouc émissaire émerge alors, objet d'un sacrifice propre à soulager les foules (qu'il ait pour nom l'émigré, le Noir, le Juif, la femme...)

La mécanique victimaire se poursuit : le tous contre tous peut se transformer en tous contre un, la sauvegarde du collectif étant en jeu. L'effet de fascination haineuse se retourne contre une victime qui dès lors devient « sacrée ». Du rite archaïque aux mythes religieux, l'anthropologue appuie sa thèse sur des figures universelles : Caïn et Abel, Oedipe, Romulus et Rémus, le Christ... In fine, la prévention du retour de la crise mimétique s'incarnera pleinement dans toutes nos institutions politiques et culturelles.

Pour autant, la paix retrouvée semble bien temporaire. Les religions elles-mêmes peuvent devenir violentes ou être instrumentalisées au nom de la violence. L'histoire en est remplie d'exemples et nos démocraties contemporaines se trouvent touchées à leur tour par ce qu'il convient de nommer un islamo-fascisme remontant des profondeurs du passé, ranimé par des haines anti-démocratiques pulsionnelles. On tue avec entrain au nom de Dieu, sans relever le non-sens parfait d'une telle

attitude. La religion se mue en prétexte facile, en cache-sexe d'une folie pathologique. Une post-vérité irrationnelle, maquillée en mensonge organisé, autorisé, nivelle toute réflexion, autorise tous les excès.

Le nom de Dieu est porté à l'absolu pour combler les frustrations identitaires, sociales, politiques, ou pour justifier un projet totalitaire. Les panthéons des religions monothéistes sont remplis de dieux de la guerre. Au coeur de l'homme, la violence n'en a jamais fini sa danse macabre avec le sacré.

Parti de l'illusion romantique qui est à la base la plus large de notre littérature, le professeur Girard traque la vérité romanesque et radiographie le manque, l'humiliation, comme révélateurs de l'expérience véritable du désir : Shakespeare et son théâtre, Proust et sa *Recherche*, Freud et la psychanalyse...

En 2007, le philosophe clôturera son œuvre en penseur de l'Apocalypse avec *Achever Clausewitz*. Il mène à son terme la logique de la guerre. Du 19<sup>e</sup> au 21<sup>e</sup> siècle, des féroces batailles napoléoniennes au terrorisme du 11 septembre 2001, l'histoire s'est accélérée et la violence a engendré toujours plus de violence. Selon Girard, l'Apocalypse a commencé parce que l'humanité possède dorénavant les moyens technologiques de s'anéantir elle-même. Une « Apocalypse » à comprendre au sens étymologique du terme : la révélation à l'homme de sa propre violence et aussi l'avènement d'une *eschatologie*, un discours messianique sur la fin des temps, que l'auteur appelle de ses vœux. Du séjour dans l'Hadès à la réincarnation.

Selon le calendrier maya, la fin du monde aurait déjà dû intervenir un beau jour de décembre 2012. Un sursis nous a donc été accordé. Et si nous le mettions à profit pour relire sans attendre l'oeuvre de René Girard ?!...

Avant que le Grand Horloger n'en ait assez de supporter nos frasques.

## **GILLES DELEUZE**

L'identité n'est-elle qu'une illusion ? « Quelqu'un qui a mal aux dents, mais aussi un Japonais qui marche dans la rue expriment des mondes possibles », affirme Gilles Deleuze. Celui-ci refuse la conception idéaliste et cartésienne d'un sujet unifié, libre et raisonnable, centre de la réalité. Pour lui, les hommes sont des êtres à l'identité fluctuante, « sans nom, sans famille, sans qualités, sans moi ni je ».

Comme Foucault, Deleuze s'apparente aux philosophes structuralistes par sa volonté de dissoudre le sujet dans une réalité qui le dépasse. Sa conception du sujet semble toutefois un peu trop radicale et relèverait, avec le recul, de la mode intellectuelle soixante-huitarde, si la personnalité de Deleuze n'avait été aussi tragique (il s'est suicidé en 1995, à l'âge de soixante dix ans, en se jetant par la fenêtre de son appartement parisien).

Ce que l'on peut dire, c'est que cette vision d'un moi éclaté, sans « identité préalable et constituée », rappelle étrangement l'«angoisse du corps morcelé » des psychanalystes, qui serait l'un des fantasmes symptomatiques de la folie. Contrairement aux apparences, toutefois, la démarche de Deleuze reste rationnelle et n'est pas négative : elle vise à libérer l'homme des définitions simplificatrices données par certains philosophes classiques, notamment Hegel. Ne s'agit-il pas au fond pour lui de réhabiliter la réalité humaine dans sa richesse, son dynamisme, sa créativité et sa liberté ?

Après des études de philosophie à la Sorbonne, le penseur obtient l'agrégation en 1948. Il se consacre alors à l'histoire de la philosophie. Nommé assistant à la Sorbonne, puis chargé de recherche au CNRS, il poursuit une carrière de professeur dans les universités de Lyon et de Paris où il obtient le doctorat ès Lettres. Influencé par Spinoza, Nietzsche, Bergson et Leibniz, il apporte un regard neuf sur l'histoire de la philosophie et de la littérature.

Il contribue avec Michel Foucault au rajeunissement de la philosophie universitaire. Collaborant à partir de 1969 avec le psychanalyste Félix Guattari, il aborde de manière critique tous les domaines du savoir, notamment la psychanalyse avec, en 1972, *l'Anti-Œdipe*, qui rencontre un succès considérable. Il crée avec Guattari le concept de *déterritorialisation* : tout processus vise à recontextualiser un ensemble de liens issus d'un autre contexte : l'entrelacs est sans fin. Il réalise ainsi une critique conjointe de la psychanalyse et du capitalisme.

Considérant la rationalité comme génératrice de contraintes, Deleuze développe une philosophie de la vitalité et du désir. Il se révèle vite comme un créateur en philosophie, s'intéressant plus particulièrement aux rapports entre sens, non-sens et événement. Il écrit de nombreux ouvrages sur l'histoire de la philosophie, la littérature, le cinéma et la peinture. Ses œuvres ont un retentissement important dans le milieu universitaire des années 1970-80. Sa pensée est parfois associée au post-structuralisme.

Pendant les années d'Occupation, Deleuze est marqué par la lecture de Sartre. En 1944, son frère est arrêté pour résistance et meurt pendant son transfert à Buchenwald. Très fortement affecté, Gilles en est réduit à devenir *le frère du héros*, perçu comme médiocre. Il s'engage alors auprès de Foucault dans un groupe d'information sur les prisons et développe sa réflexion esthétique sur l'art contemporain.

Dans *Qu'est-ce que la philosophie ?* Gilles Deleuze tente une explication de la philosophie comme attitude dans la vie, questionnement ouvert sur le réel et non vérité imposée et transcendante. Les concepts développés par le philosophe sont des outils à la disposition de tous pour tenter de comprendre le monde. Il accepte en 1988 de participer à un entretien télévisé qui ne sera diffusé qu'après sa mort : *l'Abécédaire de Gilles Deleuze*. « Ce sont les organismes qui meurent, pas la vie » affirme celui qui finit par rendre les armes face à sa maladie respiratoire.

## **MICHEL FOUCAULT**

Surplombant nos humbles carcasses en sursis, un œil thaumaturgique veille au grain. Pourtant, « s'il n'y a pas de mal à surveiller, il y a honte à punir » énonce Foucault en 1975.

Entre dépression et obsession suicidaire, le philosophe traverse une jeunesse problématique. Sourde, la menace psychiatrique est toujours là qui pèse, alimentée par la honte d'une homosexualité non assumée. Le travail intellectuel sauvera celui qui confiait parfois à un ami qu'il allait acheter une corde pour se pendre. Brillant, bosseur, éloquent, il écrira sur la maladie mentale.

On le retrouve psychologue stagiaire à Sainte Anne, non sans ressentir un certain malaise. Mais il croit à la capacité de l'individu de devenir autre, de se dépendre de lui-même. Qu'il soit fou, malade ou condamné.

Tous ses livres seront comme des fragments d'histoire personnelle. Il y note la grande similitude de traitements accordés – ou infligés – à des groupes sociaux en marge. Ceux-ci ont en commun d'être regardés avec méfiance, souvent exclus par un enfermement en règle à l'intérieur d'espaces clos, spécialisés, organisés sur des modèles similaires : asiles, prisons, casernes... écoles, tous inspirés du modèle monacal.

Partant, quels sont donc ces micro-pouvoirs qui investissent les corps en inventant des formes de domination ? Michel Foucault rejoint vite la figure du *panoptique* pensée par Bentham et les utilitaristes anglais au 18<sup>e</sup> siècle : le projet architectural d'un édifice de détention conçu pour que les prisonniers puissent être toujours vus depuis une tour centrale. Retour à l'œil qui rôde, omniprésent mais invisible.

*Surveiller et punir* sera un ouvrage majeur de Michel Foucault. La pensée du philosophe n'est pas sans rappeler la fiction d'Orwell, *1984*, et son fameux *Big*

*Brother*, grand frère fouettard personnalisé en chef de parti unique, ubiquiste et infiltré dans tous les foyers, par le biais d'écrans allumés en permanence.

Que dire, en ce début de 21<sup>e</sup> siècle, du niveau de surveillance numérique s'insinuant dans chaque recoin de notre vie ? Google, Amazon, Facebook : les grands frères se sont multipliés pour exercer un dépeçage silencieux, secret, sournois de nos identités. Le panoptique s'est transformé en gueule géante avalant à notre insu nos *big data*, ces milliards de données sur nos vies, nous recrachant sous forme de marionnettes pantelantes, écervelées, désormais transparentes.

Une nouvelle puissance mutante, que personne n'a vu – ou voulu voir – venir, ambitionne ni plus ni moins de reformater l'Humanité. Une oligarchie mondiale émergente a pris contrôle de nos existences. Nos démocraties et leurs valeurs patiemment édifiées sont brutalement déclarées obsolètes. Nous nous regardons nous-mêmes nous abîmer dans un présentisme abêtissant orchestré par nos nouvelles lubies : les objets connectés.

Désormais privés de mémoire, c'est notre aptitude à penser librement qui est atteinte. Le temps linéaire disparaît, et avec lui le récit qui maintenait en alerte nos intelligences et nos consciences. L'uniformité est en marche : tout se vaut dans un monde où les *selfies* nous baladent à l'infini sous la forme de doublures pathétiques de nous-mêmes. La capacité à penser, si chère à Hannah Arendt, est en passe de s'éteindre. Plus rien ne vaut : l'heure de la post-vérité a sonné.

De retour dans ce monde globalisé, régenté par une Big Mother tueuse, Michel Foucault reverrait sans doute à la hausse son *Surveiller et punir*. Sous la forme d'un *surveiller... c'est tuer*. Silencieusement. Subrepticement.

Une seule résistance s'impose : remettre l'humain au centre du jeu. Algorithmes contre pensée : jusqu'où tiendra notre humanité ?...

« Qu'est-ce que la folie ?... Rien d'autre sans doute que l'absence d'œuvre » ose Foucault, l'auteur de *L'Histoire de la Folie*.

## **JEAN BAUDRILLARD**

La consommation est-elle un leurre ? « Si la consommation était relative à l'ordre des besoins, on devrait s'acheminer vers une satisfaction. Or nous savons qu'il n'en est rien : on veut consommer de plus en plus » note Jean Baudrillard dans son *Système des objets*.

Une société ne se trouve sur la voie de l'abondance que si la satisfaction des besoins matériels – et culturels – tend vers la saturation. Or il est démontré que, dans les sociétés modernes industrielles, les besoins augmentent en même temps que les moyens de satisfaction. Il en résulte une insatisfaction persistante. La consommation entre dans une logique sociale que Baudrillard appelle une « logique de différenciation ». En consommant, l'homme ne cesse de marquer des différences, de produire des signes distinctifs : pour se hausser jusqu'au groupe où il situe ses aspirations, pour se conformer à celui où est inscrit son passé, pour affirmer un statut privilégié ou par volonté de prestige. Partout la consommation est « le signe social de la valeur ». La référence à une prétendue utilité des objets est un prétexte.

Né à Reims en 1929, Jean est d'origine paysanne. Il est fils unique et son père est gendarme. Remarqué à l'école primaire par ses instituteurs, ceux-ci l'aident à intégrer le lycée et à devenir boursier. C'est au Lycée Henri IV à Paris, où il prépare le concours d'entrée à l'ENS, qu'il fait sa première rupture radicale, à la fois amicale, amoureuse, studieuse et révolutionnaire, en tournant le dos au concours pour aller s'établir comme... ouvrier agricole puis maçon à la tâche. Dans la tradition des intellectuels rebelles, telle que l'a popularisée la philosophe Simone Weil. A son retour, il finit ses études supérieures à l'université des langues de la Sorbonne et obtient le CAPES en allemand. Nommé dans divers lycées en France, puis lecteur de littérature allemande, il traduit Brecht, Marx, Hölderlin et publie des articles dans les

*Temps Modernes*. Baudrillard opère alors sa seconde rupture en optant pour la philosophie politique et la sociologie de la vie quotidienne. Il suit les cours de Roland Barthes et publie *Le Système des objets* (1968). Dans les années 80, l'auteur accède aux avant-gardes artistiques new-yorkaises et rencontre Andy Warhol à propos duquel il écrira *Le Snobisme machinal*. Découvrant les universités californiennes, il croise les grandes figures intellectuelles du moment tels Mac Luhan, Philip K Dick. Il suit le mouvement sémiotique de Umberto Eco. Sa philosophie l'amène à accepter en 2001 l'honneur de *Satrape* du Collège de Pataphysique, cette « science des solutions imaginaires ». Chercheur sur l'innovation sociale au CNRS, il rédige et critique de nombreux articles de presse. Il montre comment les tendances sociologiques contemporaines – telles les commémorations, les *tsunactions* (réactions comme celle qui a eu lieu après le tsunami qui a frappé les côtes sud-asiatiques en 2005) et autres excès – sont les moyens de l'extension quasi-*obscène* du Bien pour obtenir une cohésion.

Il inspire de nombreux artistes, écrivains et cinéastes, depuis les situationnistes de New York jusqu'aux réalisateurs du film *Matrix* dont il dénonce la récupération : « *Matrix* c'est un peu le film sur la Matrice qu'aurait pu fabriquer... la Matrice. » Malgré son *Complot de l'art*, critiquant vivement la « nullité » de l'art contemporain, Jean Baudrillard était un amateur... d'art. Il a aussi cherché son inspiration dans la science-fiction, où il pioche certaines idées stylistiques comme l'excès hyperbolique qu'il appliquera à son écriture sociologique. Son œuvre forme un dispositif expérimental en triptyque dont chaque partie présente un miroir critique de l'autre : l'œuvre éditée, l'œuvre médiatique, l'œuvre photographique. Entre leurre et satisfaction symbolique de besoins réels ou de fantasmes, nos civilisations s'inventent en permanence dans le flux constant et renouvelé des consommations contemporaines.

Baudrillard y voit une « progression sans issue »... et sans doute sans fin.

## **PIERRE BOURDIEU**

L'Etat garantit-il l'égalité ? S'opposant à la vision républicaine selon laquelle l'Etat serait le garant de l'égalité, le reflet de la volonté populaire et l'expression d'un gouvernement des compétences et du mérite, le sociologue Pierre Bourdieu montre que l'Etat est resté un instrument de pouvoir entre les mains d'une classe de privilégiés. Comme au temps de l'Ancien Régime, comme dans de nombreux pays dits en développement aujourd'hui, c'est l'identification à un *Corps*, en même temps que la soumission aux règles de l'institution étatique, qui déterminent l'accession aux services d'Etat.

Les fonctionnaires constituent donc une véritable « noblesse », une caste ayant ses privilèges et ses passe-droits, pour qui les diplômes généralement acquis dans les « grandes écoles », tiennent lieu de lettres de noblesse. Pour sa part, le système éducatif, au lieu de remplir une fonction égalisatrice, sert le processus de sélection et de reproduction des élites.

Né en 1930 dans le Béarn, Pierre Bourdieu est le fils d'un facteur. Excellent élève, il est reçu à l'agrégation de philosophie à l'ENS de la rue d'Ulm. De 1958 à 1960, il échappe au service militaire en Algérie et enseigne la philosophie à la Faculté des Lettres d'Alger. C'est là qu'il décide de faire une carrière de sociologie et réalise divers travaux d'ethnologie. En 1964, il devient directeur d'études à l'EHESS et se fait connaître en fondant la revue *Actes de recherche en sciences sociales*.

Dans ses travaux très variés, il analyse les différents domaines de la société en s'appuyant sur des concepts comme : le *champ*, espace social avec ses luttes ; l'*habitus*, dispositions acquises par la socialisation (dont le sens pratique) ; le *capital*, qu'il soit économique, social, culturel ou symbolique ; la *légitimité*. Son œuvre est dominée par une analyse des mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales.

Il met en évidence l'importance des facteurs culturels et symboliques dans les actes de la vie sociale.

Ses travaux de recherche s'accompagnent d'une action militante (pour l'indépendance de l'Algérie, pour le soutien aux sans-papiers, contre le néolibéralisme) et d'un engagement politique à gauche. Dans *La Misère du monde* (1993), Bourdieu s'intéresse aux populations les plus pauvres en montrant les causes sociales de la souffrance et en dénonçant le désengagement de l'Etat commencé dans les années 70. Reconnu internationalement comme l'un des maîtres de la sociologie contemporaine, Pierre Bourdieu est l'un des intellectuels humanistes engagés à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

Héritier de la sociologie classique, il tente d'en synthétiser les apports principaux. De Max Weber, il retient la dimension symbolique de la légitimité de toute domination dans la vie sociale. De Marx il reprend le concept de capital. De Durkheim et Lévi Strauss, il hérite du déterminisme (causalité). De Husserl et Merleau Ponty, la phénoménologie. Enfin, il place sa réflexion de fin de vie sous le signe de Pascal.

L'œuvre de Bourdieu est dominée par une analyse des mécanismes de reproduction des hiérarchies sociales. Il insiste sur l'importance des facteurs culturels et symboliques qui jouent un rôle essentiel dans la reconduction des rapports de domination : ce que Bourdieu nomme *la violence symbolique*, qu'il définit comme la capacité à faire méconnaître l'arbitraire de ces productions symboliques et donc à les faire admettre comme légitimes.

Bourdieu insiste sur le rôle de la lutte et du conflit dans le fonctionnement d'une société, sur l'opposition entre agents dominés et agents dominants. Il développe aussi une théorie de l'action où les agents sociaux créent des stratégies parfois inconscientes mais adaptées au contexte social. « Ces possédés qui font les quatre volontés de l'institution (...) et qui, dominés ou dominants, font corps avec elle. »

## **GUY DEBORD**

Le monde n'est-il qu'un immense spectacle ? « Le spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que « *ce qui apparaît est bon, ce qui est bon apparaît* » explique Guy Debord, cinéaste et essayiste né en 1931, qui se suicidera en 1994. Il fonde en 1959 l'*Internationale situationniste*, mouvement inspirateur des événements de 1968.

« Spectacle », sous la plume de l'homme qui se considère avant tout comme un stratège, est un mot au sens très large. Il ne renvoie pas simplement aux événements télévisuels. Il concerne aussi la presse écrite, les discours politiques, économiques, publicitaires. La manière de concevoir les rapports sociaux, les rapports de l'homme aux marchandises, à l'argent.

Très tôt, Guy Debord perd son père. A ses dix sept ans, tous les éléments de ce qu'il appellera la *Société du spectacle* sont en place : diffusion des technologies, espionnage généralisé, affrontement spectaculaire est-ouest, reconstruction à crédit de l'Europe... Jeune, il est déjà un grand connaisseur des Surréalistes et admirateur de Lautréamont. En 1951, selon ses propres mots, « Jamais le champ de bataille n'avait été aussi vide ». Au milieu de ce désert, pourtant, la vie intellectuelle se poursuit. Entre démocrates, staliniens, libertaires...

Le scandale de la projection du film *Traité de bave et d'éternité*, d'Isidore Isou, au Festival de Cannes 1951, marque le jeune Debord et lui ouvre le champ de création du cinéma, le poussant à participer aux activités du mouvement *lettriste*, héritier du dadaïsme. Il fonde une Internationale lettriste – qui, par provocation, n'a rien du lettrisme ! – dont le but est de rompre avec un art en décomposition, pour que la vie puisse investir la poésie à travers des situations vécues.

Avec le peintre danois Asger Jorn, Guy Debord est à l'origine, en 1958, de la création de l'*Internationale situationniste* dont il est le principal animateur.

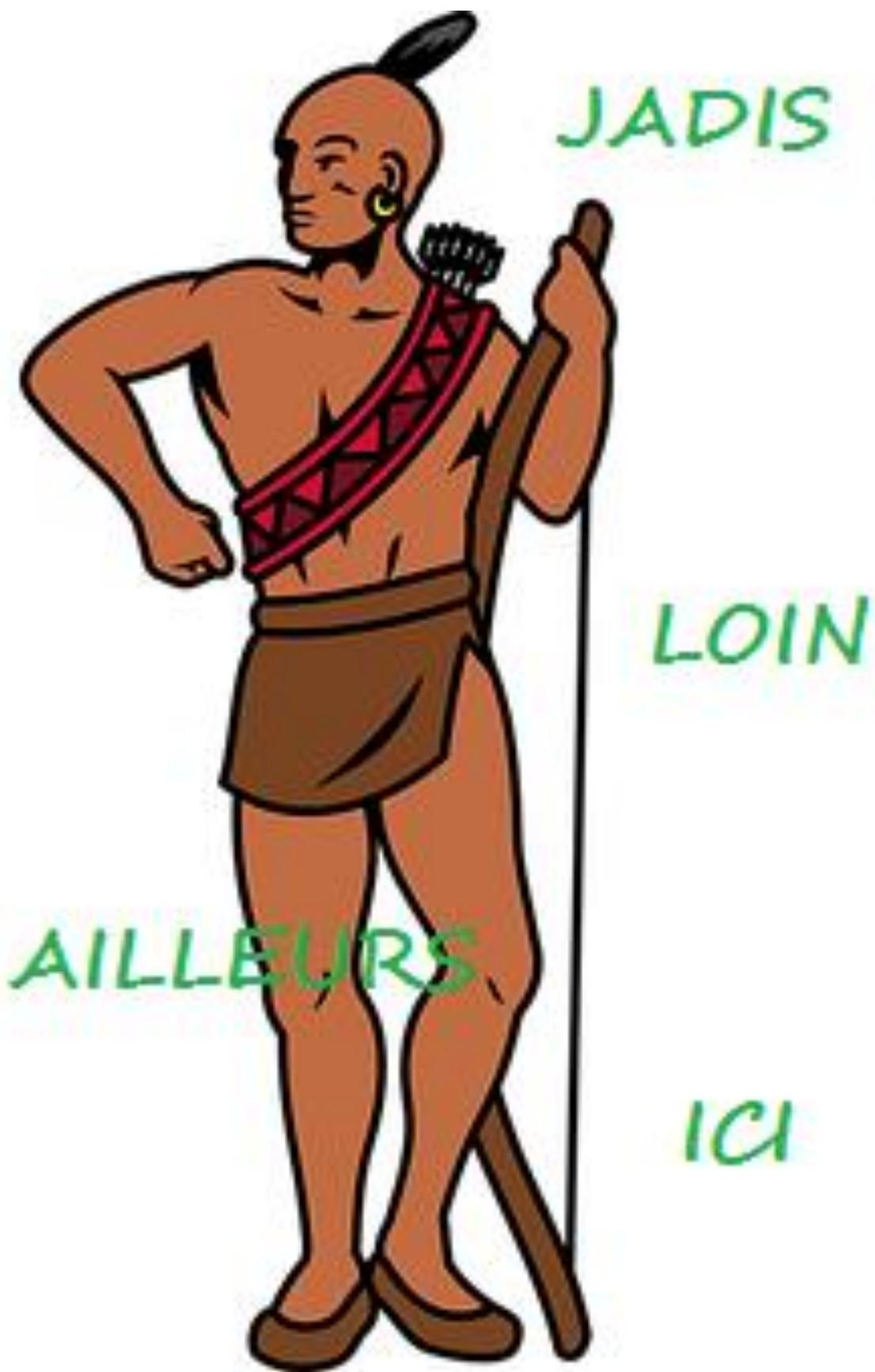
Composé principalement d'artistes, ce mouvement cherche un dépassement de l'art pour qu'il redevienne une communication, avec la participation de tous, et qu'il intègre la poésie dans une vie quotidienne transformée en jeu. En 1967, Debord publie son principal ouvrage, la *Société du spectacle*, dans lequel il montre comment le consumérisme est le signe du début de la marchandisation des valeurs et que la société ne peut plus être décrite que comme une représentation.

Avec le succès du situationnisme durant les événements de mai 68, qui lui donne ses lettres de noblesse, Debord préfère dissoudre l'Internationale en 1972, pour ne pas en perdre le contrôle et parce qu'elle « a fait son temps ». Homme de conviction, intransigeant, il a écrit peu d'ouvrages, dans un style presque classique mais parfois abscons. En 1984, il interdit la diffusion de l'ensemble de son œuvre cinématographique.

« Les possesseurs des médias s'efforcent toujours de répondre aux goûts du public parce qu'ils pressentent que c'est dans le médium et non dans le message ou le contenu que réside leur puissance », analyse le Canadien Marshall McLuhan, auteur du *Village Global* et de la *Galaxie Gutenberg* dans les années soixante. Idée reprise par Debord lorsqu'il affirme que tout est image et simulacre. Ainsi, la star est l'image d'un mode de vie irréel, l'achat d'une voiture le simulacre du bonheur, de la liberté, de la reconnaissance sociale etc...

Mais c'est jouer le jeu des médias que de leur accorder tant d'importance en reconnaissant leur habileté à transformer le réel en apparence. C'est oublier aussi que nous existons en dehors d'eux. Les images n'abusent que ceux qui s'y laissent prendre. Il devient de notre devoir de résister aux apparences, y compris en jouant de notre humour pour détourner le jeu pervers des publicités et des modes iconiques.

Comme a su le faire Boris Vian, poète contemporain de Guy Debord, transformant en ritournelle fantaisiste sa *Complainte du progrès*.



Retour au geste inaugural d'Empédocle il y a deux mille cinq cents ans : que retenir de ce désir de fusion de l'homme avec les éléments dont il est issu et au sein desquels il est appelé à vivre et à retourner? Ces éléments bruts qui lui rappellent chaque jour sa petitesse, sa finitude. La beauté d'un univers où s'inscrit aussi sa mortalité.

Toutes les grandes questions que l'homme se pose ne se résument-elles pas dans l'immensité étoilée au-dessus de nos têtes, comme le suggère Kant ? Comment imaginer que seuls les occidentaux eurent un jour le privilège insigne de se donner les moyens de questionner ainsi les mystères de leur environnement ?...

Alors même que ceux-ci construisaient des systèmes de pensée complexes et harmonieux *comme des cathédrales* (dixit un philosophe contemporain), d'autres hommes, loin de là, ailleurs sur le globe, dans une autre histoire – et dans un temps concomitant pourtant... ou non – témoignaient d'une attitude similaire d'interrogation vis-à-vis du monde.

Le monde ne se résume pas à notre occident trop souvent autocentré ! Tant il est vrai que l'Histoire nous raconte la formidable diffusion de la pensée grecque, puis romaine, dans tout le bassin méditerranéen et bien au-delà. Tant il est vrai que la philosophie indienne (vedas, upanishads, mantras...) nous précéda il y a près de cinq mille ans, séduisant certains de nos penseurs (Plotin, Schopenhauer, Bergson) avant de pénétrer plus avant dans l'Asie profonde, se transformant en un Bouddhisme capable de séduire aujourd'hui par sa sagesse... les occidentaux que nous sommes, via les bienfaits de la méditation. Juste retour des choses.

Tandis que, plus à l'ouest, Indiens nord-américains et pré-colombiens ne nous avaient pas davantage attendus pour nouer avec le Cosmos et les dieux des relations enflammées, passionnelles... Alors, la philosophie ? Ici, maintenant, jadis, mais aussi très loin, ailleurs, dans d'autres temps... Ubiquiste et universelle !

## **CONFUCIUS**

« Je ne cherche pas à connaître les réponses, je cherche à comprendre les questions ». Voici qui résume assez bien l'attitude philosophique en général. Elle émane du personnage historique qui a le plus marqué la civilisation chinoise, considéré comme le premier « éducateur » de la Chine : Confucius.

Son enseignement a donné naissance au confucianisme, doctrine politique et sociale érigée en religion d'état dès la dynastie Han (début de notre ère) et pendant les vingt siècles qui suivent. Sa figure mi-historique mi-légendaire sera retracée plus de quatre siècles après sa disparition.

Son nom latinisé « Confucius » a été créé au 16<sup>e</sup> siècle par des missionnaires jésuites en Chine. La famille Kong était formée de grands guerriers et Confucius est le premier de sa lignée à abandonner les armes. D'après la légende, des événements extraordinaires auraient précédé sa naissance en - 551 : l'apparition d'une licorne vomissant des tablettes de jade, deux dragons se posant sur le toit de sa maison, cinq vieillards comme autant de planètes surgissant dans sa cour, chants céleste et voix prophétiques. Augures puissants !

Gouverneur de principauté, son père épouse en secondes noces, à soixante-cinq ans, une jeune fille de quinze ans. Il meurt aux trois ans de Confucius, laissant sa famille dans la pauvreté. D'une stature de colosse, il montre un goût précoce pour les livres et les rites et devient précepteur, effectuant des tâches administratives pour le chef de province.

La légende veut que Confucius ait rencontré Lao Tseu, père du taoïsme. Confucius en reste sidéré et renonce à parler plusieurs jours, tant Lao Tseu l'a troublé. Puis il devient grand ministre de la justice à la cour du duc de Lu, avant de vivre reclus et pauvre à la mort de son maître. Déçu par la vie irresponsable et dissolue de celui-ci, Confucius part pour quatorze années d'errance à la recherche

d'un souverain capable de l'écouter. Il rentre définitivement à Lu pour se consacrer jusqu'à sa mort à l'enseignement et à la compilation de textes anciens.

Partant du constat qu'il faut vivre en bonne société avec ses semblables, Confucius tisse un réseau de valeurs dont le but est l'harmonisation des relations humaines. En son temps, la Chine était divisée en royaumes indépendants et belliqueux. Les luttes pour l'hégémonie rendaient la situation instable et l'ancienne dynastie Zhou avait perdu le rôle unificateur et pacificateur que lui conférait le *mandat du Ciel*. Confucius voulut restaurer ce contrat qui donnait le pouvoir et l'efficacité à l'empereur vertueux. Le sage sème alors les graines de ce que certains auteurs appellent « l'humanisme chinois ».

Cherchant à fonder une morale positive, structurée par les rites, mettant l'accent sur l'étude et la rectitude, Confucius représente pour les Chinois l'éducateur par excellence : celui qui veut développer chez ses disciples l'esprit critique et la réflexion personnelle : « Je lève un coin du voile, si l'étudiant ne peut découvrir les trois autres, tant pis pour lui. » Le concept central de sa doctrine est *Ren*, la bienveillance, dont la pratique a pour norme *Li*, la moralité. Son enseignement, bien qu'orienté vers la formation des futurs hommes de pouvoir, est destiné à tous, jusqu'au plus humble paysan.

L'institution méritocratique issue du confucianisme a certainement joué un rôle prépondérant dans la pérennité de la culture chinoise et dans la relative stabilité de l'Empire Céleste durant deux millénaires. La soumission au père et au prince va de soi et garantit la cohésion des familles et du pays, s'accompagnant d'un devoir de *respectueuses remontrances* envers chacun.

« Si tu rencontres un homme de valeur, cherche à lui ressembler. Si tu rencontres un homme médiocre, cherche ses défauts en toi-même », affirme le penseur dans toute son exigence.

## **LAO TSEU**

Comment l'histoire et la légende se mêlent-elles pour créer un courant d'idées, une façon de penser, une philosophie ? La spiritualité emprunte parfois des voies mystérieuses pour parvenir à ses fins, mais ce qui en résulte peut être néanmoins surprenant de pertinence et de liberté.

Lao Tseu – ou Lau Zi – de son vrai nom Lao Er, aurait été un sage chinois et, selon la tradition, un contemporain de Confucius (VI<sup>e</sup> – V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, fin de la période des *Printemps et des Automnes*, soit la dynastie des Zhou). Considéré a posteriori comme le père fondateur du Taoïsme, il serait né dans le pays de Chu et serait parti pour une retraite spirituelle vers l'ouest de la Chine, pour une destination inconnue.

Les informations historiques le concernant sont rares et sa biographie se développe à partir d'éléments surnaturels et religieux. Quelques chercheurs sceptiques estiment même, depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, qu'il s'agit d'un personnage fictif ou composite, et non proprement historique.

Le *Tao Tö King (Livre de la Voie et de la Vertu)* que la tradition lui attribue est un texte majeur du taoïsme, considéré comme important par d'autres courants également. Lao Tseu est considéré par les taoïstes comme un dieu et comme leur ancêtre commun. Il est représenté tel un vieillard à barbe blanche, parfois monté sur un buffle.

L'image la plus courante de Lao Tseu en fait un personnage extraordinaire. Conçu miraculeusement par le passage d'une comète ou...l'ingestion par sa mère d'une prune magique, il naît avec des cheveux blancs et une barbe, d'où son surnom d'ancien (*lao*), et des oreilles aux lobes très longs, signe de sagesse.

Archiviste à la cour des Zhou, il finit par quitter le pays âgé d'au moins 160 ans, lassé des dissensions politiques. Il part vers l'ouest monté sur un buffle ; arrivé à la passe qui marque la frontière, il rédige le *Livre de la Voie et de la Vertu* à la demande du gardien Yin Xi, puis continue son voyage. Personne ne sait alors ce qu'il devient, mais certains pensent qu'il ne meurt pas ou qu'il se réincarne, réapparaissant sous différentes formes pour transmettre le Tao.

Certaines sources historiques montrent un personnage critiquant les efforts de Confucius pour appliquer les vertus confucéennes, selon lui inefficaces et contre nature. Confucius le compare à un dragon chevauchant les nuages, différent de tous les animaux qui courent, nagent ou volent, et échappant ainsi aux contingences. On lui prête aussi une descendance dans les armes et la fonction publique. Un Lao Tseu religieux apparaît dans d'autres sources où il compte comme immortel. Il est l'un des personnages centraux du courant *huanglao*, évincé par le confucianisme, et prenant alors un tour plus religieux. On y trouve des témoignages de la divinisation de Lao Tseu : un culte lui est rendu, une stèle lui est dédiée. Le courant des *Maîtres célestes* contribuera à répandre l'image divine du sage et à enrichir sa légende, lui accordant sa place auprès des Immortels Célestes.

Le taoïsme religieux, confronté au III<sup>e</sup> siècle à la montée du bouddhisme en Chine, a tenté un rapprochement entre Lao Tseu et le Bouddha qui serait sa réincarnation ou parfois son élève. On a pu voir dans les écrits de l'auteur des conseils de gouvernement par le non-agir. Certains l'ont même reconnu comme un précurseur de l'anarchisme ! Le personnage est à la source de bien des paradoxes.

Selon le taoïsme, le Tao est à l'origine de tout ce qui existe et dirige l'univers : guerre, paix, calamités... L'homme doit adopter une morale de l'inaction car la nature est bonne. La société doit être gouvernée par un sage. Un bon gouvernement ne... gouverne pas ! Un retour à l'état de nature, en somme.

« L'homme content de son sort ne connaît pas la ruine » propose Lao Tseu.

## **TCHOUANG TSEU**

« Les œufs possèdent des plumes », « Le chiot n'est pas un chien », « L'oeil ne voit pas ». Non, ces aphorismes n'ont rien de surréaliste, mais remettent simplement en cause notre logique commune. Et posent la question plus générale de notre rapport à la vérité.

Tchouang-Tseu, maître du taoïsme, vit en Chine dans le même temps que nos Présocratiques, au quatrième siècle avant notre ère. Dans le flux du temps qui s'écoule, la Chine voit deux forces : le ying et le yang, là où la pensée occidentale a cru voir un cosmos fait d'atomes et de vides. Une vision de l'espace contre une conception du temps. L'être face au devenir-*divination*.

Le Ying et le Yang ne cessent de muter, de s'interpénétrer pour composer les multiples combinaisons de vie qui s'offrent à chacun. Symétriques et contraires s'emmêlent dans un jeu d'oracles où les éléments du cosmos nous soufflent des voies originales à suivre. La divination se fait pensée et cède le pas à la méditation.

La sagesse se pare des habits de la fable. Disciple de Lao Tseu, Tchouang Tseu se pose en libertaire, en anarchiste, contre la rigueur toute en rituels du Confucianisme d'Etat. Telle une figure asiatique de notre cynique Diogène assis dans son tonneau, défiant l'ordre établi. En toile de fond d'une réelle sagesse philosophique émerge déjà la démarche zen à venir.

Fables et récits donc, allégories et petites histoires. Le sage se rêve en papillon voltigeant, heureux de son sort. S'éveillant, il s'aperçoit qu'il est... Tchou ! Etait-il Tchou se rêvant papillon ou... l'inverse ? Eternelle et mouvante image du changement des êtres.

Dérangé dans un moment tranquille de pêche à la ligne, Tchou éconduit deux officiers du Roi venus lui proposer un poste de pouvoir à la Cour. Le pêcheur s'en sort en évoquant le sort peu enviable en apparence – mais finalement enviable ! –

d'une tortue sacrée préférant... *traîner sa queue dans la boue* ! On n'est pas loin du Diogène grec écartant du bras l'Empereur qui lui cache le soleil.

Métaphore toute spatiale enfin : « Bien que les pieds de l'homme n'occupent qu'un petit coin de la terre, c'est par tout l'espace qu'il n'occupe pas que l'homme peut marcher sur la terre immense. Bien que l'intelligence de l'homme ne pénètre qu'une parcelle de la vérité totale, c'est par ce qu'elle ne pénètre pas que l'homme peut comprendre ce qu'est le ciel. » Liberté et détachement. Comment prendre la vérité à rebrousse-poil au gré d'un paradoxe logique.

Du réel on ne peut rien dire, sinon... ce qu'il n'est pas : le scepticisme n'est jamais loin. L'homme vit dans le phénomène – l'apparence – sans accès possible au noumène, l'être des choses.

Simple fonctionnaire dans une manufacture de laque, Tchouang Tseu aurait occupé une charge administrative subalterne et refusé un poste de premier ministre offert par le roi. Et terminé sa vie retiré du monde, menant une existence nomade et proche du peuple. On l'imagine observant le monde autour de lui, d'un œil vif, gourmand et sans concession. De cet œil prompt à saisir les choses autant que leur rebours inscrit dans une vérité toujours relative. Simples haïkus baignant dans une neutralité bienveillante, hors d'âge.

Et si, postant notre carcasse sur la berge du fleuve des passions, nous suspendions enfin nos jugements – et préjugés – pour observer d'un regard froid le flux de nos états d'âme, de nos pensées et autres obstinations ? Sans doute en serions-nous quittes en examinant de plus près notre ère de post-vérités comme une invite à ne plus prendre des vessies pour des lanternes !

« Si la tranquillité de l'eau permet de refléter toute chose, que ne peut la tranquillité de l'esprit ?... » suggère le sage.

## **NISHIDA - ECOLE DE KYÔTO**

Une fusion acceptable est-elle possible entre des systèmes de pensée aux origines très différentes ? Kitaro Nishida, philosophe japonais, fonde l'Ecole de Kyoto en cherchant à marier la philosophie occidentale avec la spiritualité issue des traditions extrême-orientales tel le bouddhisme. Il introduit la phénoménologie de Husserl au Japon. Ses disciples directs sont Hajime Tanabe et Keiji Nishitani.

L'ère *Meiji* (entre 1868 et 1912, basculement social et culturel du système féodal vers un système industriel à l'occidentale) voit l'importation sur le sol nippon de la philosophie occidentale. Le projet de Nishida consistait à approfondir les intuitions de la pensée orientale à travers le cadre et le vocabulaire de la philosophie occidentale (Hegel, Husserl...) afin de créer une pensée vraiment universelle.

Le *zen* – branche japonaise du bouddhisme passé de l'Inde à la Chine puis au Japon – que Nishida pratique intensivement, a une influence considérable sur sa pensée. *Etudes sur le Bien* est son premier ouvrage présentant un système philosophique complet centré sur la notion d'expérience pure. Le penseur japonais reprend le concept d'expérience pure aux psychologues occidentaux du XIX<sup>e</sup> siècle, tentant de le réinterpréter dans le cadre de la pensée zen. En fait, son effort consiste à tout reformuler dans le vocabulaire de la pensée occidentale. Il s'agit de mettre au centre le réel tel qu'il est pour aspirer à l'harmonie et à l'unité. A Kyoto, il est encore possible de parcourir le « chemin de la philosophie » emprunté chaque jour par Nishida pour réfléchir.

Son disciple Neishi Kijitani (1900-1990) a développé une pensée originale sur le bouddhisme, la religion et l'intersubjectivité. Il participe en 1942 au débat « Dépasser la modernité », dont l'objectif est d'essayer de repenser la place de la culture japonaise dans l'histoire mondiale. Il est nommé professeur à l'université de

Kyoto, mais son implication active dans la définition du projet impérial lui vaut d'être purgé pendant l'occupation américaine. Il ne sera réintégré qu'en 1952.

La philosophie japonaise se situe dans le prolongement de la philosophie chinoise. Le Japon s'est approprié le Bouddhisme et le Confucianisme. La religion traditionnelle nipponne, le Shintoïsme, est entrée en dialogue avec ces différentes traditions importées. Le *Shinto* – « voie des dieux » ou « voie du divin » - est un ensemble de croyances issues de l'histoire ancienne du Japon, mélangeant éléments polythéistes et animistes dans une coloration mythologique. Ses pratiquants seraient aujourd'hui plus de cent millions au Japon.

Le concept majeur du shintoïsme est le caractère sacré de la nature. Le profond respect en découlant définit la place de l'homme dans l'univers : être un élément du grand Tout. Ainsi, un cours d'eau, un astre, une figure charismatique, une simple pierre ou une notion abstraite comme la fertilité peuvent être considérés comme des divinités. Issus de l'unité cosmique, les flux fondant la vie s'incarnent en une multitude de *kami* – éléments désignant chaque parcelle de vie sacrée. La mythologie shintoïste estime à huit millions le nombre de *kami*. En descendant sur terre pour y insuffler la vie, les *kami* auraient créé l'archipel japonais.

Le respect des ancêtres et le sentiment de communion avec les forces de l'univers et les générations passées sont les bases spirituelles du *shinto*. Ses sanctuaires sont à la fois des lieux de prière et de réjouissances où se pratiquent encore de nos jours le théâtre Nô, la danse, la lutte sumo, le tir à l'arc. On y vivait autrefois le bain en commun, forme de rite collectif de communion avec la nature. La tradition shinto considère également comme sacrés certains éléments du paysage, tel le mont Fuji. Le shintoïsme se pratique dans des sanctuaires très dépouillés, dotés d'autels rudimentaires servant à déposer des offrandes toute simples à travers des objets du quotidien.

« Même un chemin de mille lieues commence par un pas » note Nishida.

## **BERTRAND RUSSELL**

Peut-on faire prédominer la moralité sur la haine et les bas instincts ? Comment parvenir à faire la paix ? Qualifié de « Voltaire du XX<sup>e</sup> siècle », le philosophe anglais Bertrand Russell oeuvra de son engagement social et moral en vue de faire progresser la paix. Avec JP Sartre, il organise le tribunal Sartre-Russell contre les crimes commis pendant la guerre du Viêt-Nam dans les années soixante.

Né en 1872 au Pays de Galles, Bertrand a pour parrain laïc John Stuart Mill, ami de ses parents. Après la perte précoce de ceux-ci, lui et son frère sont élevés par une grand-mère rigoriste, dans un climat religieux et répressif. Bertrand est un adolescent solitaire, aux pulsions suicidaires, passant de nombreuses heures dans la bibliothèque de son père, feu lord Russell. Il se passionne pour les mathématiques – il avoue que l'œuvre d'Euclide a transformé sa vie – puis étudie les sciences morales à Cambridge. Une expérience mystique le conduit à militer contre toute forme de violence.

Elu à la Royal Society en 1908, il fait la connaissance déterminante de Wittgenstein. Ses activités pacifistes le font renvoyer du collège. Il fait partie d'une délégation officielle en Russie bolchévique où il rencontre Lénine et Trotski. Il en revient très critique sur le régime, qualifié de dictature. Puis il part donner des cours à Pékin. Il siège à la Chambre des lords. A partir de 1939, il donne des cours aux Etats-Unis avant d'être destitué un an plus tard, jugé « moralement inapte » à enseigner au vu de ses opinions sur le mariage et l'éducation. Dans les années 1950-60, il s'engage dans diverses causes politiques, pour le désarmement nucléaire et contre la politique américaine. Il participe à de nombreuses émissions sur la BBC et meurt en 1970.

Russell apporte de nombreuses nouveautés et utilise la logique pour tenter de clarifier les questions philosophiques, ce qui en fait l'un des fondateurs de la philosophie analytique (clarification logique de la pensée s'appuyant sur l'étude du langage). L'homme est-il capable de connaître quelque chose ? Tel est son problème.

Sa théorie des descriptions pose la question de la valeur de vérité des phrases dont le sujet n'aurait pas de référent, comme : « *Le roi de France est chauve* » (quel objet pour une proposition sans actualité ?) Sa théorie de la connaissance distingue le savoir direct, immédiat, découlant d'une sensation (« La neige est blanche ») de celle « par description » (« Je connais l'assassinat de César. »)

La morale de Russell, libre-penseur, réside dans l'alliance de l'amour et du savoir. Il écrit sur la famille, le mariage (il fut marié quatre fois). Il s'oppose à la morale victorienne qui, selon lui, produit une curiosité sexuelle perverse du fait des interdits. Le mariage – dont le but est de perpétuer l'espèce – doit être dissoluble si le maintien du couple se fait au détriment des enfants. Russell estime que l'adultère est inévitable, l'homme étant polygame par nature. Défenseur d'une sexualité sans tabou, son souhait est que la jalousie disparaisse de la nature humaine.

Plutôt pacifique que pacifiste, il prend position en faveur d'Einstein lorsque celui-ci est attaqué par les maccarthistes. Il signe avec le savant un manifeste contre l'arme nucléaire. Une citation ironique lui est attribuée à propos de la guerre : « La guerre ne sert qu'à savoir qui passe l'arme à gauche, pas qui est dans son droit », « elle ne confirme rien mais infirme tout le monde. »

Un tribunal d'opinion, le tribunal Russell, et une fondation, la fondation Russell, prolongent ce combat pacifiste.

« Ce que les hommes veulent en fait, ce n'est pas la connaissance, c'est la certitude » observe finement Russell.

## **AYN RAND**

Une doctrine de philosophie politique peut-elle aller jusqu'à remettre en cause l'existence de l'Etat ? Quels dangers peut faire courir à la société une liberté individuelle érigée comme valeur suprême et fin en soi ? Ce sont les questions posées par le développement du libertarisme dans les années 1970.

Ayn Rand, de son vrai nom Alissa Rosenbaum, est une philosophe, scénariste et romancière américaine d'origine russe, juive athée, née en 1905 à Saint Pétersbourg et morte en 1982 à New York. Connue pour sa pensée rationaliste proche de celle du mouvement libertarien, à laquelle elle a donné le nom d'*objectivisme* – égoïsme rationnel et laisser-faire capitaliste – elle écrit des essais autour de la pensée libérale.

Issue de la classe moyenne russe, elle s'intéresse très jeune à la littérature et au cinéma, écrivant dès l'âge de sept ans des romans ou des scénarios. Elle lit Walter Scott, Alexandre Dumas, et s'enthousiasme pour le romantisme. La figure de l'homme héroïque et vertueux devient son modèle. A treize ans, Victor Hugo est son auteur favori. Brillante en mathématiques, elle assiste à sa première exposition consacrée aux images de films en 1913.

En 1917, sa famille doit fuir la Russie et Rand se met à nourrir une haine tenace pour les communistes. De retour à Pétrograd, elle entame à seize ans des études d'histoire et de philosophie. Diplômée de l'université, elle devient admiratrice de la société américaine et de ses valeurs d'individualisme et d'optimisme. Fin 1926, elle émigre définitivement aux Etats-Unis. Naturalisée américaine, elle travaille dur comme lectrice de scénarios pour Cecil B De Mille. Parallèlement elle écrit afin de réaliser son rêve.

En 1940, elle participe, avec son mari, à la campagne présidentielle américaine et rencontre des intellectuels favorables au capitalisme de laisser-faire. Son livre *La*

*Source vive* devient un succès planétaire. Il est adapté au cinéma par King Vidor en 1949 (*Le Rebelle*). Ayn Rand se lie d'amitié avec l'écrivaine libertarienne Isabel Paterson, leurs deux pensées s'influençant mutuellement. En pleine période du Maccarthysme, elle fustige la propagande communiste dans le milieu du cinéma.

En 1949, elle quitte Hollywood pour s'installer à New York où elle travaille à plein temps à son nouveau roman *La Grève*. Elle crée un groupe avec quelques proches, dont Alan Greenspan, futur président de la FED. On aide Ayn à diffuser son système philosophique grâce à des conférences publiques. En 1957, elle publie *La Grève*, roman de près de 1500 pages qui met en scène des entrepreneurs décidant de cesser d'être les esclaves d'un étatsisme pré-totalitaire qui ravage la société, « à l'image du *New Deal* de Roosevelt ». Le livre devient rapidement un best seller mondial (200 000 ex vendus chaque année), cité comme celui qui a le plus influencé les Américains après la Bible.

C'est alors le début de ses écrits philosophiques. Articles, conférences, elle s'exprime sur tous les thèmes de société où sa morale objectiviste peut trancher : égalité entre les sexes, homosexualité, racisme, travail... En 1971, elle présente sa théorie des concepts ; elle écrit aussi une étude esthétique. Le lancement de la fusée Apollo 11 lui inspire deux essais vantant le progrès technique permis par le capitalisme.

Ayn Rand a constitué, au fil de ses écrits, un mouvement philosophique intitulé *l'objectivisme*, qu'elle définit ainsi : « ma philosophie conçoit essentiellement l'Homme comme un être héroïque dont l'éthique de vie est la poursuite de son propre bonheur, la réalisation de soi son activité la plus noble, et la Raison son seul absolu. » Rejetant toute forme de mysticisme, elle prône le réalisme philosophique où l'individu est, selon elle, la base de toute morale. Profondément individualiste, elle se dit influencée par Aristote et Nietzsche (le surhomme). Ses écrits continuent d'être largement vendus à travers le monde (25 millions d'ex en 2007).

## JOHN RAWLS

Une société doit-elle être juste avant d'être égalitaire ? Comment articuler rationnellement liberté individuelle et solidarité sociale ? Est-il possible de concilier l'idée de justice avec l'utilitarisme anglo-saxon ? John Rawls est l'un des philosophes politiques les plus étudiés au XX<sup>e</sup> siècle. Professeur dans les universités de Princeton, Oxford et Harvard jusqu'en 1995, il a été rendu célèbre par son œuvre majeure, à laquelle il travaillait depuis les années 60 et qui parut sous le titre *A Theory of justice* en 1971.

Rawls élabore sa théorie durant une période marquée par la guerre du Vietnam et la lutte pour les droits civiques, alors que les Etats-Unis sont traversés par de profonds mouvements culturels et sociaux. Axée sur les notions d'éthique et de justice, son oeuvre renoue avec une tradition contractualiste délaissée et prolonge la réflexion libérale. Sa pensée est largement commentée et critiquée dans le monde anglo-saxon.

John Rawls naît dans une famille aisée de Baltimore. Il entre en 1939 à l'université de Princeton où il commence à s'intéresser à la philosophie, mais il est appelé à servir dans l'infanterie américaine du Pacifique. Témoin des dégâts de la bombe d'Hiroshima, il quitte l'armée après cette expérience. Diplômé de l'université de Harvard, il y enseignera durant quarante ans. Il achèvera son livre *The Laws of Peoples* qui étend ses analyses à la justice internationale avant de disparaître en 2002 à l'âge de 81 ans.

Rawls est influencé par le contractualisme – échange liberté/protection entre citoyens et Etat – des libéraux classiques, de Locke à Kant. Selon lui, chacun tend à se réaliser personnellement tout en pensant à l'intérêt collectif. Mais son argumentation s'écarte du concept de la *main invisible*, attribué à Smith, selon

lequel cette visée collective est naturelle. Pour autant, Rawls reste marqué par l'utilitarisme anglo-américain.

Le penseur bâtit une théorie politique fondée sur la recherche de règles de justice. Il tend à rendre compatible le plus haut niveau de liberté avec la réalisation d'une égalité effective des chances. Tocqueville avait déjà souligné les tensions résultant de ce double attelage liberté/égalité. Il fait ainsi de la justice le principe incontournable du politique et propose un libéralisme égalitaire qui repose sur une pensée morale, économique et sociale. Il vise ainsi l'amélioration de la condition sociale des plus défavorisés par l'établissement d'une égalité des conditions et des ressources. Ce qui suppose d'élaborer un consensus entre favorisés et défavorisés.

Rawls introduit le principe de *raison publique* se prêtant à la critique dans un espace public de discussion. Avec des opinions conflictuelles, mais raisonnables et réconciliables par compromis, c'est aux citoyens de se mettre d'accord pour réguler les structures de base de la société. Et selon lui, « la liberté ne peut être limitée que par... la liberté. »

John Rawls se propose de relever le défi de la modernité démocratique. Il propose une méthode qu'il appelle la « position d'origine » ou « voile d'ignorance » : mettre l'individu en position de choisir les principes de justice sans connaître sa future position dans la société (sexe, race, handicap physique, classe sociale...) Une expérience qui permet d'améliorer le sort des défavorisés puisque chacun s'imagine ainsi pouvoir l'être.

Aux principes d'égalité et de liberté, il ajoute le principe de différence qui assume l'idée que si la société ne peut être égalitariste, elle peut faire place à la mobilité sociale et au mérite (notre *discrimination positive* contemporaine).

« Si la liberté est inégale, la liberté de ceux qui ont le moins de liberté doit être mieux protégée » affirme John Rawls, penseur d'un équilibre démocratique.

## **STANLEY CAVELL**

Comment la philosophie se nourrit-elle des arts et de la culture autant que de la pensée savante ? Jusqu'où la production de textes la rapproche-t-elle de la littérature ? Le travail de Stanley Cavell le situe à la croisée de la philosophie continentale européenne et de la philosophie analytique américaine (clarification logique de la pensée s'appuyant sur une analyse logique du langage).

Stanley naît en 1926 dans une famille juive d'Atlanta, Géorgie. La famille de son père est originaire d'un petit village polonais, immigrée en 1905 pour échapper aux pogroms. C'est de son père qu'il tient un fond de judaïsme et une gratitude pour sa terre d'accueil. De sa mère, dotée de l'oreille absolue, le jeune Stanley acquiert le goût et le don de la musique. Il suit une éducation musicale mais est réformé en 1943 des suites d'un accident... à l'oreille. Nommé Bachelor of Arts in music, il finit par renoncer à la musique pour entamer un cycle d'études en philosophie.

Il se demande d'abord comment « écrire » de la philosophie. Il lit Freud et, comme Wittgenstein à une autre époque, fréquente les cinémas : il accordera une grande importance au septième art dans son travail. Vie quotidienne et écriture sont deux thèmes liés chez lui tant il assigne à la philosophie le rôle d'un exercice de connaissance de soi, thérapie ou éducation.

C'est vers les années 60 qu'une toute nouvelle manière de philosopher, en prise avec le langage ordinaire, lui permet de trouver sa voie. Il commence sa carrière d'enseignant à Berkeley avant de revenir définitivement à Harvard. Cavell se fait un nom en philosophie avec un recueil d'essais publiés en 1969 et traduits en français par *Dire et Vouloir dire* (2009). Ces essais sont écrits dans l'optique d'une philosophie du langage ordinaire. Cavell en établit ainsi le programme d'étude : l'usage du langage, la métaphore, la tragédie, l'interprétation littéraire.

Dans *The World Viewed* (*La Projection du monde*, 1971), Cavell se plonge dans l'ontologie de la photographie et le cinéma : ce livre est une réflexion sur le modernisme en art et la nature du média, marquée par la vision de Heidegger développée dans *L'origine de l'œuvre d'art*. *Les Voix de la Raison* (1979) est le centre de son œuvre, réécriture de sa thèse de doctorat.

A partir des années 80, Stanley aborde la théorie du cinéma, études sur le genre ou encore études culturelles. L'influence d'Emerson – via David Thoreau – le pousse à identifier une dimension morale et intellectuelle qu'il appelle le *perfectionnisme* (ou « éthique de la vertu »), à la croisée des champs disciplinaires qu'en France on nommerait esthétique, philosophie morale et politique. Il étudie les comédies américaines des années 1930-40 – dites du « remariage » - en les confrontant à Kant, Nietzsche et Freud : il y voit une illustration du *perfectionnisme* moral dont Cavell va retracer une généalogie dans la philosophie, la littérature mais aussi le cinéma.

Stanley Cavell se situe dans le tournant d'un héritage positiviste – confiance dans les lois et progrès scientifiques – en Amérique et dans le fil des penseurs du Cercle de Vienne (Wittgenstein, Russell), un héritage qui lui permet de creuser une troisième voie entre Europe et Amérique : la philosophie comme littérature où se mêlent pensée savante et art populaire. Il est ce philosophe « passeur » nourri des romantiques allemands et anglais autant que des auteurs français contemporains (Derrida, Blanchot, Lacan).

Que se passe-t-il lorsque nous voyons un film ? Initiée en 1971 avec *La Projection du monde*, cette question hante Russell. Le cinéma est, selon lui, « une succession de projections automatiques du monde » dont le spectateur demeure absent.

« Réaliser un film, c'est comme écrire *Guerre et Paix* dans des auto-tamponneuses » résume Cavell en forme de coup de poing contemporain.

## **ALEXANDRE KOJEVE**

La fin de l'Histoire est-elle un mythe fécond ou un rêve d'intellectuel ? A quels signes pourrait-on juger, un jour, de l'avènement de l'homme « heureux » ? D'après Kojève, la fin de l'histoire est déjà réalisée, aux Etats-Unis, avec l'abolition des classes et la possibilité pour tous d'accéder à la propriété. La Chine et l'URSS sont simplement des Etats-Unis moins avancés mais qui tendent au même but.

Alexandre Kojève naît en Russie en 1902, dans une famille très aisée, avec pour oncle le peintre Kandinsky. Etudiant à Berlin dès 1920, il y croise Alexandre Koyré, Léo Strauss, et beaucoup d'autres qui deviendront des intellectuels de premier plan. Après une thèse menée avec Karl Jaspers, il vient en France (il sera naturalisé en 1937), où il achève de perdre sa fortune du fait de mauvais placements financiers. Contraint de trouver du travail, il donne des conférences, suivies par Queneau, Bataille, Aron, Leiris, Lacan... Il participe à un maquis dans le Lot durant la Seconde Guerre mondiale.

Recruté dès la fin de la guerre à la Direction des études économiques, il est ensuite secrétaire de l'Organisation européenne de coopération économique, à partir de 1948. Toute sa seconde carrière consiste à conseiller les gouvernements français sur les dossiers les plus importants. Il joue aussi un rôle dans les suites du plan Schuman sur la CECA. Il occupera une position de premier plan dans toutes les négociations internationales qui suivront. Il abandonne ainsi une carrière universitaire vacillante et, tout en poursuivant sa réflexion philosophique, change d'orientation professionnelle. Il meurt d'une crise cardiaque en 1968 à Bruxelles lors de l'une de ces réunions internationales.

Les conférences de Kojève sur la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel sont publiées en 1947, sous le titre *Introduction à la Lecture de Hegel*. L'auteur est le

premier qui cherchera à combiner Marx, Hegel et Heidegger, et de ce fait il est regardé comme la plus importante source du radicalisme français d'après-guerre, aux côtés de Sartre, Merleau-Ponty, Beauvoir, Fanon... Les positions officielles de Kojève sont souvent marquées par la provocation.

Son interprétation de Hegel met l'accent sur la dialectique du maître et de l'esclave, tout en plaçant au centre du système la reconnaissance et la médiation qui vont être l'axe central de la philosophie continentale avec la montée des mouvements sociaux en Europe. Kojève insiste sur la question de la fin de l'histoire et sur le fait que rien de nouveau ne peut véritablement surgir dans le monde. D'où sans doute sa décision pratique de reconversion personnelle.

Les thèmes de la vie politique et de l'autorité tiennent une place importante dans les réflexions de Kojève : c'est aussi l'axe majeur de la pensée de Léo Strauss, avec qui il restera en conversation toute sa vie. Le goût prononcé de Kojève pour la chose politique lui fait tenir également une correspondance avec le juriste constitutionnaliste Carl Schmitt passablement discrédité pour ses accointances avec les Nazis dans les années 30.

La fin de l'histoire marque la fin de l'homme historique, de l'Action au sens fort du terme (guerres et révolutions). Désormais l'homme peut s'adonner à l'art, à l'amour et au jeu, activités qui le rendent « heureux ». Selon Kojève, la seule subversion de la fin de l'histoire serait... le snobisme japonais, qui pourrait s'étendre au reste du monde. Sa thèse a été critiquée, notamment par Derrida dans *Spectres de Marx*. Le néo-conservateur américain Francis Fukuyama, dans *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, développe une thèse similaire, mais dans un but opposé à la pensée marxiste de Kojève : la fin de l'histoire serait l'avènement du libéralisme et de l'économie de marché, non de la société sans classes.

Répondant à la question « Que faire ? », ce penseur controversé répondait : « Apprendre le grec. »

## **EDGAR MORIN**

Peut-on élaborer une philosophie de la complexité ? « De toutes parts surgit le besoin d'un principe d'explication plus riche que le principe de simplification (disjonction / réduction) et que l'on peut appeler le principe de complexité. » Le sociologue et philosophe Edgar Morin tente de réfléchir à une épistémologie (étude de la connaissance) qui prenne en compte les révolutions scientifiques du XX<sup>e</sup> siècle. Il s'efforce d'élaborer une pensée transdisciplinaire qui puisse s'appliquer aux différents domaines scientifiques, en faisant tomber les cloisonnements artificiellement créés entre eux.

Le but d'une telle démarche est d'en finir avec les visions réductrices et aliénantes de la réalité humaine. De tenter de donner une description qui cerne au plus près toute la complexité du réel, en tenant compte de l'imbrication de ses diverses dimensions : physique, biologique, sociale, culturelle... Penseur du complexe, Edgar Morin définit sa façon de penser comme *constructiviste* (les savoirs humains présentés comme des constructions de l'esprit, et non comme le seul reflet de la réalité).

Né en 1921, d'origine juive séfarade, Edgar Nahoum descend d'un père commerçant juif de Thessalonique, mais agnostique. Il a dix ans quand sa mère décède. En 1936, pendant la Guerre d'Espagne, son premier acte politique est d'intégrer une organisation libertaire pour préparer des colis à destination des Républicains. Il entre dans la résistance communiste en 1942, adoptant alors le pseudonyme de Morin qu'il gardera par la suite. Exclu du Parti Communiste français, il anime un comité contre la Guerre d'Algérie. Il entre au CNRS en 1950 et y conduit en 1965 une étude pluridisciplinaire sur une petite commune de Bretagne : l'un des premiers essais d'ethnologie dans la société française contemporaine.

S'intéressant très vite aux pratiques culturelles, encore émergentes, il publie des recherches sur la télévision et la chanson, dans la revue *Communications*, qu'il dirige et qui paraît aujourd'hui encore. Invité à San Diego, il y rencontre Jacques Monod, l'auteur du *Hasard et la Nécessité*, et y conçoit les fondements de la pensée complexe, ce qui deviendra sa méthode.

Aujourd'hui directeur de recherche au CNRS, Edgar Morin est docteur *honoris causa* de plusieurs universités à travers le monde. Il a créé et préside l'*Association pour la pensée complexe* et son travail exerce une forte influence sur la réflexion contemporaine. Ouvrant pour la paix, il soutient le fonds associatif *Non-Violence XXI*, depuis sa création en 2001.

Considérant le monothéisme comme un fléau, il apprécie le bouddhisme comme religion sans dieu. Il s'intéresse de plus en plus au processus de la mondialisation, prévoyant deux avenir antagonistes : l'un de catastrophes, l'autre de *transhumanisme* avec l'homme augmenté. Pour autant, il constate que « cette dernière perspective, purement quantitative, ignore la nécessité d'un énorme progrès moral et intellectuel... »

Il participe à la création du Comité Roosevelt 2012 avec l'aide de Stéphane Hessel, Michel Rocard et de nombreuses personnalités de la société civile et politique. Ce collectif présente 15 propositions pour élaborer une nouvelle société et créer une Europe démocratique. Soutenant publiquement le chef *Raoni* dans son combat contre le barrage de *Belo Monte*, il participe au lancement d'un Tribunal moral pour les crimes contre la Nature et le futur de l'humanité.

Edgar Morin utilise le terme de *reliance* pour indiquer le besoin de reconnecter ce qui a été séparé, disjoint, trié en disciplines, écoles de pensée. Il aime envisager les choses en termes de confrontation, complémentarité, coopération. Il prône l'attitude d'ouverture en usant de la métaphore de l'*esprit de la vallée* où chaque goutte d'eau est appelée à rejoindre un cours d'eau en aval. Entrelacs et complexité.

## **KARL JASPERS**

L'univers, le cosmos est-il constitué d'un tout unique ? Une philosophie de la transcendance peut-elle tenir lieu de théologie « personnelle » ? Jaspers est fortement influencé par la tradition chrétienne mystique, via Maître Eckhart et Nicolas de Cues. Son *Existenz* désigne l'expérience intime, indéfinissable, de la liberté et du choix.

Né en 1883 à Oldenburg d'un père juriste et d'une mère travaillant dans une coopérative agricole, Karl montre un intérêt précoce pour la philosophie mais poursuit des études de médecine. A 18 ans, on lui diagnostique une maladie grave, ne lui laissant plus qu'une dizaine d'années à vivre. Il commence alors à travailler dans un hôpital psychiatrique de Heidelberg, s'efforçant d'améliorer l'approche de la maladie mentale de l'époque. En 1913, il est nommé professeur de psychologie à l'université de Heidelberg.

Au début de la République de Weimar, il se tourne à nouveau vers la philosophie. Il devient un penseur renommé et influent jusqu'à son décès en 1969. La jeune Hannah Arendt écrit sa thèse – *Le concept d'amour chez Saint Augustin* – sous sa direction. Elle devient l'amie de toujours. En 1931, il publie *La Situation spirituelle de notre temps*, ouvrage conservateur et anti-communiste, dans lequel il déplore la Première Guerre mondiale comme sorte de guerre civile et appelle à la nécessité d'un conflit de civilisation avec l'URSS.

Son mariage avec une Juive le pousse à s'éloigner du nazisme, ainsi que sa constatation que les origines de l'Occident se retrouvent tant dans la philosophie grecque que chez les prophètes juifs. Privé de sa chaire, il est frappé d'une interdiction de publier. Il prononce en 1945 une série de conférences sur « la culpabilité allemande ». Mais isolé et déçu par les réactions au sein de sa propre

université, il quitte l'Allemagne en 1948, renonce à sa nationalité et rejoint l'Université de Bâle.

Les désillusions de Jaspers envers l'approche commune de la maladie mentale le poussent à s'interroger sur les méthodes cliniques de la psychiatrie. Dès 1910, il pose le problème de l'origine de la paranoïa comme résultat de changements biologiques. Sa *méthode bibliographique* – fondée sur le vécu subjectif du patient vis-à-vis de ses troubles – s'imposera comme standard de la psychiatrie moderne. Une idée majeure de Jaspers est que les symptômes doivent être répertoriés selon leur forme plutôt que leur contenu. De même pour l'analyse des illusions, influencées par l'histoire personnelle de l'individu, sa situation actuelle ou son état mental. Il se montre très critique également envers la psychanalyse.

Karl Jaspers est souvent associé au mouvement existentialiste, sur les traces de Nietzsche, et de Kierkegaard (existentialisme chrétien). Pour lui, à un moment donné, l'individu se trouve face à un choix : ou bien sombrer dans le désespoir et la résignation, ou bien faire un pas vers ce que Jaspers nomme la *Transcendance* : ce qui est par-delà le monde physique, une expérience donnant forme à l'authentique *Moi* s'éveillant à « l'Englobant », face à la souffrance, au hasard et à la mort. Jaspers écrit aussi abondamment au sujet des Droits de l'homme menacés par la science moderne, l'économie et les institutions politiques. Brièvement ami de son contemporain Martin Heidegger, il partage avec lui une exploration et un souci de l'être (*Sein*) et de l'existence (*Dasein*). Paul Ricoeur, qui fut un de ses étudiants, montre dans ses travaux une forte influence de Jaspers, traduite à travers l'herméneutique phénoménologique (théorie de la lecture, de l'explication et de l'interprétation des textes portant sur notre vécu et nos contenus de conscience). Jaspers s'intéressa également aux philosophies orientales comme le bouddhisme.

« Faire de la philosophie, c'est être en route ; les questions, en philosophie, sont plus essentielles que les réponses » précise le penseur.

## **HANS JONAS**

La philosophie permet-elle de forger des outils pour penser une éthique à destination de notre âge technologique ? Comment inclure l'existence des générations futures dans notre réflexion ? Penseur allemand du XX<sup>e</sup> siècle, Hans Jonas est un historien du *gnosticisme* – système de pensée affirmant que les humains sont des âmes divines emprisonnées dans un monde matériel.

Hans Jonas naît en 1903 dans l'Empire allemand, au sud de la Rhénanie. Il devient très jeune un militant sioniste. Il suit des études de philosophie à Fribourg, Berlin, Heidelberg et Marbourg. Elève de Husserl et Heidegger avec Hannah Arendt, il fait une thèse de doctorat sur la *gnose* – concept selon lequel le salut de l'âme passe par une connaissance directe de la divinité.

Fuyant l'Allemagne en 1933, il débarque en Palestine et participe aux actions de la Haganah, organisation juive paramilitaire. Parallèlement, il fait partie d'un groupe d'émigrés intellectuels autour de Gershom Scholem – historien juif spécialiste de la kabbale et de la mystique juive. Puis il rejoint la brigade de volontaires juifs qui va combattre dans les rangs alliés, sur le front italien puis en Allemagne où il participe à la libération de la Bavière. Il retourne ensuite en Palestine où il prend part à la guerre d'indépendance et enseigne à l'université hébraïque de Jérusalem. Il quitte Israël en 1950 pour le Canada puis New York où il enseigne à la New School for Social Research. Il a eu trois enfants avec sa femme Lore.

Dans la philosophie qu'il énonce vers la fin de sa vie, Hans Jonas veut apporter une réponse aux problèmes que pose la civilisation technicisée, à savoir les questions environnementales, du génie génétique... Selon lui, le pouvoir énorme conféré à l'homme par la technoscience constitue un problème auquel doit répondre, en chacun, une nouvelle forme de responsabilité, à comprendre non pas comme une attitude, mais bien comme une faculté que tout homme est tenu

d'exercer. On entend classiquement la responsabilité comme l'obligation d'assumer ses actes ; Jonas en fait une sollicitude dévolue à chacun vis-à-vis d'une personne vulnérable si elle lui est confiée. Cette responsabilité-là interdirait à l'homme toute action qui pourrait mettre en danger soit l'existence des générations futures, soit la qualité de l'existence future sur terre. Aussi, avant d'utiliser une technique, l'homme devrait toujours s'assurer que toute éventualité apocalyptique soit exclue. Jonas exige une connaissance préalable à l'agir, accordant toujours la préférence à la prévision pessimiste. « Agis de telle sorte que tes actions soient compatibles avec la permanence d'un vie humaine authentique sur terre » : c'est là l'humilité de la sagesse technologique.

Hans Jonas est très connu en Allemagne où *Le Principe responsabilité* (1979) est le livre de philosophie le plus diffusé. Sa pensée de la nature et de l'éthique a donné lieu à des applications dans les domaines de la bioéthique et de l'environnement. Selon certains, il aurait inspiré le fameux *principe de précaution* imposé dans le droit français via les directives européennes et l'inclusion de la Charte de l'environnement dans la Constitution de la Vè République. Un principe qui ne fait pas l'unanimité pour autant. La pensée de Jonas s'inscrit dans le contexte de la polémique entre Günther Anders, théoricien de « l'obsolescence de l'homme », et le philosophe marxiste Ernst Bloch, auteur du *Principe espérance*.

Hans Jonas prend acte du « vide éthique » où nous a placés la neutralisation du sacré, de la nature et de l'homme comme valeurs fondamentales. Evoquant une *heuristique de la peur*, le penseur confie : « Nous frissonnons dans le dénuement d'un nihilisme dans lequel le plus grand des pouvoirs s'accouple avec le plus grand vide, la plus grande capacité avec le plus petit savoir du à quoi bon ... »

En 1984, Jonas prononce à Tübingen – en présence de Paul Ricoeur – puis à New York, une conférence intitulée « Le concept de Dieu après Auschwitz. » Une passerelle entre passé, présent et futur.

## **JÜRGEN HABERMAS**

Est-il possible d'établir une véritable éthique en matière de discussion, de communication et de débat ? Quelles sont les conditions de possibilités minimales de compréhension mutuelle des hommes en situation d'échange verbal ? Jürgen Habermas, en héritier de l'Ecole de Francfort (réunissant Adorno, Benjamin et d'autres penseurs allemands dans les années 50).

Né en 1929 à Düsseldorf, Jürgen sera membre des Jeunesses hitlériennes, point de départ d'une violente polémique en 2006. Une diatribe qui finira par s'avérer inconsistante. Entre 1949 et 1954, Jürgen fait des études aux universités de Göttingen, de Zürich et de Bonn. Il s'intéresse à la philosophie, l'histoire, la psychologie, l'économie. Il rencontre Karl-Otto Apel dont la pensée engagée et l'intérêt pour le pragmatisme américain (William James, John Dewey) seront d'une importance majeure dans son cheminement philosophique.

Dans un article du *Journal de francfort*, Habermas condamne vigoureusement les rapports entre Heidegger et le nazisme, concluant que l'un ne pouvait s'opposer à l'autre. A partir de 1963, le penseur participe activement à la querelle entre Popper et Adorno sur la question de la méthodologie en sciences sociales. En 1964, il est invité à donner un cours à l'Institut de recherche sociale, portant sur les différents intérêts de connaissance qui animent la recherche scientifique (saisie d'un objet d'étude, compréhension des relations humaines, émancipation des contraintes).

Habermas apporte un remodelage de l'impératif catégorique de l'éthique kantienne. Il développe l'idée d'un principe de discussion capable de remplacer l'impératif catégorique. Chez Kant, c'est au sein de l'individu qu'est déterminée la validité morale. Habermas considère que ce *monologisme* doit être dépassé par une compréhension *dialogique* de la morale s'appuyant sur le pragmatisme : à nous de déterminer si une règle de conduite et d'action ou un comportement sont

moraux par une discussion qui doit ressembler autant que possible à une situation de liberté de parole absolue et de renoncement aux comportements « stratégiques ».

Enfin Habermas théorise le *Patriotisme constitutionnel* déconnecté de l'Etat-Nation. A l'occasion de la querelle des historiens allemands (de 1986 à 1989, Habermas accuse trois historiens allemands de relativiser la place du régime nazi et de la Shoah dans l'histoire allemande), il développe l'idée que les Allemands ne doivent pas se sentir attachés à leur pays, coupable d'atrocités durant le 2<sup>ème</sup> conflit mondial, mais à ses institutions démocratiques qui garantissent le respect des citoyens.

Il réactive cette idée par la suite : l'Etat de droit doit pouvoir garantir aux minorités culturelles le respect le plus complet de leur identité, de leur langue etc... Celles-ci, en retour, doivent s'attacher à la défense de ces mêmes institutions. Au Congrès mondial de philosophie, il a prévenu les Européens sur la montée des populismes présents dans tous les pays.

Habermas développe aussi le principe de *publicité*, exigence d'un usage public et critique de la raison dans le cadre d'une démocratie *délibérative* : à décision légitime, discussion légitime. A la suite de Rousseau et de Kant, l'espace public doit permettre une revitalisation de l'Etat de droit par la délibération publique et constante de tous. Jürgen Habermas compte parmi les membres fondateurs du *Collegium international éthique, politique et scientifique* face aux défis nouveaux de notre temps.

« S'il ne reste aucun frisson, l'horreur reviendra » prévient le philosophe.

## **EDOUARD GLISSANT**

Par quels biais magiques l'appréhension poétique du monde permet-elle aussi son approche philosophique ? Une des fonctions de la poésie, selon Edouard Glissant, est de concevoir le chaos du monde comme indicible. « Quand on dépasse le réalisme autour de soi, on est poète. »

Jeune métisse, Edouard naît dans une case, au cœur de la végétation luxuriante de la Martinique, en 1928. Il voit alors « sa case entrer dans la terre » : quelle plus belle image pour un enracinement ?!... Dès sa jeunesse, à l'instar d'Aimé Césaire, il se passionne pour le courant surréaliste et milite pour les idées révolutionnaires de libération des colonies. Il gagne la métropole en 1946, pour y étudier la philosophie avec Bachelard et l'ethnographie avec Jean Rouch. C'est l'époque de l'engagement politique et de la lutte pour la décolonisation, aux côtés de Franz Fanon.

Il publie en 1981 le *Discours antillais*, première étude pluridisciplinaire sur la réalité antillaise. Au tournant des années 90, Glissant développe son processus de *créolisation* et son concept de *relation*, exposé dans *Poétique de la relation*. A travers ses ouvrages, il élabore progressivement la notion de *Tout-Monde*, comme une nouvelle manière de penser et de regarder le monde, sur une parole ouverte. « Ma proposition est qu'aujourd'hui le monde entier s'archipélise et se créolise. » De là sa pensée du rhizome au service d'une poétique de la relation, proposant « l'imaginaire d'une identité-relation ».

Il dirige le *Courrier de l'Unesco*. Sa pensée rayonne en Amérique, aux Caraïbes, en Afrique. En 1993, aux côtés de Derrida, Rushdie et Bourdieu, il participe à la création du *Parlement des écrivains*, solidaire avec tous les intellectuels persécutés. Il crée en 2006 l'Institut du *Tout-Monde* et publie *Mémoires des esclavages*. Son ultime ouvrage *La terre, le feu, l'eau et les vents, une anthologie de la poésie du Tout-Monde* paraît en 2010.

Poète et philosophe, Edouard Glissant repense les modalités du dialogue des cultures à l'aune de son prisme relationnel. Le problème de la langue, c'est celui du souffle, de notre respiration au monde. Dans un vacillement permanent, le penseur du Tout-Monde se lève contre les blocs. L'écriture ouvre une vision du monde, la conscience de sa propre pluralité, de sa relation multiple à l'autre. Les cultures se partagent, s'opposent, se croisent dans un mélange inévitable : la créolisation. Mexicanos, Antillais, Coréens, Européens : la diversité migratoire est irrésistible.

Le récit, vieille prétention occidentale à maîtriser l'univers, n'est plus l'unique possibilité de raconter ce monde en dépliant notre imaginaire. La poésie s'avère plus précieuse : elle est ce mouvement imprévisible, cette force qui soutient les prises de conscience. Un poème oralisé des hauts plateaux andins n'est-il pas aussi puissant qu'un sonnet de Mallarmé ?

*La Terre, le Feu, l'Eau et les Vents* : dans ce patchwork lyrique géant, Glissant assemble, à la manière d'éléments minéraux ou de langues d'écorces, des fragments de poèmes de toutes origines symbolisant la *poétique de la relation* qui lui est chère. A travers cet immense entrelacs de textes, le grand chaos du monde se révèle en territoire rêvé *et* réel de la poésie, ce langage né de toutes les langues.

Fulgurations de l'esprit et somptueuses *cheminements de la pensée*... Edouard Glissant, chantre de la créolisation en appelle à la fusion dans un grand poème total, le poème du *Tout-Monde*.

« J'ai senti naître en moi des lames de couteau  
Je suis nègre mais je n'ai pas le droit de me laisser ancrer  
Non je n'ai pas le droit d'être un Noir  
Le Nègre n'est pas, pas plus que le Blanc,  
Je demande qu'on me considère à partir de mon désir. »

## **AMYARTA SEN**

En quoi la philosophie peut-elle se trouver tout à tour éclairée par et éclairante pour la pensée économique ? L'économiste Amyarta Sen reçoit le prix Nobel d'économie en 1998 pour ses travaux sur la famine, sur la théorie du développement humain, l'économie du bien-être, les mécanismes fondamentaux de la pauvreté et sur le libéralisme politique. Il est l'initiateur de l'approche par les *capabilités*.

Amyarta naît en 1933 sur le campus de l'université bengalaise de Santiniketan, fondée par le poète Rabindranath Tagore. De 1998 à 2004, il devient le premier universitaire asiatique à diriger un des collèges d'Oxford-Cambridge. Partie prenante dans le débat sur la mondialisation, il donne des conférences devant les dirigeants de la Banque mondiale. Parmi ses nombreuses contributions à l'économie du développement, Sen a fait des études sur les inégalités hommes/femmes qu'il dénonce.

Baignant jeune dans un milieu universitaire, il s'intéresse aussi bien au sanskrit qu'à l'économie et à la philosophie. Son épouse actuelle est une historienne de l'économie experte d'Adam Smith. Amartya souligne la liberté positive mise en œuvre dans la *capabilité*, cette capacité d'une personne à être ou à faire quelque chose, à pouvoir choisir sa vie, plutôt que la liberté négative. Ainsi pendant la famine au Bengale, les travailleurs ruraux ont eu la liberté négative d'acheter de la nourriture. Ils sont pourtant morts de faim car ils n'étaient pas *positivement* libres de faire n'importe quoi : ils n'ont pas eu la *capabilité* d'échapper à la mort.

Sen souligne donc que c'est aux gouvernements de veiller à la capacité concrète des citoyens (accès à l'éducation, aux transports...) A chaque société de lister les capacités minimales qu'elle garantit à ses citoyens. Sen a détonné parmi les économistes du XX<sup>e</sup> siècle par sa volonté de remettre en question la notion de

valeur – l'intérêt personnel comme première motivation de l'activité humaine – longtemps oubliée des considérations économiques sérieuses. L'économie du bien-être a mené à l'invention de l'indicateur de développement humain (1990) qui mesure la pauvreté en fonction de la santé, du niveau d'éducation et de vie.

Consacrant un essai à la *Démocratie des autres*, Sen dresse un plaidoyer pour le système démocratique, estimant que celui-ci a vocation à l'universel comme source incontournable de progrès social. En 2008, il est chargé avec Joseph Stiglitz d'une mission de réflexion sur le changement des instruments de mesure de la croissance.

Amyarta Sen réside alternativement en Inde, dans le Massachussets et à Cambridge. Ses ouvrages ont été traduits dans plus de trente langues. Il fait partie des quelques économistes à défendre le rôle de l'Etat contre la vague libérale. Faut-il repenser plus largement les notions de progrès et de bonheur ? Oui et ces deux questions liées sont à rediscuter collectivement. Quelle régulation voulons-nous ? Jusqu'à quel point ? Telles sont ses préoccupations.

Le PIB utilisé seul est un désastre. Les indicateurs d'éducation, de pauvreté, d'espérance de vie sont des outils pour la décision démocratique. L'indice de développement humain (IDH) vient s'y ajouter, avec l'impact du changement climatique. Il faut donc que les pays pauvres soient représentés dans les instances de négociation. Partis politiques et médias doivent aussi être engagés pour attirer l'attention sur ces questions et créer un débat public. C'est ainsi toute la notion de progrès qui doit être repensée. « Nous vivons dans un monde indivisible où les riches ne peuvent plus ignorer les pauvres » formule Sen.

Dans la lignée d'un John Rawls, Amartya Sen entend jeter les bases théoriques d'un réformisme actif. Tout en contestant la « rhétorique de l'égalitarisme » qui tend à négliger l'hétérogénéité des individus. Un encouragement à ne pas traiter avec simplisme la riche complexité des situations.

## **ANDRE COMTE-SPONVILLE**

La philosophie matérialiste peut-elle nous rendre heureux aujourd'hui ? Ce n'est pas par hasard que Comte-Sponville lie le matérialisme au désespoir. Il a beau jouer sur les mots, le désespoir est ce qu'il est : une dépression de l'esprit qui s'interdit toute perspective d'avenir, tout espoir en une vie future sous quelque forme que ce soit. La béatitude que décrit Comte-Sponville, c'est ce volontarisme qui consiste à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Le bien, c'est ce que je désire, proclame-t-il à la suite de Spinoza. On pourrait croire que c'est la formule de l'hédonisme individualiste, mais c'est en fait celle du renoncement. Elle recoupe la maxime stoïcienne : il ne faut désirer que ce que l'on peut avoir. Or si tant de personnes tendent vers l'absolu, vers Dieu, c'est bien parce que le monde d'ici-bas n'est pas à la mesure de leur désir.

« La philosophie est une activité qui, par des discours et des raisonnements, nous procure la vie heureuse » assure André Comte-Sponville dans son *Traité du désespoir et de la béatitude*. La croyance en une transcendance n'est pas une conviction intellectuelle, mais plutôt un sentiment, une intuition. Le désir, contrairement à la définition de Spinoza, n'est pas simplement « effort pour persévérer dans son être ». Il est perpétuel jaillissement hors de soi-même, vers les autres, vers l'avenir, vers le changement. L'espérance de l'au-delà n'est donc peut-être pas seulement une illusion, elle fait aussi partie de notre désir.

Né en 1952, élève à l'ENS, puis professeur de philosophie en lycée et à la Sorbonne, André connaît un grand succès public en 1995 avec son *Petit Traité des grandes vertus*. Ce succès est dû à sa volonté de vulgariser la philosophie et de rendre les auteurs anciens accessibles à tous.

André a une enfance « plutôt malheureuse entre une mère dépressive et un père autoritaire ». Il raconte : « Je me suis découvert peu doué pour la vie, peu porté au

bonheur, davantage doué pour l'angoisse, la mélancolie : raison pour laquelle j'ai besoin de philosopher. » Elevé dans une famille chrétienne, il devient athée à dix huit ans, tout en gardant vis-à-vis de cette religion « un sentiment de gratitude ». Il côtoie Louis Althusser à l'ENS et soutient une thèse intitulée *Éléments pour une sagesse matérialiste*, dirigé par Marcel Conche. Maître de conférences à Panthéon-Sorbonne jusqu'en 1998, il se consacre ensuite à l'écriture et à ses conférences. Membre du Comité national d'éthique depuis 2008, il pratique la méditation assise et silencieuse en tant qu'exercice « indissociablement corporel et spirituel ».

Le penseur tente de rapprocher les réponses des philosophes traditionnels des questions d'aujourd'hui : Comment vivre ? Comment être heureux ? Comment être libre ? La vertu est-elle encore possible ? Jusqu'où va la tolérance ?... Se décrivant comme matérialiste et humaniste, il propose une éthique et une spiritualité sans Dieu présentées comme « une sagesse pour notre temps ». Lui-même se définit comme *un athée fidèle*. De sa foi il garde une morale helléno-chrétienne et une spiritualité laïque qui débouche sur une mystique de l'immanence : « Nous sommes déjà dans le Royaume ; l'éternité, c'est maintenant. »

Le matérialisme ne débouche pas obligatoirement sur le nihilisme ni sur l'égoïsme. La raison demeure une valeur universelle, simplement, elle n'est plus fondée sur aucune transcendance. Ce qui fait son universalité, c'est qu'elle est efficace dans la réalisation de nos désirs. Réfléchir, comprendre, agir pour accomplir ses désirs, telle est la philosophie matérialiste qui ne se berce pas de fausses espérances ni de craintes sans fondement.

« La philosophie est une pratique discursive qui a la vie pour objet, la raison comme moyen et le bonheur pour but » affirme celui qui pense aussi que l'essentiel est d'abord de ne pas se mentir. Tout un programme...

## **BACHIR DIAGNE**

Un livre comme le Coran peut-il faire l'objet d'une lecture philosophique ? Un croyant est-il autorisé à adhérer au doute ? Le Coran autorise-t-il une pluralité de points de vue ? Souleymane Bachir Diagne est un philosophe sénégalais né en 1955 à Saint Louis. Professeur de langue française à la Columbia University, il est spécialiste de l'histoire des sciences et de la philosophie islamique.

Après ses études au Sénégal, il prépare le concours d'entrée à l'ENS au Lycée Louis le Grand à Paris, suivant les pas, presque un demi siècle plus tard, de son compatriote Léopold Sédar Senghor. Il est l'élève de Louis Althusser et de Jacques Derrida. Reçu Agrégé de philosophie à la Sorbonne, il passe une année à l'université Harvard dans le cadre d'un programme d'échanges.

En 1982, il revient dans son pays natal pour y enseigner la philosophie à l'université de Dakar. Il est nommé conseiller pour l'éducation et la culture en 1993. Codirecteur des *Ethiopiennes* (revue sénégalaise de littérature et de philosophie), il participe au comité de publication de *Présence Africaine*, membre du Conseil du Futur de l'UNESCO, désigné comme l'un des 50 penseurs de notre temps. Il consacre un livre d'introduction à l'œuvre du poète et philosophe Muhammad Iqbal, *Islam société ouverte* ; ainsi qu'un essai sur Sédar Senghor, *L'Art africain comme philosophie* (2007).

Sa démarche s'articule autour de l'histoire de la logique et des mathématiques, de l'épistémologie – étude des sciences et des activités scientifiques – ainsi que des traditions philosophiques de l'Afrique et du monde islamique. Elle est imprégnée de culture islamique et sénégalaise – wolof, toucouleur, mandingue... - d'histoire de la philosophie occidentale et de littérature et politique africaine. Une philosophie du mélange et de la mutualité.

L'Islam et la philosophie font-ils bon ménage ? Contrairement aux idées aliénantes, aux crispations sclérosantes, l'heure n'est-elle pas venue de libérer la pensée en Islam de certaines chaînes ? Le penseur en appelle à un « fatalisme actif », en phase avec son époque, évitant l'écueil de l'immobilisme pour s'ouvrir à l'innovation. Selon lui, le Coran est un livre « ouvert à bien des lectures », y compris philosophique.

Une théologie de la prédestination absolue : c'est le stéréotype souvent appliqué à la religion musulmane. Selon Diagne, cette théologie du « tout est déjà écrit » va à l'encontre d'une religion de la responsabilité de l'humain. Et on ne peut transformer toute question en blasphème insupportable. Le questionnement demeure donc une expérience essentielle. La lecture coranique est aussi celle d'un pluralisme qui enseigne le respect des autres dans leur diversité.

Pour Diagne, « penser c'est s'orienter vers l'avenir ». Les temps nouveaux appellent à repenser les choses, à prévoir une « reconstruction » de la pensée religieuse de l'Islam.. Quant à l'incompatibilité supposée avec la laïcité et les lois républicaines, il est utile de rappeler ce qu'il en fut dans notre propre histoire avec le catholicisme...

De sa voix paisible et chaleureuse, le philosophe tient un discours de combat. C'est sa propre terre – Mali, Niger, Nigeria – qui est le foyer de cette lutte. Selon lui, il faut faire le pari de l'intelligence. Et de se référer aux livres de Mohammad Iqbal, cet intellectuel indien qui joua son rôle dans la création du Pakistan et inspira la pensée moderniste de l'Islam. Voici comment il présentait le dialogue de l'homme avec Dieu :

« Tu as fait la nuit, et j'ai fait la lampe. Tu as fait l'argile, et j'ai fait la coupe. Tu as créé les déserts, les vallées, les montagnes, j'ai fait les parterres, les jardins, les roseraies. C'est moi qui ai tiré le verre de la terre, et l'antidote du poison. »

## **PRE-COLOMBIENS**

Quelles traces nous reste-t-il des civilisations pré-colombiennes, de leur esprit et de leurs cultures ? Leur disparition prématurée ne nous laisse que peu d'éléments pour l'apprécier. On sait pourtant que les peuples d'Amérique du Sud ont développé des civilisations, des cultures, des philosophies qui leur étaient propres.

Ce qui s'est passé en Amérique est unique dans l'histoire de l'homme : le génocide voulu et organisé des Indiens d'Amérique par les « Blancs » désireux de les remplacer sur ces terres qu'ils auraient pu partager avec les autochtones. Au Nord, les Indiens furent parqués dans des réserves (quelques milliers de survivants de nos jours). Au Sud, ils furent tout bonnement rayés de la carte et avec eux leurs coutumes et leurs savoirs (pensons à la complexe numération des *Mayas*).

Les sociétés précolombiennes étaient animistes (croyance en une âme), polythéistes (plusieurs dieux) et/ou naturalistes. En chaque dieu on découvre un attribut de l'Être Universel, à divers degrés (comme dans les civilisations égyptienne, grecque ou romaine). Parallèlement à l'hindouisme, on y trouve aussi le schéma d'une Ame universelle, d'un Tout dont les hommes viennent et dans lequel ils retournent. Il n'existe pas à proprement parler de philosophie précolombienne mais plutôt un mode de vie basé sur les cycles des saisons, l'astronomie, l'expérience de la sagesse acquise et les interactions avec la Nature. On peut penser que la théorie des Idées de Platon – les idées comme modèles des formes du monde – possède de nombreux points communs avec les modes de pensée précolombiens.

Ainsi chez les Incas, le culte principal est voué au soleil, mais il existe aussi d'autres divinités nommées *Huacas* (esprits) liés à des lieux, des arbres, des rivières... Le soleil demeurant la clé de voûte du système, à l'image des religions polythéistes.

La Civilisation Maya, elle, bien que s'étendant sur 4600 ans, n'a laissé que peu de traces écrites ; difficile donc de dire quoi que ce soit sur une philosophie qui leur aurait été propre. Les conquistadors des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles ont hélas mis un point d'honneur à détruire toutes traces des Mayas (nombreux autodafés, massacres de populations, destructions de temples...) ainsi que de leur religion, us et coutumes.

Les Aztèques quant à eux possédaient le plus grand empire mésoaméricain qui ait jamais vu le jour. Empire qui disparut avec la conquête espagnole et l'assassinat du dernier empereur aztèque Montezuma en 1520. Pour bien marquer la différence entre la conception du polythéisme occidental et celle du peuple aztèque, on peut s'attarder sur la métropole de Teotihuacan (*le lieu où les hommes deviennent des dieux*). Cette immense cité n'était autre que l'endroit où le serpent apprenait miraculeusement à voler, celle où l'individu atteignait la catégorie d'être céleste par l'élévation intérieure. Comme une évocation du concept de la divinité humaine.

Pour saisir la pensée philosophique des Aztèques, il faut comprendre le concept de *teotl*. On dit que cette école philosophique a amassé beaucoup plus de textes que les Grecs eux-mêmes, c'est dire son importance. Le *teotl* régit absolument tout l'univers. Le polythéisme est laissé disponible aux masses tandis que la vision philosophique est réservée aux prêtres. La conception aztèque est originale car elle a une vision panenthéiste du divin : le divin se manifeste dans l'univers. L'univers n'est pas une manifestation divine, mais le cadre où le divin se manifeste.

L'écriture de ces peuples était réservée à une élite. Les peuples américains en ont été privés. Pourtant, ces civilisations ont fait preuve de connaissances importantes en astronomie et en mathématiques. Les Mayas avaient leurs propres archives écrites.

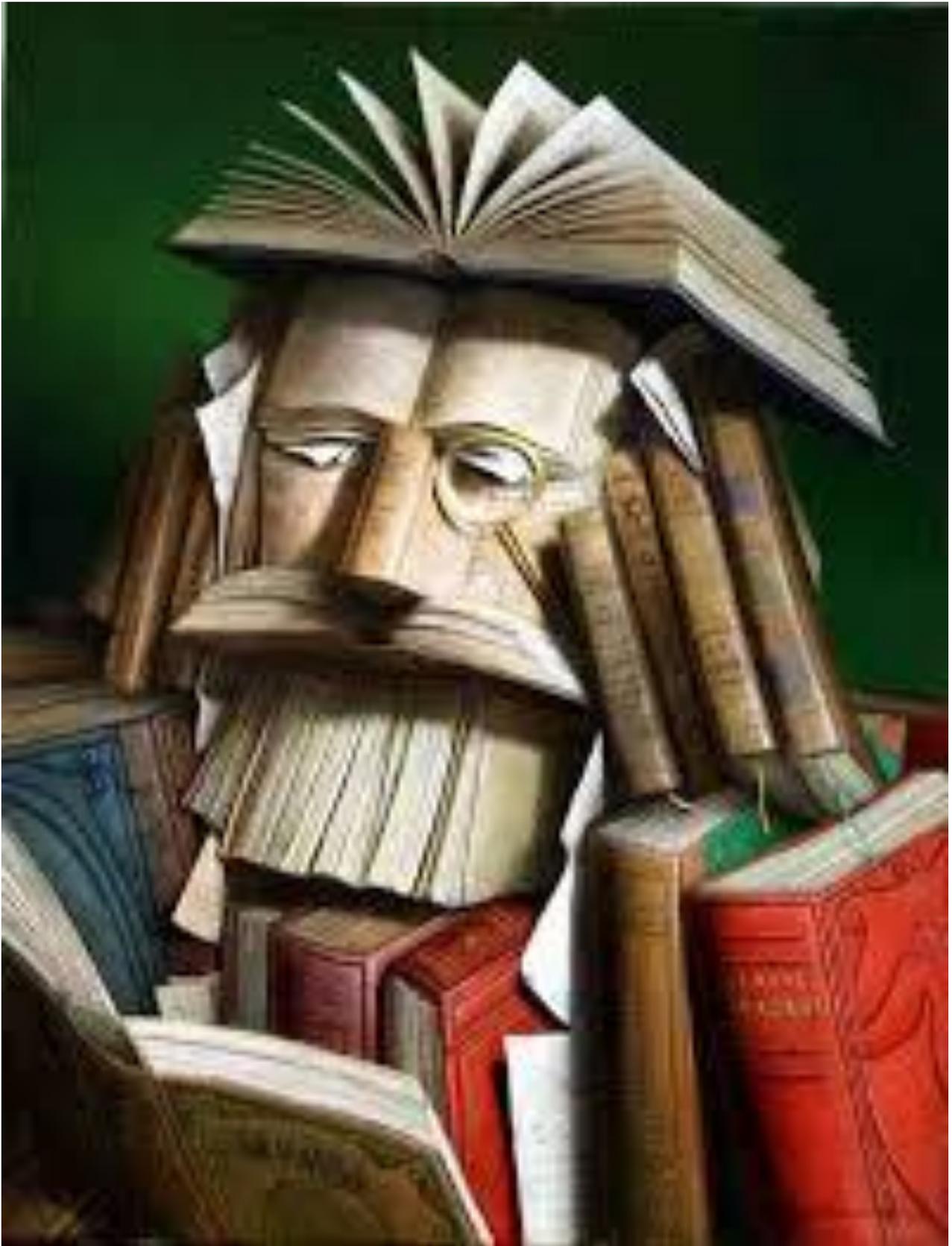
Comment enfin ne pas être frappé par le message prémonitoire des peuples indiens d'Amérique du Nord ? Leur destin semble annoncer celui de l'ensemble des habitants de la planète assistant – et contribuant – à la destruction de leur espace !..

## **PHILO MEDIAS**

2017. Un couple marche le long d'une rue de Paris. Couple banal, anonyme. Il devise tranquillement, parfois avec conviction. L'homme s'arrête par moments pour lire le passage d'un texte à la femme qui le côtoie. Et la discussion repart de plus belle... Le couple s'engage bientôt sous un porche, dans le passage d'une ruelle qui découvre un vaste couloir inondé par la lumière douce d'une verrière perchée sous le ciel. Chacun s'installe à une petite table et se met à siroter un café tout en continuant à deviser... Nos péripatéticiens sont de retour !

Les voici qui se déplacent dans cet atelier désaffecté, cadre d'une ancienne activité artisanale. De salle en salle, ils s'arrêtent, poursuivent la discussion, le dialogue, la dialectique... Devant les tableaux de maîtres, les affiches, les photographies, les vidéos qui se succèdent, leurs yeux brillent, leur voix s'enflamme, le raisonnement va bon train. Le recours aux textes se veut régulier, pertinent, comme un passage ajusté entre passé et présent. L'acte de philosophie sait toujours libérer le geste juste, l'attitude qui fait sourdre la pensée. Entre observation et idée.

Et les voici des centaines, des milliers à philosopher en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Tous, femmes et hommes, ils se révèlent les dignes émules des Anciens qui leur ont confié le souci de la *vie bonne*. Chacun reprend son bagage de questionnements à la lumière de ce qu'est devenu le monde, problématique comme jamais – sans doute autant qu'avant – sachant et acceptant qu'il n'en fera jamais le tour : le philosophe se veut éclairé et modeste. Mais le fil n'est pas rompu, le témoin continue de se transmettre, l'intérêt à croître et se multiplier. Nos modernes médias apportent inlassablement leur touche de réécoutes à l'envi, entretenant un feu continu sous notre plaisir de penser. Merci à France Culture et aux *Chemins de la Connaissance*, à Arte et à son émission dominicale. Et vive la Philo !



Le ciel étoilé au-dessus de ma tête et la loi morale au fond de mon cœur. »  
Comment mieux exprimer que Kant le trajet bimillénaire de la philosophie, cette discipline issue d'un mélange de questionnements, d'observation du cosmos et de méditation de l'homme sur lui-même ?

Si les Grecs n'avaient pas de Bible il y a trois mille ans, ils surent créer et se raconter le mythe de *l'Illiade et l'Odyssée*, fruit de la force de leur imaginaire. De même leur capacité à observer et penser trouva les ressources pour approfondir une spiritualité sans Dieu : la philosophie, issue d'une observation de l'univers et menant peu à peu à la découverte de la *vie bonne*, chère aux Anciens. C'est bien de cette sagesse dont nous héritons aujourd'hui, charge à nous de l'entretenir et de la faire exister en ce début de troisième millénaire. Tel un art de vivre. Et d'anticiper.

Comment secouer la torpeur d'un quotidien où réflexes et préjugés nous endorment sur un rythme de répétition qui annule toute volonté de questionner à nouveau des évidences ? Les problèmes de notre temps ne méritent-ils pas que l'on s'arrête un instant pour y penser librement, sans a priori, hors des sentiers rebattus des habitudes ?

Nous portons en nous sans le savoir ces questions qui ont habité l'esprit de nos ancêtres dès l'origine. Philosopher, ne serait-ce pas reprendre sans fin ces *pourquoi ? ces comment ?* en leur donnant la coloration unique de ce que nous sommes devenus avec le temps ?

Oui, notre vie peut nous fournir de multiples raisons de penser, raisonner, cogiter, méditer. Que ce soit en toute candeur, ou pour aiguïser sciemment nos vies dans l'étonnement de pistes inconnues. De nouveaux chemins à parcourir, avec les yeux grand ouverts de l'apprenti qui sait... qu'il ne sait pas.

Philosopher ? Une manière d'être toujours en marche.

A Loches, Août 2017

# TABLE

## **1 – AUX SOURCES PRESOCRATIQUES**

- P 8 Empédocle
- P 10 Thalès
- P 12 Pythagore
- P 14 Xénophane
- P 16 Parménide
- P 18 Héraclite
- P 20 Sophocle
- P 22 Zénon
- P 24 Démocrite
- P 26 Diogène
- P 28 Lucrèce
- P 30 Epictète

## **2 - CHEZ LES HELLENES**

- P 34 Socrate
- P 36 Platon
- P 38 Aristote
- P 40 Epicure
- P 42 Cicéron
- P 44 Sénèque
- P 46 Marc Aurèle
- P 48 Plutarque
- P 50 Plotin

## **3 - SCOLASTIQUE MEDIEVALE**

- P 54 Saint Augustin

- P 56 Averroès
- P 58 Maïmonide
- P 60 Saint Thomas d'Aquin

#### **4 - LES RENAISSANTS**

- P 64 Nicolas de Cues
- P 66 Pic de la Mirandole
- P 68 Erasme
- P 70 Machiavel
- P 72 Calvin
- P 74 Bruno
- P 76 Bacon
- P 78 Grotius

#### **5 - LES CLASSIQUES**

- P 82 Descartes
- P 84 Gracian
- P 86 Hobbes
- P 88 La Rochefoucauld
- P 90 Pascal
- P 92 Spinoza
- P 94 Locke
- P 96 Newton
- P 98 Leibniz
- P100 Malebranche

#### **6 - SOUS LES LUMIERES**

- P 104 Berkeley
- P 106 Voltaire
- P 108 Diderot
- P 110 D'Alembert

- P 112 Rousseau
- P 114 Kant
- P 116 Hume
- P 118 Smith
- P 120 Bentham
- P 122 Montesquieu
- P 124 Sade

## **7 - LE XIXÈME SIECLE**

- P 128 Hegel
- P 130 Fichte
- P 132 Schelling
- P 134 Comte
- P 136 Tocqueville
- P 138 Schopenhauer
- P 140 Stuart Mill
- P 142 Darwin
- P 144 Kierkegaard
- P 146 Emerson
- P 148 Thoreau
- P 150 James
- P 152 Marx
- P 154 Engels
- P 156 Nietzsche
- P 158 Husserl
- P 160 Weber

## **8 - LE XXÈME SIECLE**

- P 164 Freud
- P 166 Bergson
- P 168 Jung

P 170 Alain  
P 172 Heidegger  
P 174 Teilhard de Chardin  
P 176 Wittgenstein  
P 178 Benjamin  
P 180 Bachelard  
P 182 Bataille  
P 184 Adorno  
P 186 Jankélévitch  
P 188 Lévinas  
P 190 Sartre  
P 192 Aron  
P 194 Beauvoir  
P 196 Merleau Ponty  
P 198 Arendt  
P 200 Patocka  
P 202 Canguilhem  
P 204 Simone Weil  
P 206 Derrida  
P 208 Cioran  
P 210 Ricoeur  
P 212 Camus  
P 214 Barthes  
P 216 Althusser  
P 218 Girard  
P 220 Deleuze  
P 222 Foucault  
P 224 Baudrillard  
P 226 Bourdieu  
P 228 Debord

## **9 - LOIN, ICI, AILLEURS, VERS LE FUTUR**

- P 232 Confucius
- P 234 Lao Tseu
- P 236 Tchouang Tseu
- P 238 Nichida – Kiôto
- P 240 Russell
- P 242 Rand
- P 244 Rawls
- P 246 Cavell
- P 248 Kojève
- P 250 Morin
- P 252 Jaspers
- P 254 Jonas
- P 256 Habermas
- P 258 Glissant
- P 260 Sen
- P 262 Comte Sponville
- P 264 Bachir Diagne
- P 266 Pré Colombiens
- P 268 Philo Medias











